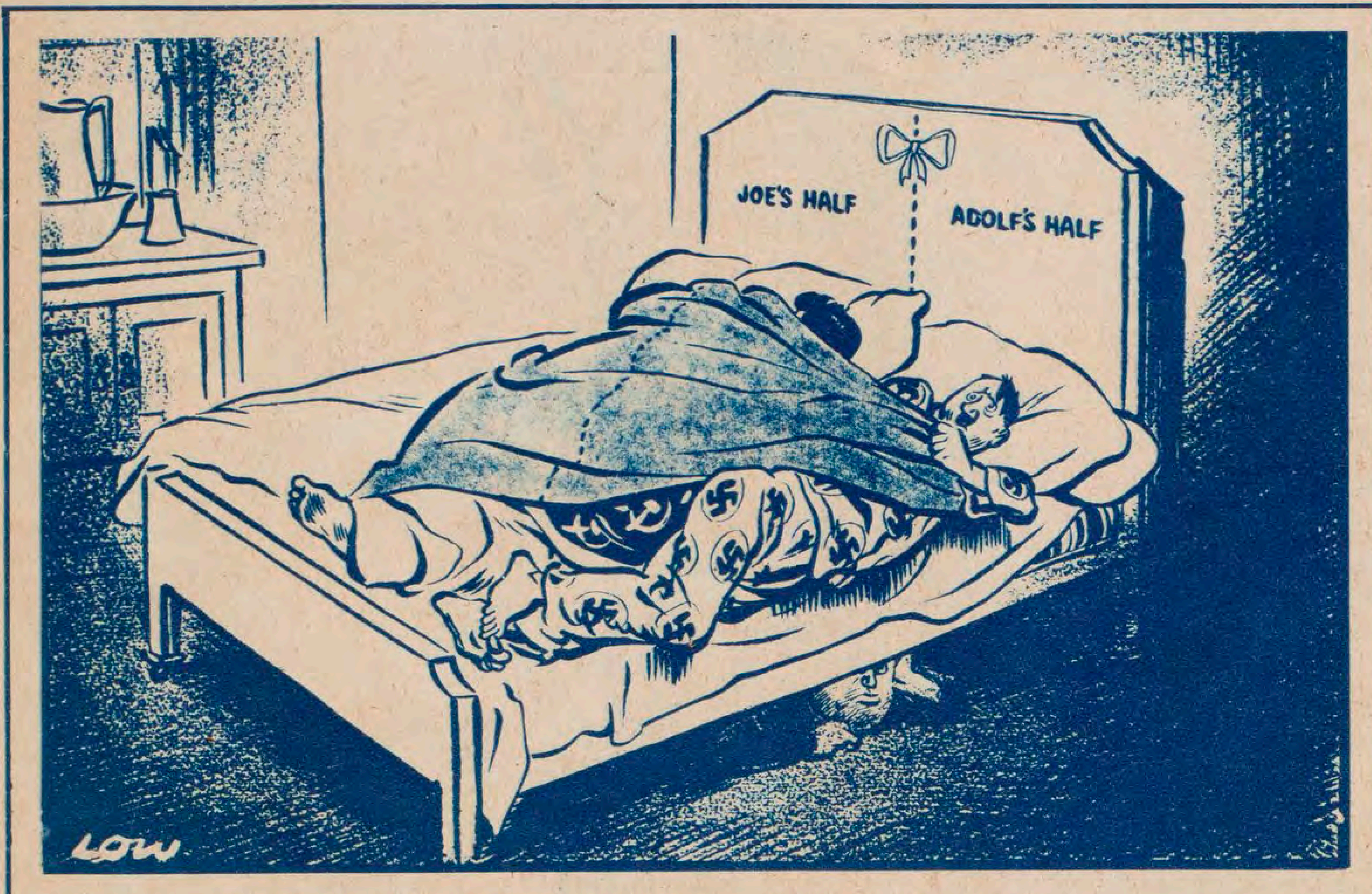

IMAGES
NUMÉRO SPÉCIAL
No 600 — LE CAIRE (Egypte) — 10 MARS 1941
32 PAGES P.T. 2
(25 mils en Palestine)
47 MILLIONS DE CHURCHILL

L'humour anglais DANS LA GUERRE



NUITS AGITEES DANS LES BALKANS. — Chacun tire la couverture à soi...
(Dessin de Low — New York Times)



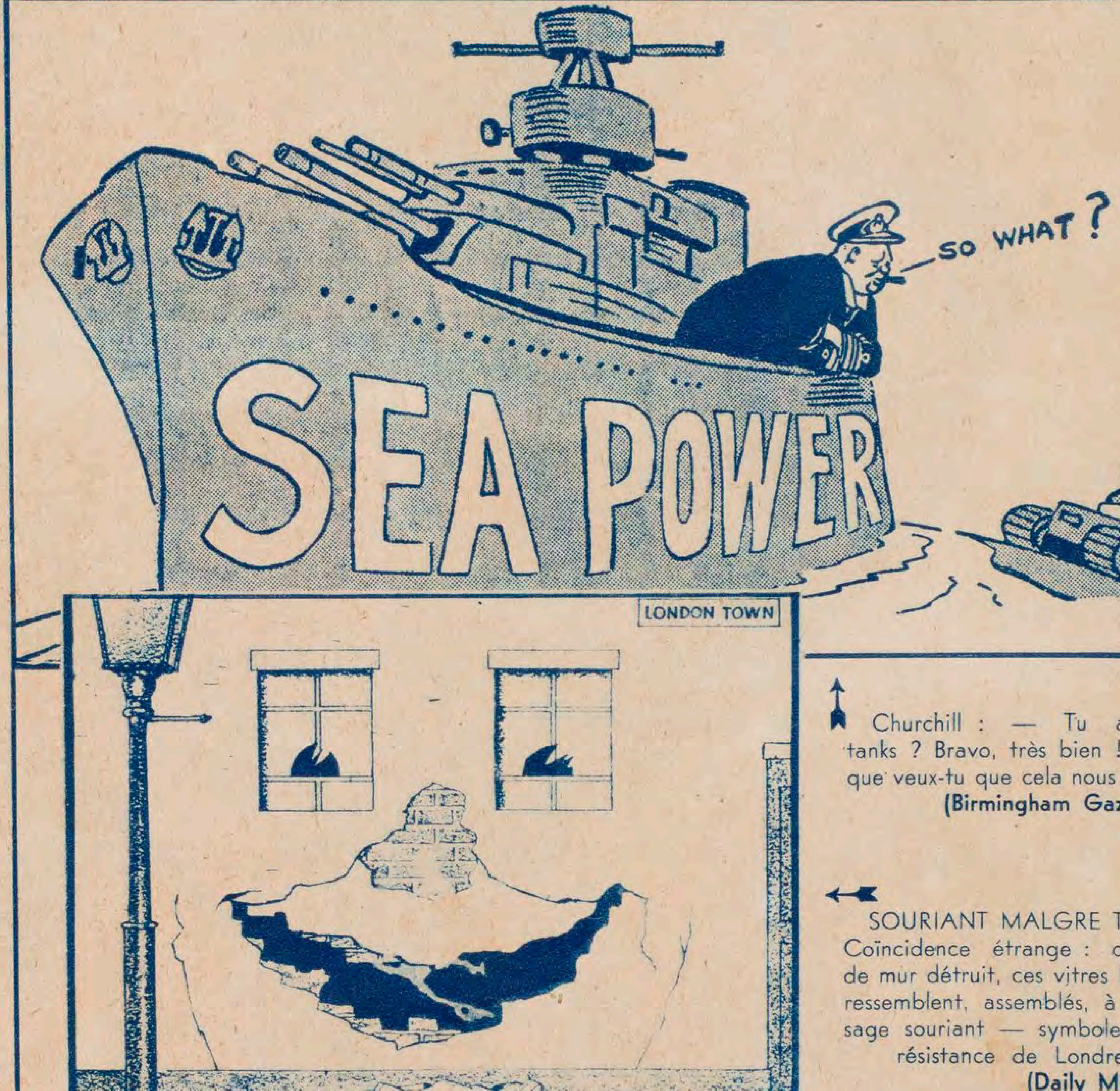
MARE NOSTRUM. — Mussolini : — Il me poursuivra donc éternellement ce maudit bouledogue !
(Richmond Times)



« L'ANGLETERRE PERD DES BATAILLES, MAIS GAGNE LES GUERRES... »
Quand le Lion britannique se transforme en colleur d'affiches ... (Rochester Times)



RECLAMATION LEGITIME. — Le lion : — Ne pourrais-tu pas venir, ô bien-aimé Führer, m'apprivoiser d'un peu plus près ? (Natal Witness)

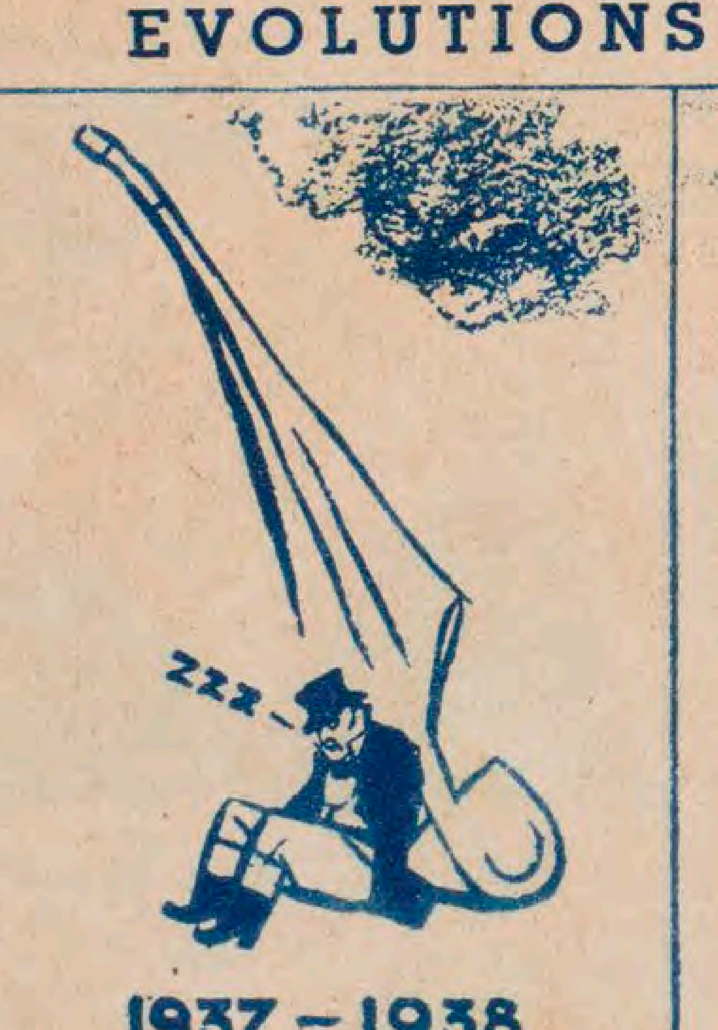


Churchill : — Tu as des tanks ? Bravo, très bien !... mais que veux-tu que cela nous fasse ?
(Birmingham Gazette)

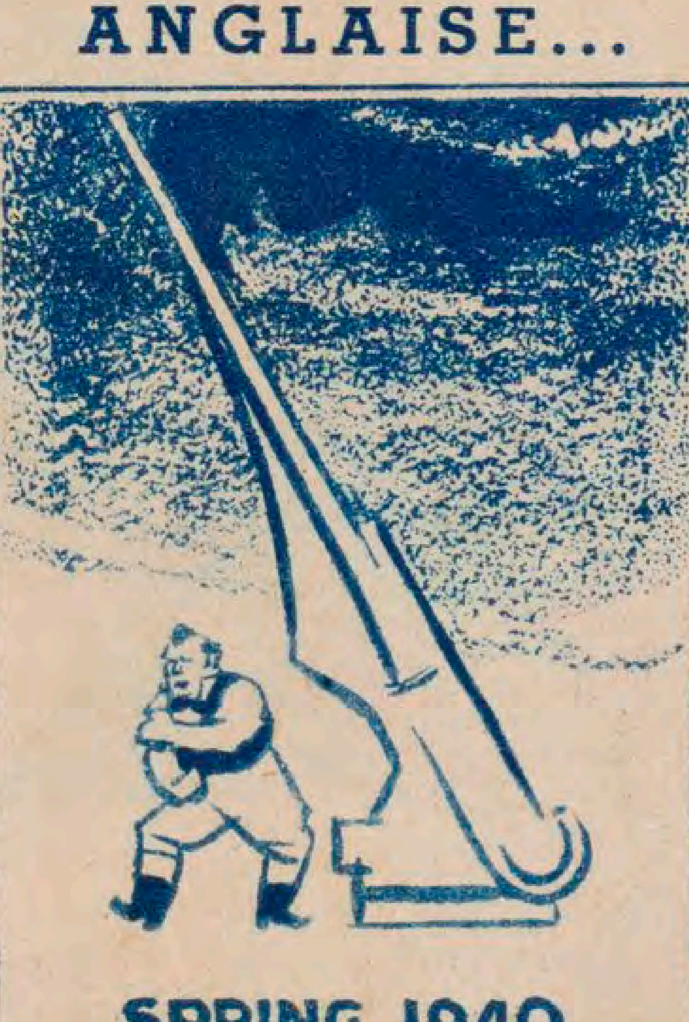
SOURIANT MALGRE TOUT ! Coïncidence étrange : ce pan de mur détruit, ces vitres brisées, ressemblent, assemblés, à un visage souriant — symbole de la résistance de Londres.
(Daily Mirror)

EVOLUTIONS D'UNE PIPE ANGLAISE...











(Daily Herald)



SYMBOLES DU TRONE ET DE LA NATION, LES SOUVERAINS ET M. WINSTON CHURCHILL, COTE A COTE, SONT FERMEMENT RESOLUS A MENER L'EMPIRE VERS DES DESTINEES TOUJOURS PLUS GLORIEUSES. UN PEUPLE QUI POSSEDE DE TELS CHEFS PEUT ETRE TRANQUILLE : SA PLACE AU SOLEIL N'EST PAS PRES D'ETRE TERNIE.

PRESENTATION

La fortune des armes ayant souri, dans le passé, à l'Axe, les hommes de peu de foi commencèrent à douter. «L'Angleterre était-elle donc réellement cette nation «finie», telle que décrite par une propagande obsédante?» se demanda l'homme au cœur mal accroché. Vinrent ensuite les échecs de la Luftwaffe sur l'Angleterre. Puis vint Sidi-Barrani. Puis Tarente. Puis Bardia, Tobrouk, Benghazi, Mogadiscio. L'Angleterre, sur tous les fronts, faisait voile vers la victoire finale. Ses succès tenaient du miracle. Mais ce miracle n'en était pas un. C'était mieux. Il s'appelait plus prosaïquement Churchill, Wavell, Cunningham, Longmore... John, Smith, Jack, etc... C'était la volonté farouche de toute une nation qui, les rangs serrés, animée du feu sacré, partait au combat, résolue à vaincre. André Maurois a écrit quelque part que «les sociétés modernes se meurent, faute d'hommes qui aient le sens de l'équipe». Ce sens-là, les Anglais, sportifs-nés, le possèdent au plus haut degré. Ils vivront donc. Car leur équipe, la plus homogène du monde, ne compte pas moins de «47 millions de Churchill», comme l'a déclaré, récemment, un journal nazi...

LE ROI INSPECTE. — Sans escorte, sans gardes de corps, sans automobile blindée, le roi visite régulièrement les quartiers les plus atteints. Partout, les gens sortent de chez eux, oubliant leur peine, pour ovationner le souverain. Quelle différence avec les dictateurs qui, avant de rendre visite à leur propre peuple, dont ils se proclament être les idoles, s'entourent des plus grandes précautions contre un attentat toujours possible... Tandis qu'en régime démocratique, les cottes de mailles, elles-mêmes, deviennent superflues...



LES SOUVERAINS EN TOURNEE. — On a signalé aux souverains un district, situé au sud de la capitale, durement touché. Aussitôt, le couple royal est arrivé, s'enquêtant de tout, apportant, par sa présence, un réconfort aux parents des victimes. Notre cliché montre Leurs Majestés s'entretenant avec des volontaires de la défense passive.

Le Roi et la Reine

Un homme qui doit être rudement étonné à l'heure qu'il est, c'est le maréchal Gœring. La propagande de son collègue Gœbbels lui avait tellement affirmé que l'Angleterre était une nation en décomposition, et qu'il suffirait que les Anglais subissent quelques dures épreuves pour qu'ils abandonnent la lutte, qu'il ordonna à sa « Luftwaffe » de frapper sans pitié. Malheureusement pour le successeur présomptif d'Hitler, sa « blitzkrieg » aérienne ne lui a pas donné du tout les résultats qu'il en escomtait. Et cela, parce que, tout comme les propagandistes de l'autre moitié de l'Axe, Gœring n'était pas très familier avec la psychologie de l'Anglais.

Très individualiste, comme l'écrivait récemment lord Baldwin, l'Anglais, sportif, donc endurant par définition, ne fut pas pris de court. Sans discussions byzantines, il s'adapta aussitôt au genre de vie que lui imposaient les nécessités de la guerre.

Les hommes partirent, les maisons s'écroulèrent, mais le moral restait haut. Ceux qui durent demeurer dans les grandes agglomérations apprirent à coucher dans les caves et les abris, mais tous continuèrent à vaquer à leurs besognes, commentant les événements avec ce sens de l'humour qui ne quitte jamais les enfants d'Albion.

Cette vie, partagée entre les devoirs envers la nation et les abris, constitue, désormais, une règle générale, valable pour riches et pauvres et à laquelle n'échappe personne.

Les souverains encore moins que les autres.

ON LA VOIT PARTOUT !

Buckingham Palace porte des blessures glorieuses. Il n'a pas reçu, jusqu'ici, moins de huit bombes, qui endommagèrent ou détruisirent la piscine, la chapelle, les allées des jardins et toutes les vitres des appartements privés de Leurs Majestés. L'une de ces bombes tomba à une toute petite distance de l'endroit où les souverains étaient en train de travailler.

La guerre, tout en libérant la reine d'un grand nombre de ses occupations officielles, lui a valu, néanmoins, selon l'opinion de son entourage, un fardeau beaucoup plus lourd que celui de n'importe quelle autre femme de l'Empire. Sa journée, qui commence tôt le matin, s'achève, généralement, à une heure avancée de la nuit.

La reine passe ses matinées, les jours où elle ne sort pas, dans son cabinet de travail, lisant elle-même une grande partie de son courrier — et même y répondant. Aussitôt le déjeuner achevé, elle va faire sa tournée quotidienne aux hôpitaux, postes de secours, cantines ou quelque autre endroit où les femmes, également engagées dans la guerre, exercent leur activité. Qu'il y ait des alertes, ou même des bombardements, pendant qu'elle est en tournée, la reine n'en a cure. On cite plus d'un cas où la souveraine circulait dans les rues de Londres, à pied ou en auto (sa voiture a l'autorisation de circuler même en période d'alerte), pendant qu'au-dessus de sa tête les bombardiers nazis semaient la mort.

Ces visites, la reine les fait seule, lorsque son royal époux, accaparé par les unités combattantes ou les préparatifs de toutes sortes, visite infatigablement, et souvent à des distances lointaines, des bases navales, des aérodromes, des troupes, etc. Quand le roi doit rendre visite à un régiment dont la reine est colonelle honoraire, la souveraine l'accompagne parfois.

« On la voit partout, notre reine ! » s'écria, un jour, un grand blessé, qui venait de recevoir la visite de la souveraine.

GENTLEMEN, THE KING...

La première des choses que font les souverains, le matin, c'est de parcourir les derniers rapports des bombardements. Ils opèrent rapidement un triage et partent, aussitôt, visiter les quartiers les plus atteints. On rappelle encore à Londres que le lendemain de la première grande attaque aérienne, et bien que ce fût à peine l'aube, les souverains se trouvaient déjà à East End. Oubliant leurs parents tués, leurs demeures détruites, les habitants, massés dans les rues, leur firent un accueil triomphal. Une vieille femme fondit en larmes et s'exclama : « Braves souverains ! Si toutes les nations en possédaient de pareils, le monde vivrait, enfin, heureux ! »

Un jour, un bombardement particulièrement violent secouait Londres. Une quarantaine de personnes, réfugiées dans le sous-sol d'un commissariat de police, virent s'ouvrir la porte. Souriants, les souverains les saluèrent d'un cordial « Good morning ». Quelqu'un leur offrit la traditionnelle tasse de thé et Leurs Majestés restèrent à bavarder amicalement avec les présents jusqu'à ce que le signal de fin d'alerte eût été donné. Une autre fois, le roi et la reine

TOUJOURS SOURIANTE. — Chassés de leurs demeures par les raids meurtriers, de nombreux Londoniens ont été assemblés, par groupes, dans divers centres autour de la capitale. La reine Elizabeth les inspecte indistinctement, pour se rendre compte par elle-même des besoins de ces braves gens.. Ci-dessus, elle s'entretient avec un petit garçon. On remarquera le casque d'acier porté par l'enfant, ainsi que le drapeau qu'il tient d'une main énergique. Le sourire communicatif de la souveraine, une fois de plus, a opéré...

en première ligne

allèrent s'abriter dans un abri non encore achevé, situé dans une rue grouillante de Pimlico. Lorsque la reine apparut, un vieillard, à moitié aveugle, murmura : « Dieu vous bénisse ! Maintenant que je vous ai vue, je suis prêt à subir n'importe quelle épreuve ! »

Ces deux anecdotes authentiques montrent combien cette présence des souverains va droit au cœur de leur peuple. Le charme de la reine Elizabeth, la simplicité du roi George et l'absence de tout cérémonial dans les visites du couple royal l'ont rendu aussi populaire que le furent George V et la reine Mary.

LA VIE FAMILIALE

La guerre a bouleversé la vie familiale des souverains. Séparés de leurs adorables petites Elizabeth et Margaret-Rose, le roi et la reine, tout comme le plus humble de leurs sujets, attendent avec angoisse les nouvelles, lorsqu'un bombardement est signalé en province. Avant la guerre, le roi se séparait rarement de ses frères ; maintenant il ne les voit plus qu'une fois de temps en temps, car tous servent « quelque part sur le front ». Quant à la reine-mère, pour laquelle tant le roi George que la reine Elizabeth éprouvent une véritable vénération, elle réside en province, elle aussi éloignée des siens. La reine Elizabeth, si occupée qu'elle puisse être dans la journée, trouve toujours un moment pour écrire à ses enfants. De son côté, la princesse Elizabeth envoie tous les jours une lettre à ses parents.

Cette séparation est un des plus grands soucis de la reine. Mais, néanmoins, elle ne fait pas revenir ses enfants, de crainte que cet exemple ne soit suivi par d'autres familles. Depuis qu'elles se trouvent en Ecosse, les princesses ont à peine reçu deux visites des souverains. Deux visites rapides, prélevées, après de longues hésitations, sur un agenda lourdement chargé.

Il n'y a plus à Buckingham Palace aucune réception, aucun banquet, aucun divertissement. Les rares personnes reçues au palais sont M. Winston Churchill, qui y va une fois par semaine ; les ministres, un peu moins souvent (bien qu'il était devenu de coutume, surtout pour les plus jeunes d'entre eux, de les convier à un dîner hebdomadaire pour que le roi pût faire plus ample connaissance avec eux) ; parfois, enfin, quelques intimes qui sont retenus à déjeuner ou à dîner.

Le personnel du palais a été considérablement réduit par la mobilisation et les engagements volontaires. Même le secrétaire particulier de la reine est parti rejoindre son corps.

Les repas ne comportent jamais plus de trois plats, tous d'une grande simplicité. Est-il nécessaire de dire que la famille royale est rationnée au même degré que n'importe quel autre sujet ? Quant à la ration du roi lui-même, elle est plus petite que celles des soldats de son armée.

Un autre grand souci de la reine est la sortie quotidienne du roi. Aucun plan précis de ces tournées n'ayant été élaboré à l'avance, la reine, tout comme les autres femmes dont les maris sont en service, ne sait pas quand le roi rentrera.

Quand, enfin, leur journée est terminée, les souverains aiment s'attarder au coin de la cheminée, résumant leurs impressions et bavardant jusqu'à une heure assez avancée.

LA REINE TRICOTE...

On rencontre souvent la souveraine emportant ses aiguilles, desquelles sortiront des chaussettes en laine, pull-overs, etc. La reine s'intéresse personnellement à toutes les œuvres de charité qu'elle a créées, sans compter toutes les autres qu'elle protège de tout son cœur généreux. Quant au souverain, bien que le plus souvent d'une façon anonyme, il souscrit généreusement à toutes les œuvres qui s'occupent des déshérités du sort.

Mis à contribution sur tous les plans de la vie sociale, en temps de paix, les souverains, à présent que la guerre fait rage, n'ont pas abandonné les gros plans. Simplement ces derniers se sont transformés en champs de combat. Bien qu'étant les premiers sujets de leur Empire, les souverains ont refusé de profiter d'une façon quelconque de leurs prérogatives. Tout comme les autres — souvent même plus que les autres — ils sont, partout et toujours, sur tous les fronts, en première ligne.

Faut-il s'étonner, après cela, que le peuple d'Angleterre témoigne d'un véritable culte pour ceux qu'il sent vivre si près de lui ? Et quand un Anglais entonne l'émouvant « God Save The King », ce n'est pas un hymne qu'il débite automatiquement d'une voix monocorde : c'est une prière, un hommage, qu'il rend à son roi ; un témoignage d'amour qu'il adresse à sa reine.

« God Save The King » retentira longtemps encore après que les dictateurs auront été oubliés.



LES SOUVERAINS DANS UN ABRI. — Pour se rendre compte de l'état des abris, le roi et la reine n'hésitent pas à y descendre. On les voit, ici, sortant d'un abri situé dans le duché de Cornouailles. La foule, respectueuse, admire l'activité des souverains, perpétuellement soucieux du bien-être de leurs sujets, et pour qui les distances ne comptent pas.

Une cravate-papillon provocante, un couvre-chef désespérément désuet, une canne qui semble toujours prête à la riposte — et même à l'attaque — un cigare étonnamment inséré entre les lèvres, l'œil ironique et gouailleur, l'oreille dressée, la démarche à la fois rapide et imposante, tel est le Winston Churchill, familier, éternel enfant terrible, que les Britanniques en général, et les Londoniens en particulier, se sont accoutumés à rencontrer dans toutes les artères de la capitale anglaise. Nous disons bien « toutes les artères », car Churchill, le moins snob des hommes — et surtout des hommes d'Etat — aime improviser ses promenades au gré de sa fantaisie.

Près d'un demi-siècle passé à batailler rudement contre les adversaires les plus divers ; d'innombrables campagnes électorales, parlementaires, journalistiques — et même militaires — ont eu pour résultat, non seulement de n'avoir pas usé l'homme, mais au contraire de lui conserver une verdeur, un mordant, une puissance de travail, un dynamisme, qui ne cessent d'étonner les natures les moins aptes à s'enthousiasmer.

* * *

Réveillé tous les matins à 7.15, Churchill, un quart d'heure plus tard, sonne son valet de chambre qui, automatiquement, lui apporte une boîte de cigares. Aussitôt arrive son secrétaire. Le cigare aux lèvres, l'homme sur lequel repose la charge écrasante de mener à bien les destinées de l'Empire britannique commence sa journée de travail. Discours, lettres, notes sont dictés à une cadence très rapide, jusqu'à dix heures. Le voici fin prêt pour présider la réunion quotidienne du Cabinet qui, commencée à 10.30, dure, généralement, jusqu'à midi.



M. Churchill se contente rarement de la lecture d'un rapport pour « se faire une idée », comme il aime à dire. Lorsque cela est possible, il aime voir, ou entendre, par lui-même. Cette photo l'a surpris au moment où il visitait, en compagnie de Mrs Churchill, les dommages occasionnés la veille par un raid aérien.

W. Churchill

L'HOMME QUI MENE LA GUERRE...

Il est temps d'aller déjeuner. Le Premier a toujours cinq à six invités, auxquels il n'offre jamais un menu composé de plus de trois plats. Churchill a une prédilection particulière pour les huîtres ; prédilection qu'il reporte sur le roast-beef froid, quand les huîtres manquent. A la fin du repas, Churchill sirote volontiers un café fort et aime bien déguster un cognac de grand crû.

L'après-midi est généralement consacrée aux visiteurs ou à la Chambre des Communes, durant les sessions. A six heures, il retourne au 10, Downing Street, se dévêt et se couche. Le somme dure invariablement trois quarts d'heure. (Tout comme Napoléon, Churchill peut dormir au moment qu'il a choisi et n'importe où. Il lui arrive fréquemment de piquer un léger somme durant le trajet entre sa résidence et la Chambre des Communes, bien que son chauffeur soit réputé pour conduire assez rapidement... Ajoutons que six heures de sommeil par jour suffisent amplement à l'homme d'Etat.)

A 6.45, Churchill est de nouveau sur pied, ragaillardi par le court repos et prêt à reprendre ses occupations. La table est mise pour le dîner, auquel prendront part une douzaine d'hôtes de marque, comme, par exemple, Sir Charles Portal, Sir John Dill, de hauts fonctionnaires, quelques membres du Cabinet, des industriels importants, etc. Infatigable, elle aussi, Madame Churchill est une hôtesse charmante et attentive aux moindres désirs de ses invités. Le repas terminé, les dames parties, les échanges de vues sérieux commencent. Ils durent, souvent, jusqu'à une, deux, ou même trois heures du matin.

Churchill travaille, en moyenne, quinze heures par jour. Mais, quand c'est nécessaire, il n'hésite pas à allonger la journée de travail jusqu'à des dix-neuf ou vingt heures.

Depuis qu'il est à la tête du gouvernement, Churchill ne quitte littéralement plus Downing Street. C'est là qu'il réside, prend ses repas, dort et qu'il abat son immense besogne quotidienne.

Ce régime sévère a fait perdre à l'homme d'Etat de nombreux kilos. Mais, loin de s'en plaindre, Churchill, avec ce sens de l'humour qui ne le quitte jamais, a pris l'habitude de dire que si cela devait continuer il pourrait, bientôt, postuler un emploi de jeune premier à Hollywood.

Un patron doué d'une telle puissance de travail devait, semble-t-il, difficilement trouver un collaborateur intime ayant cette même qualité. Mais Churchill, qui, partout où il a passé, a toujours su choisir l'homme qu'il fallait, s'est attaché, depuis quelques années, Brendan Bracken. Energique, discret, ce dernier remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire, en même temps qu'il est un des principaux membres du « brain-trust » du Premier.

* * *

Churchill, qui se méfie des improvisations, prépare toujours ses discours. En général, c'est dans son lit, avant même d'avoir pris son petit déjeuner, qu'il les dicte. Lorsqu'ils ont été tapés à la machine, on les lui rapporte — toujours au lit — et, généralement, il ne les retouche que très légèrement. Sa dictée, la plupart du temps, est très saccadée. Quand il lui arrive de dicter ses discours, alors qu'il a quitté son lit, il le fait en arpentant la chambre à grandes enjambées, fumant sans arrêt, avalant parfois une goutte de vermouth et se reposant de temps en temps, afin, dit-il, *« de permettre au puits de se remplir à nouveau »*.

Le discours dicté et dactylographié, Churchill le lit deux ou trois fois. Sa prodigieuse mémoire fera le reste. Et, lorsqu'il le prononcera, il se référera rarement au texte.

A la Chambre des Communes, les discours de Churchill sont toujours écoutés avec une attention passionnée. Dès qu'ils le voient se lever pour parler, les députés savent qu'ils vont assister à une belle bataille.

Churchill commence toujours son discours lentement, presque hésitant, donnant l'impression qu'il cherche le terme propre. Avec une grande habileté, il lance une phrase, insinue et semble, aussitôt, regretter de l'avoir lâchée. Mais l'effet qu'il escomptait a eu le temps de se produire... Il arrive parfois que quelque novice, ou imprudent, se paye le luxe d'interrompre les hésitations de l'orateur ; mais mal lui en prend, car la réplique part foudroyante, mordante, sarcastique et, de longues minutes durant, mettra les rieurs de son côté. Quelques-uns de ses intimes chuchotent que les hésitations de Churchill sont calculées à l'avance, Churchill aimant à être interrompu, cela lui donnant l'occasion de sortir son ironie qui ne pardonne pas.

Une autre particularité de Churchill consiste à prononcer tous les mots étrangers strictement à l'anglaise.

N'oublions pas non plus que Churchill est un des meilleurs écrivains politiques d'Angleterre, son bagage littéraire comptant « The world crisis », en six volumes, « The Aftermath », « Thought and Adventures », « Great Contemporaries » et des travaux biographiques sur son aïeul, le fameux duc de Marlborough.

* * *

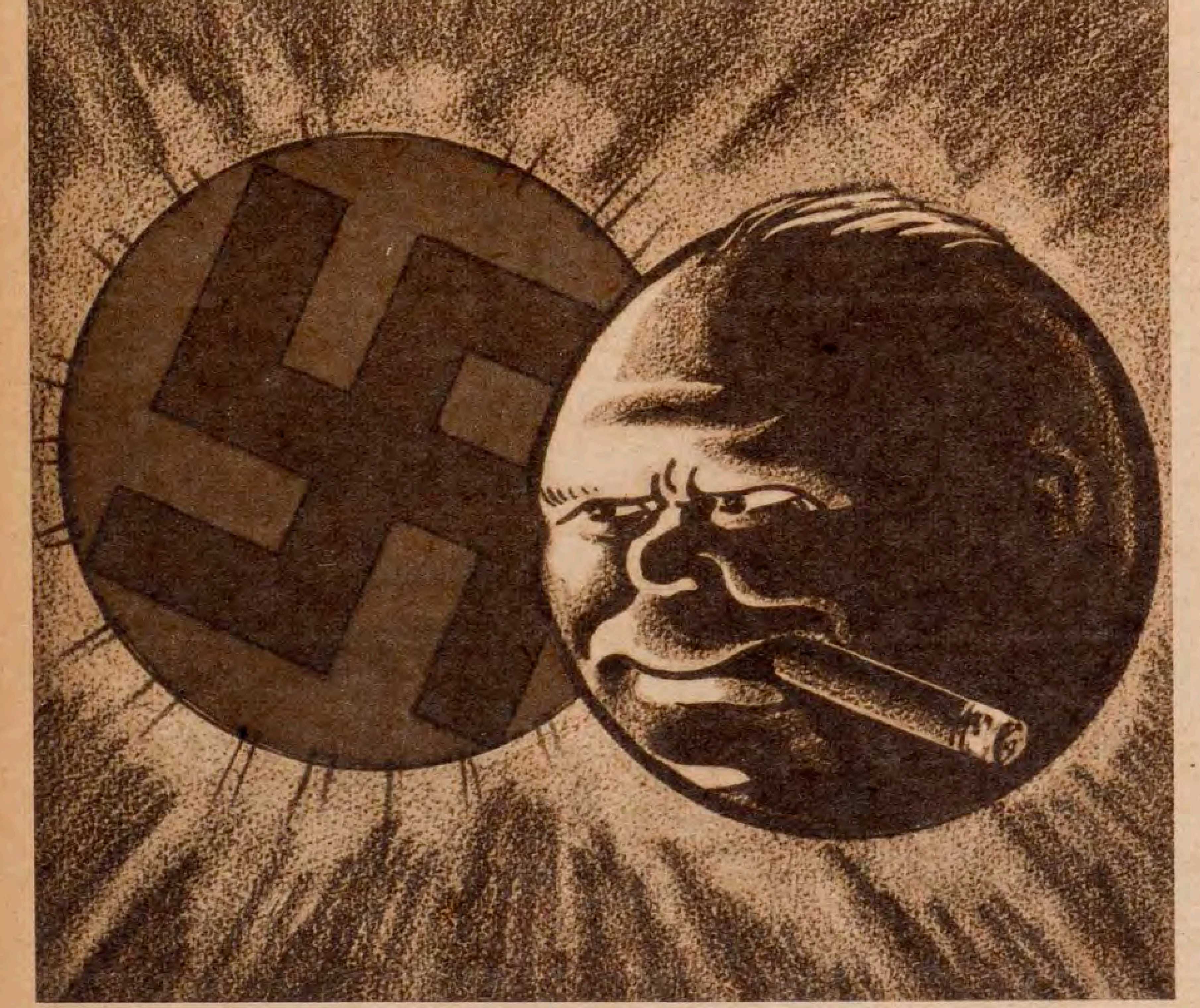
Bien qu'ayant confiance dans ses collaborateurs, Churchill aime se rendre compte par lui-même des choses importantes. Un jour, il arrive secrètement et à l'improviste dans telle ville pour inspecter les mesures prises contre l'invasion ; un autre jour, il parcourt les quartiers les plus atteints par les bombes ; un autre jour... Mais à quoi bon allonger cette liste qui n'en finirait plus, s'il fallait citer toutes les visites effectuées par Churchill, de jour ou de nuit ?

Son dynamisme, sa faconde, son chapeau, unique dans toute l'Angleterre — le même modèle depuis près de quarante ans, confectionné par le fameux chapelier Lock's, sur les indications de Churchill — sa canne (don d'Edouard VII à son « plus jeune ministre »), son éternel cigare, sa simplicité et son dévouement total à la nation ont valu à Churchill une immense popularité.

Travaillistes, libéraux et conservateurs sont d'accord sur un seul point : seul un homme du génie de Churchill peut enflammer et entraîner la nation.

Après tout, aux Britanniques, qui sont presque tous restés les mêmes, Churchill n'offre-t-il pas ces deux choses que, par-dessus tout, ils n'ont pas cessé d'affectionner particulièrement, aussi bien chez les hommes que chez les chevaux : du sang et de la race...

Ce sang et cette race qu'il tient de son ancêtre Marlborough...



ECLIPSE...

(d'après « Life »)

L'ESPRIT SPORTIF DES ANGLAIS

LE «FAIR PLAY» EST APPLIQUE SUR LE TERRAIN DU JEU COMME DANS LA VIE COURANTE

Par S.E. Ahmed Hassanein pacha

chef du Cabinet de S.M. le Roi

Ahmed Hassanein pacha, chef du Cabinet royal, connait l'Angleterre et les Anglais. Il a pu les voir à l'œuvre ici et les apprécier chez eux. Il a vécu parmi eux, il s'est rendu compte de leur droiture et il est arrivé à la conclusion que le sens du « fair play » et de la discipline est le trait essentiel, dominant, pourrait-on dire, de leur caractère.

Hassanein pacha, qui est un grand sportsman, parle, dans l'article ci-dessous, de l'esprit sportif chez les Britanniques et de ses répercussions sur leur vie et leur caractère.

« Les Anglais ont leur génie propre. Pour eux, le caractère est le trait distinctif de l'individu. Il constitue également la base principale de la force de la masse. Sur ce point, il n'y a aucune différence entre le citadin et le paysan, entre un Anglais et l'autre, tous accordant au caractère de l'individu la première place. Ce qui a trait à la noblesse du caractère leur tient tellement à cœur que celui qui y porte la moindre atteinte, celui dont la réputation est ternie peut être considéré moralement comme mort, sans espoir de résurrection.

« Et comme les Anglais ont un point de vue réaliste et une philosophie pratique, ils ont décidé que la meilleure route à suivre, et celle devant donner les résultats les plus concluants pour faire de l'individu un être complet, un homme qui doit tenir entre ses mains les destinées de son pays, est le terrain de sport.

« Sur ce terrain se forme et se fortifie le caractère. Sur ce terrain l'individu acquiert les qualités qui en font un homme complet, un homme fort et respecté au sein d'une nation forte et respectée. Sur ce terrain, qui n'est pas uniquement un terrain d'amusement, comme d'aucuns le pensent, on cultive la maîtrise de soi, l'exercice de la pensée rapide, le stratagème honnête, le raidissement des muscles dans l'effort et la connaissance du meilleur moyen de l'emploi d'une force déterminée pour atteindre le résultat désiré.

* * *

« Les Anglais ont donc fait du sport un moyen pratique pour élever le caractère, au même plan que les qualités morales et intellectuelles. Ils sont arrivés à en faire d'ailleurs une véritable science nouvelle, qui permet d'inculquer les sentiments les meilleurs dans l'âme des jeunes. Ces sentiments ne feront que se développer au fur et à mesure de la croissance, permettant ainsi à l'individu de vivre une vie honnête et respectable, de faire de sa maison une maison honnête et respectable et de son pays un pays honnête et respecté.

« Dans la vie, l'homme déploiera les mêmes ressources, les mêmes efforts, il déploiera les mêmes stratagèmes que ceux qui lui ont servi à obtenir la victoire pour l'équipe de sa classe, de son école et de son collège.

« Il n'est donc pas étonnant de voir les Anglais tenir strictement au devoir. C'est cet esprit qui domine le caractère anglais, de sorte que lorsque l'homme est chargé de représenter son pays dans une affaire essentielle, ou un problème politique important ou de défendre les droits et les intérêts de sa patrie, il le fait avec force, comme un soldat valeureux. Mais cette force, ce courage ne sont pas des traits nouvellement acquis. L'Anglais les a assimilés de longue date, pendant sa jeunesse, lorsqu'il représentait son collège ou son université sur le terrain de sport.

* * *

« Le code du sport peut se résumer en deux mots : « fair play ». Et ce « fair play » est appliqué non seulement sur le terrain de jeu, mais aussi dans la vie courante. Ainsi les qualités qui font le joueur complet sont les mêmes que celles qui font l'homme complet. Dans le sport, l'individu s'efface devant l'équipe et l'équipe, à son tour, disparaît devant l'objectif à atteindre. Mais cela n'élimine pas la personnalité. Au contraire, il fixe nettement le rôle de chacun dans la collectivité, qui est une forme essentielle de la collaboration générale.

« Les Anglais estiment, non sans raison, que le sport fortifie le caractère. Il a été dit que la bataille de Waterloo, qui mit fin à la carrière de Napoléon, a été gagnée sur le terrain de sport d'Eton. Car c'est là, en fait, que se forma la volonté des officiers britanniques qui firent face courageusement à Napoléon. La plupart d'entre eux avaient reçu leur première instruction à Eton, ce grand collège britannique, où l'on apprend à la jeunesse à se comporter en gentlemen.

« Les pays qui ont suivi les Anglais dans leur amour pour le sport se trompent, lorsqu'ils donnent comme but à ces efforts l'amélioration physique de l'individu. Tel ne fut pas et n'est pas l'essence de la popularité du sport en Grande-Bretagne. Les Anglais estiment que le succès dans le domaine sportif et les victoires qui mènent au championnat doivent avoir pour motif un effort de caractère. Si cette qualité s'avérait inexistante, ou si elle se trouvait pour une cause ou une autre réduite, la valeur du succès diminuerait d'autant. Elle tendrait même à disparaître.

* * *

« En principe, un étudiant d'Oxford ou de Cambridge se sentirait blessé dans son amour-propre s'il n'était pas choisi pour représenter son université dans un sport quelconque.

« Naturellement, l'étudiant sélectionné comme membre d'une équipe se sent fier de cette mission, d'autant plus qu'il représente plus de trois mille de ses camarades ; mais les autorités, dans leur choix, ne se basent pas seulement sur les qualités physiques et les prouesses athlétiques des candidats. Car si l'un d'entre eux venait à manquer des qualités morales qui font l'homme, il serait éliminé sans pitié, quelles que puissent être ses qualités physiques et ses capacités dans le domaine sportif.

« Voici deux cas qui démontrent clairement l'importance que l'on donne à la discipline. L'un concerne un champion mondial ; l'autre est une expérience personnelle :

« Il y avait, en 1916, au cours des Jeux Olympiques de Stockholm, dans l'équipe anglaise, un coureur dont la réputation était universelle et dont les prouesses relatées dans les journaux faisaient l'admiration et la fierté générales. On s'attendait à ce que les victoires de ce champion rehaussent le prestige de son équipe et celui de son pays.

« Le règlement exigeait que les compétiteurs fussent au camp à dix heures du soir. Mais le hasard voulut que ce champion fût en retard d'une demi-heure, un soir. Sans hésiter, le directeur de l'équipe le renvoya en Angleterre par le premier navire.

* * *

« Je faisais partie de la seconde équipe de football de l'Université d'Oxford. Un jour, le ballon arriva jusqu'à moi pendant que j'étais près du but. Le capitaine de l'équipe me fit signe de le passer à mon camarade de droite. Je ne l'écoutai pas et je lançai la balle vers « les bois », sans toutefois les atteindre.

« A la mi-temps, le capitaine vint à moi, me fit remarquer que j'avais désobéi à ses ordres et me recommanda de ne plus le faire à l'avenir. Or, à la reprise de la partie, le ballon se trouva de nouveau près de moi au moment où j'étais face au but. Comme il l'avait fait durant la première mi-temps, le capitaine m'intima l'ordre de laisser la balle à un autre joueur. Je n'en fis rien et je parvins à la lancer au but. Inutile de dire que ma joie fut immense ! Je me voyais déjà promu à la première division, d'autant plus que le « goal » que j'avais marqué avait été décisif dans la victoire de mon équipe. Jugez donc de ma déconvenue lorsque, après la partie, le capitaine m'appela et me reprocha mon indiscipline dans les deux cas, en me signifiant son regret d'avoir à se dispenser de mes services, même dans la deuxième équipe.

« Je protestai en déclarant que, dans le second cas, j'avais obtenu un succès et que j'avais contribué ainsi à la victoire de mon équipe ; mais il me répondit froidement : « Certes, la victoire est notre but, mais d'abord vient la discipline. »

« Ceci démontre l'influence du sport sur la formation du caractère des Anglais et le développement de leurs muscles. C'est pourquoi on les voit faire preuve, comme ils l'ont démontré dans cette guerre, de tant d'esprit de suite, d'énergie et de confiance en la victoire finale. On cite souvent cette phrase typique : un esprit élevé entouré de nerfs d'acier. Il n'est donc pas étonnant que l'Angleterre entreprenne cette guerre avec une foi ardente, élevée et mâle, une foi que ses enfants ont acquise sur le terrain de sport. »

(*Traduction*)



OUVRIERE AGRICOLE 1941. — L'esprit sportif des Anglais et des Anglaises est à ce point développé qu'il leur fait accepter de bon cœur des travaux pour lesquels ils sont loin, souvent, d'avoir été formés. La jeune femme que l'on voit ici n'a pas hésité, par exemple, à troquer son pupitre d'institutrice contre les rudes instruments de l'ouvrier agricole, parti faire son devoir. C'est dans cette capacité d'adaptation, due à la formation du caractère, que réside le véritable esprit sportif.

Une nuit avec

Les défenseurs du ciel britannique

Bien qu'opérant de nuit, les batteries antiaériennes attaquent les bombardiers ennemis avec une vigueur jamais relâchée. Cette photo, prise lors d'un raid aérien, reflète fidèlement la physionomie d'un poste d'observation. Vigilant, concentré, l'officier transmet ses instructions à l'aide d'un mégaphone. Les unités, alertées, prendront aussitôt leurs mesures.

L'Anglais n'est pas particulièrement réputé pour son tempérament impulsif. Toujours digne, rarement indigné ou enthousiaste, il n'aime pas faire étalage de ses sentiments intimes. Cette réserve, que d'aucuns prennent pour de la froideur, est uniquement due au sens développé de la pudeur — jugé par certains comme excessif — qui caractérise le peuple le plus puritain du monde.

Néanmoins, ceux qui se sont trouvés en Angleterre, ces mois-ci, rapportent, aussi étrange que cela paraisse, qu'il existe, en ce moment, un déclic qui fait aussitôt jaillir l'enthousiasme chez l'Anglais le plus réservé, le moins susceptible de démonstrations spectaculaires. Ce déclic, ce véritable « sésame » de l'enthousiasme, est symbolisé par deux lettres modestes, mais combien glorieuses par l'héroïsme qui les auréole ! Ces deux petits sigles, « A.A. » (Anti-aircraft), prononcés devant un Britannique, ont le don de transformer en ardent lyrique le plus sec des phraseurs.

Montant une garde épuisante, cible préférée de l'ennemi, héros qui n'attendent de la gloire aucune autre récompense que le sentiment du devoir accompli, chevaliers anonymes d'exploits magnifiques, les servants de la « D.C.A. », précisément à cause de cet obscur anonymat, sont devenus les héros de la foule. Des héros furieusement aimés, respectés, admirés. Des héros qui, dans les légendes des poètes futurs, tiendront une des premières places.

Dans l'organisation de la défense contre les raids aériens nocturnes, le « prédicteur » joue un rôle vital. Grâce à son extrême sensibilité, cet instrument de grande précision parvient à repérer, uniquement par le son, la vitesse, la direction et l'altitude de l'avion ennemi. Toutes les batteries du royaume ont été dotées de ce merveilleux appareil.



La lutte contre l'adversaire réclame une liaison parfaite entre toutes les unités de la D.C.A. Ainsi, renseignées à la minute même, les diverses batteries pourront prendre rapidement leurs dispositions. Cette photo a pris sur le vif un poste de liaison installé sur un toit « quelque part » près de Londres. Dès qu'il le faudra, ces signaleurs communiqueront les observations qu'ils auront notées à leur quartier général.



L'oreille à l'écoute, le téléphoniste attaché à la batterie centrale transcrit les messages que lui transmettent de partout les signaleurs. Ses supérieurs, après avoir pris connaissance de ces renseignements, sauront avec précision, et à l'instant même où se trouve l'ennemi.



LES CHEVALIERS DE L'AIR. Que dire des avions de chasse nocturnes qui n'ait été déjà dit ? Parler d'eux, c'est risquer de tomber dans le cliché. Et, croyons-nous, le meilleur hommage qu'on puisse leur rendre est de rappeler que la dîme payée par les bombardiers de nuit allemands augmente de jour en jour grâce aux exploits de ces intrépides chasseurs, qui patrouillent inlassablement dans le ciel. Ajoutons que la tactique qui leur permet d'intercepter l'adversaire s'améliore constamment, les pilotes anglais n'aimant pas s'endormir sur leurs lauriers. Penchés sur la carte (ci-dessus), ces véritables aigles de l'air, avant de partir (ci-dessous) accomplir leurs missions, étudient minutieusement les zones où ils devront opérer. « Ne rien laisser au hasard », telle semble être la devise de la Royal Air Force. Elle lui a réussi...



Les avions ennemis descendent, parfois, jusqu'à portée de fusil pour lancer leurs bombes. Ils regretteront, néanmoins, leur audace, car, précises, rapides, les mitrailleuses Lewis les attendent. Le tableau de chasse de ces dernières, ainsi qu'on le sait, est déjà fort appréciable.



A l'arrière-plan, un immense jet de lumière prouve que la batterie est en pleine action, poursuivant avec une précision implacable les zigzags de l'appareil ennemi. Pris entre plusieurs feux, le bombardier fera des efforts désespérés pour fuir, mais les « Lewis » ne le lâcheront pas... Au premier plan, ces hommes guettent devant le «prédicteur» et le télémètre

COMMENT EST GOUVERNEE L'ANGLETERRE

Il existe, dans l'histoire du monde, peu d'exemples de gouvernements ayant eu à accomplir une tâche aussi considérable que celle qui incombe, actuellement, au gouvernement britannique.

Ce n'est pas une mince affaire que de diriger un pays en guerre. Et l'entreprise prend des proportions gigantesques lorsque le pays en question est l'Angleterre, qu'il dépense douze millions de livres par jour et qu'il se double d'un empire dont les territoires s'étendent aux quatre coins du monde.

Il faudrait des pages et des pages pour exposer en détail l'œuvre que le gouvernement britannique a, quotidiennement, à réaliser. Qu'il nous suffise de dire que le cabinet présidé par Winston Churchill doit, en même temps qu'il conduit les opérations sur les fronts aérien, terrestre et naval, résoudre une série de problèmes nés des circonstances mêmes de la guerre. Il lui faut maintenir la liaison avec les parties les plus reculées de l'Empire, assurer le ravitaillement régulier de la métropole, veiller à la protection des populations civiles, s'efforcer, au moyen du blocus et de raids aériens appropriés, de désorganiser l'industrie et l'économie de l'adversaire. Il lui faut, surtout, faire produire à l'industrie nationale le maximum et agir de sorte que le pays ait toutes les armes, toutes les munitions et tout le matériel de guerre dont il a besoin pour la victoire.

Ces divers problèmes créés par la guerre ont, dans certains cas, donné naissance à des organismes gouvernementaux nouveaux. Ils ont, dans d'autres, élargi le champ d'action de départements déjà existants. Le ministère de l'Approvisionnement, dont l'existence date du début des hostilités, se préoccupe du ravitaillement de la métropole en vivres et en matières premières. Le ministère des Transports, en même temps qu'il veille au bon fonctionnement des communications à l'intérieur, assure la liaison avec les différentes parties de l'Empire et s'occupe de l'organisation des convois. Le ministère de la Sécurité Nationale a pour mission de mettre les populations civiles à l'abri des raids aériens. Son rôle est également de protéger le pays contre l'action d'une éventuelle cinquième colonne. Le ministère de la Guerre Economique travaille à l'intensification du blocus. Il coordonne, par ailleurs, les diverses actions tendant à réduire la capacité de production de l'ennemi. Dirigé par M. Hugh Dalton, que l'on peut considérer comme l'un des meilleurs techniciens en la matière, il a, dans ce dernier domaine, et grâce à des raids continus sur les établissements industriels de l'Allemagne, réussi, au cours de ces derniers mois, à diminuer de plus de trente pour cent la production des usines du Reich. Le ministère de la Production aéronautique a été créé dans le but d'accroître la fabrication des avions et du matériel aérien, en général. Le ministère de l'Information s'occupe de toutes les questions ayant trait à la propagande. Le ministère du Travail, enfin — dont le champ d'activité a été, depuis le début des hostilités, considérablement étendu — a pour mission de faire rendre aux usines britanniques le maximum de production. Dirigé par Ernest Bevin, l'homme que Wendell Willkie a appelé le « Churchill n° 2 », ce ministère est certainement celui des départements ministériels anglais actuels qui a la tâche la plus vaste et la plus difficile à accomplir. C'est également celui qui, dans son domaine, a obtenu les plus brillants résultats. A l'heure qu'il est, les usines anglaises travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre et elles produisent plus d'armes et plus de matériel que les troupes britanniques n'en ont besoin dans leur gigantesque effort de guerre. Grâce à l'énergie de ceux qui la contrôlent, la production anglaise augmente, d'ailleurs, de jour en jour et l'une des premières conséquences de cet accroissement sera de permettre, dans quelques mois, à l'Angleterre d'avoir la maîtrise des airs, tout comme elle possède actuellement celle des mers.

Afin de mener à bien l'immense effort qui lui incombe, le gouvernement anglais emploie des méthodes de travail nouvelles, dont certaines tranchent nettement avec celles jusque-là en honneur dans l'administration anglaise. On verra, dans un autre article de ce numéro, comment travaille Winston Churchill. La façon dont les ministres procèdent ressemble à celle de leur chef. L'ère des paperasses et des longues formalités est passée. Il y a quelque temps, Winston Churchill a entrepris une campagne en vue de la simplification des rapports entre les divers départements gouvernementaux. Dans leurs relations avec leurs collègues, les membres du cabinet emploient, désormais, la méthode directe. Ils écrivent le moins possible, évitent les interminables rapports que personne ne lit. Quand ils ont une question à régler, ils recourent au téléphone. Les ministres sont, au moyen de lignes spéciales, en liaison téléphonique directe entre eux. Tous les matins, Ernest Bevin, par exemple, prend son téléphone et règle directement avec le ministre de l'Approvisionnement, Sir Andrew Duncan, ou le ministre de la Production aéronautique, lord Beaverbrook, ou encore avec le ministre des Transports, le lieutenant-colonel John Moore-Brabazon, les questions qui, tout en étant du ressort de son ministère, concernent également les départements de ses collègues. Quand il a besoin de nouveaux crédits, il saute dans sa voiture et se rend en personne chez Sir Kingsley-Wood, le chancelier de l'Echiquier. Il pose la question sans perdre du temps et ne quitte le ministère des Finances que lorsqu'il a obtenu le montant qu'il y est venu chercher...

Le gouvernement anglais actuel offre certains aspects caractéristiques que l'on ne saurait passer sous silence. C'est, avant tout, un gouvernement d'hommes forts, dans ce sens qu'il groupe un certain nombre de personnalités qui, comme Winston Churchill, Anthony Eden, Ernest Bevin, Clement Attlee, Archibald Sinclair, Herbert Morrisson, Hugh Dalton ou M. Alexander, ont toujours été en faveur d'une politique d'énergie et sont résolues à faire la guerre jusqu'au bout et à ne s'arrêter que devant l'écrasement final de l'ennemi.

Le gouvernement anglais actuel est un gouvernement de compétences, dans ce sens que tous les ministres qui tiennent en mains les leviers de commande ont, de leurs départements, une connaissance approfondie. C'est également, dans la plus large acception du terme, un gouvernement national. Il n'a été, dans sa composition, tenu compte ni des tendances politiques de certains de ses membres, ni de certaines querelles passées. Un major Attlee, connu pour son opposition irréductible aux principes conservateurs, y voisine avec un lord Cranborne, descendant des marquis de Salisbury. Un Arthur Greenwood, l'un des grands leaders travaillistes de l'heure, y donne la main à un lord Beaverbrook, l'un des piliers du capitalisme anglais. Il en est de même d'un Ernest Bevin qui, ayant débuté dans la vie comme garçon de ferme, est le prototype du travailleur et du travailliste anglais. Ernest Bevin, d'ailleurs, a, à plusieurs reprises, avant son entrée dans le gouvernement, combattu Winston Churchill. En 1920, lorsque ce dernier voulait envoyer un convoi d'armes à la Pologne, afin de lui permettre de lutter contre la Russie, Ernest Bevin s'y était opposé. En 1926, Ernest Bevin ayant décrété la grève générale, ce fut Winston Churchill, alors chancelier de l'Echiquier, qui poussa le gouvernement à ne pas traiter avec les trade-unionistes. Il fit adresser à ces derniers un ultimatum devant lequel il leur fallut s'incliner, ce qui poussa Ernest Bevin à mener une violente campagne contre le chef actuel de l'Angleterre. Cela n'a pas empêché Winston Churchill, il y a quelques mois, de confier à Ernest Bevin l'un des postes essentiels de son gouvernement. Cela n'empêche pas Ernest Bevin, de son côté, de collaborer étroitement avec l'homme qu'il combattit autrefois et qu'il appelle aujourd'hui son « camarade », suivant la vieille tradition travailliste... Cette union entre les divers éléments de la nation anglaise, on la retrouve, d'ailleurs, dans le peuple lui-même. Les barrières entre les classes ont été abolies. Les vieux préjugés ont été mis au rancart. Il n'y a actuellement en Angleterre que des Anglais, c'est-à-dire des hommes, des femmes pour qui une seule chose compte : la victoire.

LA PARTICIPATION DES TRAVAILLISTES AU GOUVERNEMENT CHURCHILL



Porte-parole des milieux du travail, Ernest Bevin détient un des portefeuilles les plus importants du Cabinet : le ministère du Travail et du Service National. C'est de ses directives que dépend, en définitive, la production industrielle du pays. On voit ici M. Bevin, dans son cabinet de travail, discutant avec quelques-uns de ses principaux collaborateurs.

Dernier trait caractéristique : le gouvernement anglais est un gouvernement populaire. Il groupe dans son sein quelques-uns des leaders les plus qualifiés des milieux du travail. Trois sur les huit membres du cabinet de guerre, Ernest Bevin, ministre du Travail, le major Attlee, lord du Sceau privé, et Arthur Greenwood, ministre sans portefeuille, sont des travaillistes notoires. Herbert Morrisson qui, après avoir été ministre de l'Approvisionnement, est aujourd'hui ministre de la Sécurité Nationale est également un leader travailliste. Cette présence, dans le gouvernement, de représentants des milieux du travail n'est pas due au hasard. C'est un fait voulu qui témoigne de la volonté de l'Angleterre de gagner la guerre, non seulement grâce à ses soldats, mais aussi grâce à ses travailleurs, à ses ouvriers. Winston Churchill a déclaré à maintes reprises qu'il comptait sur le peuple anglais tout entier pour l'aider à remporter la victoire. Tous ses efforts ont, d'ailleurs, dès son avènement au pouvoir, tendu à mobiliser toutes les classes de la nation.

L'appel aux classes ouvrières, l'introduction au sein du gouvernement de porte-paroles qualifiés des milieux du travail constituent, en tout cas, un fait nouveau dont la portée et les conséquences apparaissent dans toute leur ampleur lorsqu'on examine la question de la présence dans le cabinet d'Ernest Bevin, l'homme qui, depuis des années, est le leader incontesté des ouvriers anglais et le défenseur de leurs droits.

Né il y a quelque cinquante-six ans dans le hameau de Winsford, dans le Somersetshire, orphelin à l'âge de huit ans, Ernest Bevin a débuté dans la vie comme garçon de ferme. Il a été, par la suite, groom dans un restaurant, boutiquier, balayeur, watman, vendeur de ginger-beer. Introduit dans les milieux travaillistes par le puissant Ben Tillet, alors président du Syndicat des dockers de Bristol, lequel le fit élire secrétaire de l'Union des chômeurs de cette ville, il doit son étonnante carrière de trade-unioniste à la façon magistrale dont, en 1920, il défendit les intérêts des dockers de Londres et réussit, après un plaidoyer de vingt et un jours, à leur faire obtenir le salaire minimum de seize shillings par jour et la semaine de quarante-quatre heures qu'ils réclamaient. Depuis lors, l'ascendant d'Ernest Bevin sur les ouvriers anglais n'a fait que grandir. Avant son entrée dans le cabinet Churchill, il remplissait les fonctions de secrétaire général de la « Transport and General Workers Union » qui, créée en 1922, groupe quarante-cinq associations secondaires et totalise près de neuf cent mille membres.

Principal leader des ouvriers anglais, Ernest Bevin jouit, depuis des années, d'une influence et d'un prestige considérables. Ses interventions ont, dans certains cas, pesé sur la politique du pays. En 1935, lors de la guerre italo-éthiopienne, il empêcha le gouvernement et le peuple anglais de suivre les conseils du pacifiste George Lansbury, lequel menait campagne contre les sanctions. De très nombreuses personnes, de même, attribuent la démission du dernier gouvernement Chamberlain au discours qu'Ernest Bevin prononça, au mois de mai 1940, à Stroke-on-Trent et dans lequel il se livra à une violente attaque contre les principes et les méthodes de l'homme de Munich.

Au printemps dernier, Winston Churchill, voulant faire rendre aux usines anglaises leur maximum, jugea que Bevin était l'homme le plus susceptible de renforcer la production britannique et de l'élever au niveau des besoins nés de la guerre.

Ministre du Travail et du « National Service », Ernest Bevin a reçu pour mission d'intensifier la production anglaise. Il ne néglige aucun effort pour que celle-ci s'accroisse de jour en jour. Alors qu'autrefois il poussait les ouvriers à la grève et demandait pour eux des semaines de quarante-quatre heures, il exige aujourd'hui de ses hommes qu'ils travaillent jour et nuit pour le pays, il exige des usines qu'elles les fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Afin qu'ils ne trouvent pas la tâche trop dure, il les stimule par son exemple. Il se lève tous les matins à cinq heures et demie, travaille chez lui jusqu'à neuf heures, après quoi il se rend à son ministère, à Montagu House, où il demeure invariablement jusqu'à neuf heures du soir. A midi, il déjeune à son bureau même. Quand il en a le temps, il se rend dans un buffet proche et il s'offre, sur le pouce, une bouteille de bière et quelques sandwiches de roast-beef qu'il adore. Certains jours, de même, il fait une sieste d'une demi-heure sur un fauteuil... Le reste du temps, il abat une besogne gigantesque, faisant travailler ses secrétaires à un rythme d'enfer — ce qui a fait dire à un journaliste américain de passage à Londres que « le ministère du Travail n'était pas un service gouvernemental, mais une fonderie »...

En quelques mois, usant de son prestige, de son influence, Ernest Bevin a réalisé la mobilisation des millions d'ouvriers que compte l'Angleterre. L'armée qu'il a ainsi constituée, il l'a mise au service de la victoire. Cet effort, en tout cas, qu'il demande aux troupes placées sous ses ordres, Ernest Bevin tient à ce qu'il ait sa récompense. Il exige que les ouvriers, dans les usines, soient largement payés. Mais ce à quoi il tient surtout, c'est que, la guerre finie, ils aient dans la société la place à laquelle leur contribution à la victoire leur donne droit. Au moment de son entrée dans le gouvernement, Ernest Bevin a fait, à ce sujet, des déclarations qui montrent nettement quels espoirs il fonde sur l'avenir. Aussi, sa présence au sein du gouvernement Churchill peut-elle être considérée comme le prélude de l'avènement d'un ordre nouveau, qui permettra aux travailleurs anglais de réaliser les buts que ni la dernière guerre, ni le gouvernement MacDonald ne leur ont permis d'atteindre...

Tel est le gouvernement britannique actuel. Il ne se contente pas de travailler pour le présent. Il œuvre également pour le futur...

Les peuples, dit-on, ont les dirigeants qu'ils méritent... Les Anglais doivent être très méritants pour avoir, à ce tournant critique de leur histoire, de tels chefs à leur tête.



MADAME, Monsieur et Bébé ont besoin de soigner leur peau. Les fards bouchent les pores ; le rasoir irrite la barbe ; l'eau de la toilette gerce la peau tendre et délicate. Comment y remédier ? Le traitement le plus simple et le plus économique est sans contredit l'application de la Crème Nivéa : Madame s'en servira, le soir, après le démaquillage et, le matin, comme base de la poudre ; Monsieur en enduira sa barbe avant de se raser, et après s'être rasé ; Bébé sera rafraîchi de Crème Nivéa après sa toilette. La Crème Nivéa est bonne pour tous.

CRÈME NIVÉA

Madame, débarrassez chaque soir votre peau de toutes impuretés avec la Crème Liquide Nivéa.

MATTA







Agents Généraux : J. GREEN & Co.

LE CAIRE - ALEXANDRIE - TEL-AVIV - HAIFA - JERUSALEM



OCEAN ATLANTIQUE
Iles Hébrides
N
O
E
S
Ecosse
Aberdeen
Tous les produits du Commerce et de l'Industrie Britannique, achetés par notre Maison de MANCHESTER concourent à l'approvisionnement de nos Magasins d'Egypte.
DRAPERIES HAND MADE TWEEDS
Glascow
Edimbourg
Newcastle
MER DU NORD
Ulster
Belfast
Man
Middlesbourg
TEXTILES DRAPERIES COTONNADES
TOILES FINES MOUCHOIRS BLANC
Bradford
Leeds
Hull
COUTELLERIE ACIERS FINS METAL ARGENTE
MANCHESTER
Sheffield
Dublin
IRLANDE
DENTELLES TULLES COTONNADES
Nottingham
MACHINES Articles de ménage QUINCAILLERIE
Birmingham
Leicester
BONNETERIE TRICOTAGES
TISSUS
Bedford
Cork
Pays de Galles
LONDRES
Cardiff
Bristol
Douvre
FOURRURES JOUETS • MODE PARFUMERIE ARGENTERIE MAROQUINERIE
Southampton
Plymouth
MANCHE
OROSDI-BACK
Paris
Le Caire
Port Said



LE CHEF DE LA DIPLOMATIE ANGLAISE. — On sait quel accueil chaleureux la population turque a réservé, il y a quelques jours, à M. Anthony Eden et au général Sir John Dill. Ami de longue date de la Turquie, M. Eden y jouit d'une grande popularité. Inquiet quant aux résultats sérieux qui pouvaient découler de cette visite, l'Axe a voulu en atténuer l'effet en « décidant » la Bulgarie à s'intégrer dans son système. Mais la Turquie qu'il croyait inquiéter y a aussitôt répondu en prenant des mesures de précaution. Quant à la presse turque, elle a dit, une fois de plus, que l'alliance avec l'Angleterre était le point dominant de la politique étrangère de la jeune Turquie. On voit sur cette photo M. Eden passant en revue la garde d'honneur rangée sur le quai de la gare, à Ankara, en compagnie de M. Saradjoglou et des personnalités turques et grecques venues pour le recevoir.

COMMENT FONCTIONNE LE FOREIGN OFFICE

AU «10, DOWNING STREET», ON TRAVAILLE NUIT ET JOUR

La nomination de Sir Samuel Hoare comme ambassadeur à Madrid a marqué, bien qu'on ne l'eût pas souligné alors, une profonde évolution des coutumes diplomatiques anglaises.

Elle marquait les débuts des grands politiciens anglais dans la carrière. Il y a eu, certes, des précédents, mais il faut remonter à l'autre guerre pour les découvrir. Il y a eu dans l'histoire moderne de la Grande-Bretagne deux ou trois exemples d'anciens titulaires du Foreign Office acceptant une ambassade à un moment grave, mais il n'y en a pas d'un ministre en fonction passant à la tête d'une ambassade (si importante qu'elle puisse être), comme ce vient d'être le cas avec la nomination de lord Halifax à Washington.

Ces deux exemples montrent combien est profonde l'évolution de la mentalité du peuple anglais, bien décidé, désormais, à ne pas éluder les problèmes et à les traiter avec un esprit nouveau.

Durant ces vingt dernières années, la diplomatie anglaise, aussi brillants qu'aient pu être ses éléments, les Percy Loraine, les Nevile Henderson, les Miles Lampson, les Eric Phipps, n'a pas toujours possédé les moyens de mener à bien sa tâche. C'est le « News Review » qui faisait remarquer qu'en comparaison avec les cent mille livres attribuées par le Reich à M. von Stohrer, son ambassadeur à Madrid, les cinq mille livres de Sir Samuel Hoare — et avant lui Sir Maurice Petterson — faisaient bien piètre figure.

Ce n'est pas par ladrerie qu'on a laissé partir un ambassadeur avec des crédits aussi limités, mais par manque d'adaptation.

L'importance et l'enchevêtrement des problèmes ont souvent exigé qu'on fît appel à des personnalités hors cadre. C'est ainsi que Londres envoya aux Etats-Unis lord Lothian, qui avait acquis une grande expérience des problèmes politiques comme secrétaire de David Lloyd George, alors que celui-ci était premier ministre. L'envoi d'un homme comme Sir Stafford Cripps à Moscou a été jugé comme nécessaire, étant donné qu'il est plus apte qu'un autre à concilier les inconciliables.

Beaucoup de diplomates se sont à ce point intégrés qu'ils sont devenus inséparables du poste qu'ils occupent. Sir Miles Lampson au Caire, par exemple, Sir Robert Craigie à Tokio, etc.

Etre ambassadeur à notre époque n'est pas une sinécure. Une Excellence ne prend pas de vacances. Sir Miles Lampson, lui, adresse souvent une vingtaine de télégrammes par jour à Londres et à ses collègues. Des passants ont souvent remarqué, à trois heures du matin, malgré les soigneuses précautions antiaériennes, quelques lueurs filtrer à travers les vitres de son cabinet de travail.

Tour à tour, les dix-sept ambassadeurs de Sa Majesté le Roi George VI ont tenu la vedette. Sir Henry Knatchbull-Hugessen a même failli la tenir pour de bon. Il était ambassadeur auprès du gouvernement chinois lorsque sa voiture fut prise en chasse par un avion japonais. «Snatch » fut blessé. Il partit quelques mois plus tard pour Ankara, avec pour mission d'élaborer un pacte anglo-turc. Son successeur, non plus à Shanghaï mais à Tchoung-King, Sir Archibald Clark Kerr, a eu la pénible mission d'annoncer au maréchal Tchang-Kaï-Chek la fermeture — provisoire, il est vrai — de la route de Birmanie ; il eut à expliquer que l'Angleterre devait consentir à cette concession pour montrer sa bonne volonté au Japon. Le plus fort fut que les Japonais se servirent de cette mesure d'apaisement pour intriguer à Tchoung-King et dire aux Chinois : « Vous voyez, ces Anglais, pas moyen de compter sur eux. » Le jour où la route de Birmanie fut rouverte, dix mille Chinois acclamèrent l'Angleterre, sous les fenêtres de son ambassadeur.

La diplomatie anglaise a eu ses martyrs. Sir Eric Drummond (lord Perth), las d'être à Rome, ne pouvait pas être rappelé parce que la nomination de son successeur eût posé la question des lettres de créance à « l'Empereur » d'Italie. On espéra longtemps que son successeur (une fois « l'empire italien » reconnu), Sir Percy Loraine, parviendrait à faire entendre raison à l'Italie. On dit même qu'il avait réussi à « convertir » le comte Ciano (avec lequel il faisait deux ou trois fois par semaine des parties de golf), mais que Mussolini, devenu beaucoup plus germanophile que son gendre, entendit, lui, demeurer fidèle à « son » führer.

En Belgique, la Grande-Bretagne fut représentée jusqu'au dernier moment par Sir Robert Clive ; Sir Howard Kennard, ambassadeur à Varsovie, qui lui succéda, se fixa sur les bords de la Loire, lorsque le gouvernement Sikorski alla s'y fixer ; Sir Reginald Hoare n'a quitté que tout récemment Bucarest. M. George William Rendel vient de quitter Sofia. Sir Ronald Campbell, un homme qui a servi dans presque toutes les capitales d'Europe, est à Belgrade. Helléniste, grand admirateur de Platon, descendant d'un lieutenant de Wellington, Sir Michael Palairet, qui a une connaissance profonde de l'Europe orientale, tient le poste capital d'Athènes.

* * *

Ces ambassadeurs ne sont pas en contact strictement direct avec le ministre des Affaires Etrangères. Entre M. Anthony Eden et eux s'interposent six personnages très inégalement connus du grand public et qui ont charge de clarifier les problèmes et de réunir les éléments nécessaires au Foreign Office, pour prendre une décision.

A la base de cet édifice que représente la diplomatie britannique (si l'on veut bien admettre que le sommet est occupé par le ministre), on trouve quatre sous-secrétaires : Sir Orme Sargent, David John Scott, Sir Horace Seymour et William Strang.

Le travail est réparti entre eux quatre : Sir Orme Sargent a la haute main sur les questions qui intéressent les pays baltes et scandinaves, ainsi que les pays balkaniques et méditerranéens.

David John Scott monopolise le continent américain et les questions consulaires.

Sir Horace Seymour traite les problèmes du Proche et de l'Extrême-Orient, ainsi que les questions africaines.

William Strang supporte la tâche la plus lourde — la moins agréable en tout cas — puisqu'il s'occupe de l'Europe occupée : Belgique, France, Allemagne, Pologne, etc.

Ces quatre personnages, qui seraient autant de « Mister Nobody » si la grande presse d'information n'avait pas trahi leur anonymat, en référent à l'échelon immédiatement au-dessus d'eux. Echelon occupé par Sir Alexander Cadogan, sous-secrétaire d'Etat permanent, la véritable cheville ouvrière du Foreign Office. On notera que son nom paraît rarement dans les informations. Hier encore, un homme de la valeur de William Strang était à peu près inconnu. Et pourtant, avant d'accompagner M. Chamberlain à Munich, comme chef du Département Centre-Europe, il avait déjà participé à l'entrevue Hitler-Eden-John Simon, en 1935.

De Sir Alexander Cadogan dépendent directement les questions intéressant les Dominions et l'Information.

Il a deux conseillers, Sir Robert Vansittart et Richard Austen Butler, sous-secrétaire parlementaire. Sir Alexander et Sir Robert gagnent, chacun, 3.000 livres par an ; quant à M. Butler, le sous-secrétaire d'Etat parlementaire, étant donné qu'il est membre des Communes, il ne touche que 1.500 livres annuellement.

A l'échelon au-dessus siège le ministre.

* * *

Il y a vingt-cinq ans, le Foreign Office enregistrait 30.000 documents environ par an. Aujourd'hui, il en reçoit — ou envoie — plus de 200.000. Sans arrêt, dépêches et rapports arrivent de partout et partent dans toutes les directions.

Jadis — c'était à l'âge de l'époque victorienne — on disait du personnel du Foreign Office « Ils jouent de 11 heures du matin à 4 heures de l'après-midi ». Aujourd'hui, c'est à quatre heures que commence le travail le plus intensif, car c'est en fin de journée qu'arrivent à Londres les courriers et les rapports les plus importants.

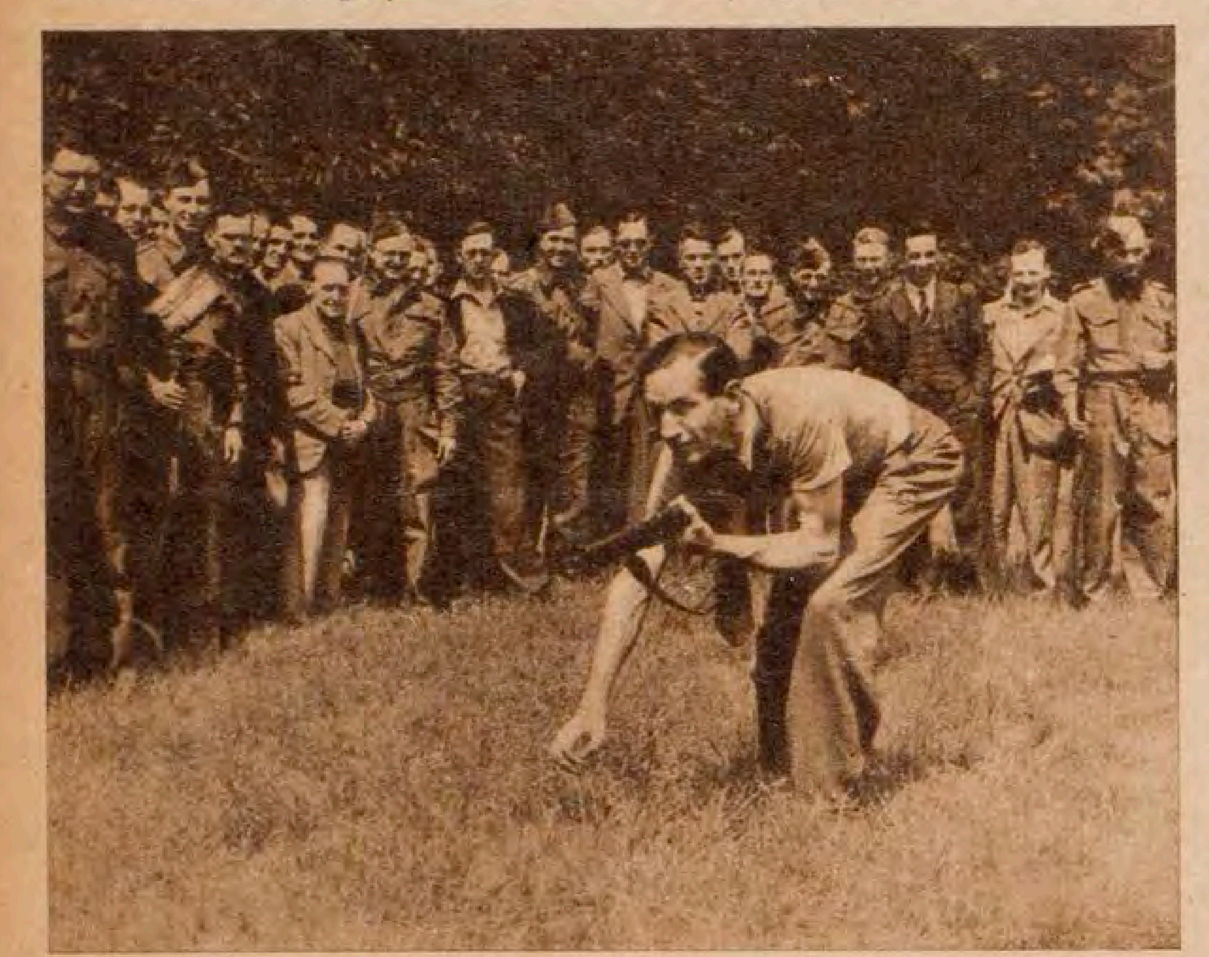
La nuit, les lumières demeurent allumées et le personnel a pris l'habitude d'aller travailler dans les abris spacieux qui ont été construits... Trois jeunes célibataires, les « resident-clerks », sont à demeure au Foreign Office. Ils ne paient pas de loyer, ont même une cuisine et sont prêts, à la moindre alerte, à déchiffrer un télégramme et à réveiller le ministre.

Sur la grande table-bureau du sous-secrétaire d'Etat permanent reposent des boîtes de maroquin de différentes couleurs, qui renferment les documents diplomatiques : *rodge* (extrême urgence), *vert* (urgence moyenne), *noir* (affaires sans importance spéciale). Ces dernières parviennent d'ailleurs rarement jusqu'à lui.

Enfin, il y a encore un autre personnage très important : le secrétaire privé du ministre. Un homme qui sera, un jour, à son tour, ministre ou ambassadeur...



TRANCHEES-SURPRISES. — «Prenez soin d'être bien caché, tenez le bras très droit pendant que vous lancez la grenade et l'ennemi n'aura qu'une chance minime de déterminer l'emplacement de votre tranchée », dit, au volontaire, l'énergique instructeur espagnol Senor Ricardo.



ATTENTION, FEU ! — L'ennemi est en vue ; il va falloir avancer avec prudence pour avoir le plus de chances de ne pas être surpris. La manœuvre exige de la précision et de la rapidité « et, ajoute l'instructeur, pour réussir prenez le fusil dans la main gauche, appuyez-vous fermement sur le sol avec la droite, tenez l'arme bien serrée et haute et baissez-vous en vous appuyant sur le bras droit ».



LE TANK NE PASSERA PAS. — Admirablement camouflé, le guetteur suit attentivement l'avance du tank. Quand ce dernier se trouvera dans la zone minée, l'homme manœuvrera le commutateur relié à la mine et, vlan ! le bolide volera en éclats. Néanmoins, pour le cas où la mine n'aurait pas fonctionné, le soldat tient prête une grenade...



ELEVES ATTENTIFS. — Silencieux, prêtant toute leur attention, les volontaires suivent les explications de leur instructeur M. T. Gibb-Schweder. Ce dernier, d'origine suédoise, est un expert réputé pour tout ce qui a rapport aux petites armes. Les visages souriants des auditeurs montrent que cette leçon en plein air est loin d'être pour eux une corvée.

DEUX MILLIONS DE VOLONTAIRES DEFENDENT LEURS FOYERS

Interview avec

Sir Edward Grigg

sous-secrétaire adjoint à la Guerre

L'appel, la formation et l'équipement de la « Home Guard », force volontaire de dimensions sans précédent dans l'histoire, font l'émerveillement du monde. C'est pourquoi il parut intéressant à notre correspondant de Londres d'interviewer le sous-secrétaire adjoint à la Guerre, Sir Edward Grigg, autrefois gouverneur du Kenya.

Parlant à la Chambre des Communes, le 19 novembre, Sir Edward Grigg décrivit la « Home Guard » comme étant, à présent, une force considérable, cinq ou six fois plus grande que l'armée territoriale, comprenant 1.200 bataillons, 5.000 compagnies, 25.000 pelotons. Ayant attendu Sir Edward Grigg sur le grand escalier de marbre du ministère de la Guerre, je lui ai demandé comment était venue l'idée de la « Home Guard ».

— « La « Home Guard », dit Sir Edward, est le produit de deux forces : la force des événements et la force du caractère britannique avec ses traditions. Sa création fut spontanée. Le premier appel d'une force de défense volontaire fut fait le 14 mai — peu après l'invasion des Pays-Bas, alors que la possibilité d'une invasion de la Grande-Bretagne se présentait à tous. Nous comptions sur une force de quelque 200.000 hommes, mais l'enthousiasme fut si grand qu'il y eut bientôt plus d'un million d'hommes en entraînement. Lorsque leur nombre s'éleva à 1.700.000, le recrutement dut s'arrêter, car nous ne pouvions nous occuper d'un plus grand nombre pour le moment, sans quoi je suis bien sûr que les engagements continueraient encore. »

— « Le danger d'invasion est-il moins grand ? » demandai-je, car je savais que Sir Edward, en bon soldat, répondrait franchement à une question directe de cette importance.

— « Pas le moins du monde, répondit Sir Edward. Nous l'attendons de jour en jour, et de cette manière seulement pouvons le prévenir. »

— « Y a-t-il jamais eu, dans l'histoire de ces îles, une force défensive semblable à la « Home Guard » ? demandai-je. Par exemple lorsque l'armée de Napoléon campait de l'autre côté de la Manche ? »

— « Il y eut une force comparable à la « Home Guard » en deux autres occasions. L'Armada produisit les « Fencibles » et aux temps napoléoniens M. Pitt était capitaine de « Fencibles ». M. Churchill pensa utiliser ce vieux nom de « Fencibles », mais décida qu'il était trop archaïque. La « Home Guard » s'inspire de la même tradition, car la colère surgissant à la pensée qu'un envahisseur peut mettre le pied sur notre sol fait toujours partie des caractéristiques de notre race...

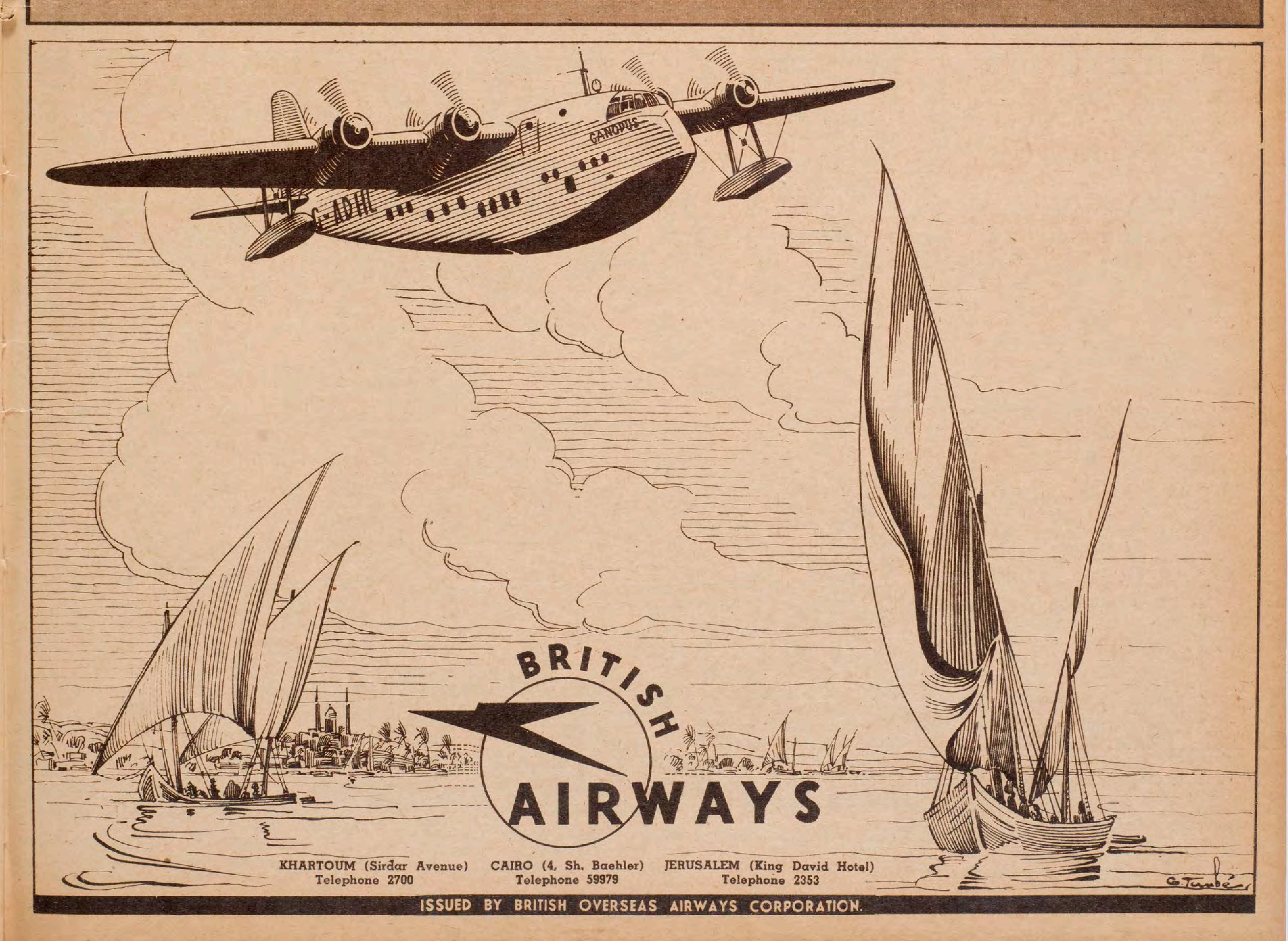
« Lorsque le monde fut obscurci par l'éclipse de la France et que la possibilité d'une invasion fut imminente, des hommes de tous âges, dans le pays entier, brûlèrent de servir à la défense de leur patrie. Les volontaires de la Défense Locale furent debout du jour au lendemain, mais il n'y avait que très peu d'armes à leur donner. Maintenant, grâce aux Etats-Unis, nous en avons en abondance. En quelques mois nous avons réuni une vaste force, organisée en petites sections, de 15 à 30 hommes, prêts à défendre leurs usines, villages et foyers. »

Comme je descendai le grand escalier, je ne pouvais m'empêcher de rêver à ce glorieux héritage d'hommes libres prêts à donner leur vie en défendant la terre d'une grande nation démocratique.





L'ART DE LANCER UNE GRENADE. — Se servir d'une grenade à main exige un entraînement minutieux. Aussi, rien n'a-t-il été négligé pour parfaire l'instruction des volontaires, qui travaillent à 20 mètres des cibles. Ainsi qu'on le voit sur ces photos, l'opération s'effectue en deux mouvements. Tout le poids du corps appuyé sur la jambe gauche (photo de gauche), le soldat est fin prêt. « Feu ! » ordonne le commandant. Et les grenades meurtrières (photo de droite) iront opérer des ravages dans les rangs de l'adversaire.



CANOPUS
G-ADHL
BRITISH
AIRWAYS
KHARTOUM (Sirdar Avenue) Telephone 2700
CAIRO (4, Sh. Baehler) Telephone 59979
JERUSALEM (King David Hotel) Telephone 2353
ISSUED BY BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION.

Ce que j'ai vu

à Londres...

Septembre 1939... Mars 1941... Voici dix-huit mois que la Grande-Bretagne est en guerre...

Pendant ces dix-huit mois, l'Angleterre a tenu tête à l'adversaire. Elle a fait même plus : elle lui a rendu coup sur coup, faisant — dans une large mesure — pencher de son côté la balance de la victoire.

Londres, capitale de la Grande-Bretagne, est actuellement le centre, non seulement de la résistance anglaise, mais de la résistance mondiale contre l'hitlérisme. Les gens y mènent une vie extraordinaire que Wells lui-même n'avait pas prévue dans sa vision des choses futures. Cette vie quelle est-elle ?

Nous avons été le demander à un commerçant cairote, M. J. Green, qui se trouvait à Londres jusqu'à il y a quelques semaines.

C'est par une matinée pluvieuse, qui lui rappelle celles qu'il a vécues sur les bords de la Tamise, que M. J. Green nous reçoit.

— « J'ai vécu à Londres depuis le début de la guerre jusqu'au milieu du mois d'octobre 1940, nous dit-il. J'ai eu, au cours de ce séjour dans la capitale anglaise, l'occasion de voir des choses vraiment uniques. Je vous les raconterai volontiers. Tout ce que je pourrais vous dire ne peut, cependant, que vous donner une faible idée de la réalité. Car il faut avoir été à Londres, au moins pendant quelque temps, pour se faire une idée de la vie qu'on y mène... Il est possible, comme on l'a dit à plusieurs reprises, que la population de Londres, et celle de l'Angleterre en général, n'ait pas « réalisé » dès les premiers jours la guerre actuelle. C'est mus par un sentiment de curiosité beaucoup plus que par autre chose que les Anglais ont assisté au creusement des tranchées ou qu'ils ont vu les édifices publics disparaître sous des sacs de sable. Ils se sont intéressés aux abris comme on s'intéresse à une chose nouvelle. Au début, tout le monde était persuadé que la guerre serait très longue et que l'on avait, par conséquent, tout le temps de s'y installer tranquillement, sans bousculer quoi que ce soit. L'échec de la campagne de Norvège, les premiers raids sur Londres, la capitulation de la France firent apparaître aux Anglais la gravité des heures qu'ils étaient en train de vivre. Ils « réalisèrent » la guerre. Ils firent mieux : ils s'y adaptèrent avec une rapidité qui étonne encore lorsqu'on y pense. La physionomie du pays changea du tout au tout. A la mobilisation des militaires succéda celle, aussi complète, des civils. Chacun, du plus petit au plus grand, voulut contribuer à la résistance. Et ce fut l'ère des miracles...

— Parlez-nous de la vie à Londres.

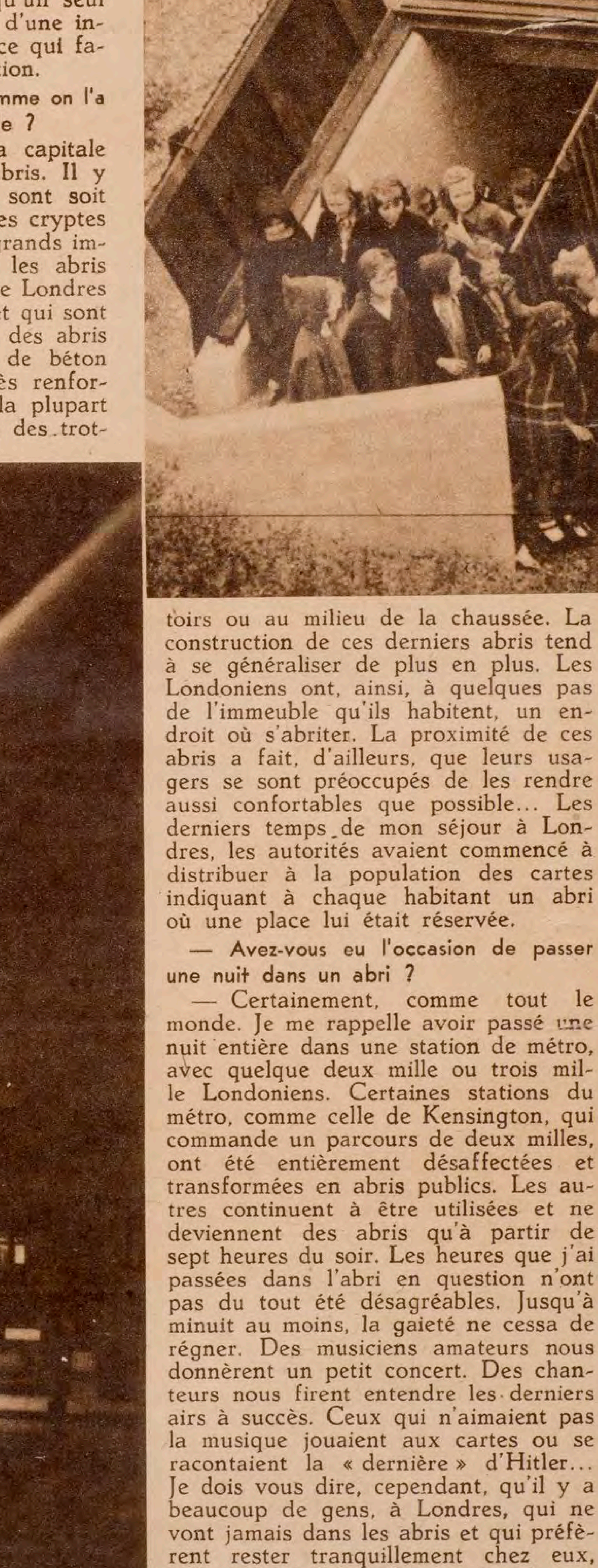
— La vie, durant le jour, se résume à ceci : l'activité de la capitale continue normalement, et comme si de rien n'était. Au début, des instructions furent données pour que les services publics cessent de fonctionner et pour que les établissements ferment durant les alertes. Mais on se rendit rapidement compte que cela faisait justement l'affaire d'Hitler et la question fut laissée à la discrétion de la population. Durant les alertes, les trains, les tramways, les autobus continuent à circuler. Il en est de même des taxis. Les usines ne s'arrêtent jamais de travailler. Les magasins, d'une façon générale, restent ouverts durant les raids. La meilleure preuve que la vie en Angleterre continue normalement est fournie par le parfait fonctionnement des postes, des téléphones et des télégraphes. Les lettres, les dépêches ne subissent aucun retard. Les communications téléphoniques ayant un caractère d'affaires sont régulièrement obtenues. Dans le domaine des échanges téléphoniques, une priorité est naturellement accordée aux communications de l'armée, de la défense passive et de certains services d'utilité publique, comme ceux chargés de l'approvisionnement... D'une façon générale, en tout cas, les raids aériens n'influent que sur l'activité du quartier ou de la région sur lesquels se trouvent les avions ennemis... Les grands bureaux de la Cité ont tous des observateurs, des « watchers » ou des « spotters », comme on les appelle, qui, installés sur les toits des buildings, signalent l'arrivée des avions ennemis sur le quartier. Lorsque le danger est trop proche, le personnel des bureaux en question se transfère dans les caves ou les sous-sols où de véritables répliques des différents services ont été installées avec tous les accessoires nécessaires. J'ai eu l'occasion d'assister à une réunion d'affaires tenue, au cours d'une alerte, dans la cave d'un des buildings de la Cité. C'est là un spectacle que l'on oublie difficilement. Une grande partie des services du Stock Exchange sont, à ce propos, installés au sous-sol... Les dégâts causés par les raids sont, en tout cas, très rapidement réparés, et cela grâce à un personnel spécialisé qui, jour et nuit, fait preuve d'un zèle qui force l'admiration. Les usines et les fabriques, notamment, font un grand effort pour réparer, dans le minimum de temps, les dommages qu'elles peuvent avoir subis, et cela afin que la production ne souffre pas. Je suis en relations d'affaires avec quelques-unes des plus importantes fabriques d'Angleterre. Je puis vous affirmer que, depuis le début de la guerre, les livraisons ont toujours été faites à la date fixée. Une seule fois, j'ai reçu une lettre d'une fabrique de produits médicaux m'annonçant que les laboratoires avaient été endommagés par un bombardement aérien et que les marchandises ne me seraient livrées que quinze jours après le terme fixé... Quant à la vie nocturne de Londres, elle a évidemment beaucoup changé. Les cinémas, les théâtres ferment à neuf heures du soir. Après cette heure, les gens gagnent soit leurs domiciles, soit leurs abris. Quand on veut veiller un peu, cependant, on s'en va dîner dans un hôtel ou dans un grand restaurant où, le repas terminé, on a, d'ailleurs, la faculté de passer le reste de la nuit, les hôtels notamment mettant à la disposition du public leurs caves pour dormir. Il faut, dans ce cas, apporter avec soi ce que l'on appelle « l'équipement pour la nuit », équipement que beaucoup de Londoniens promènent avec eux dans leurs sorties nocturnes.

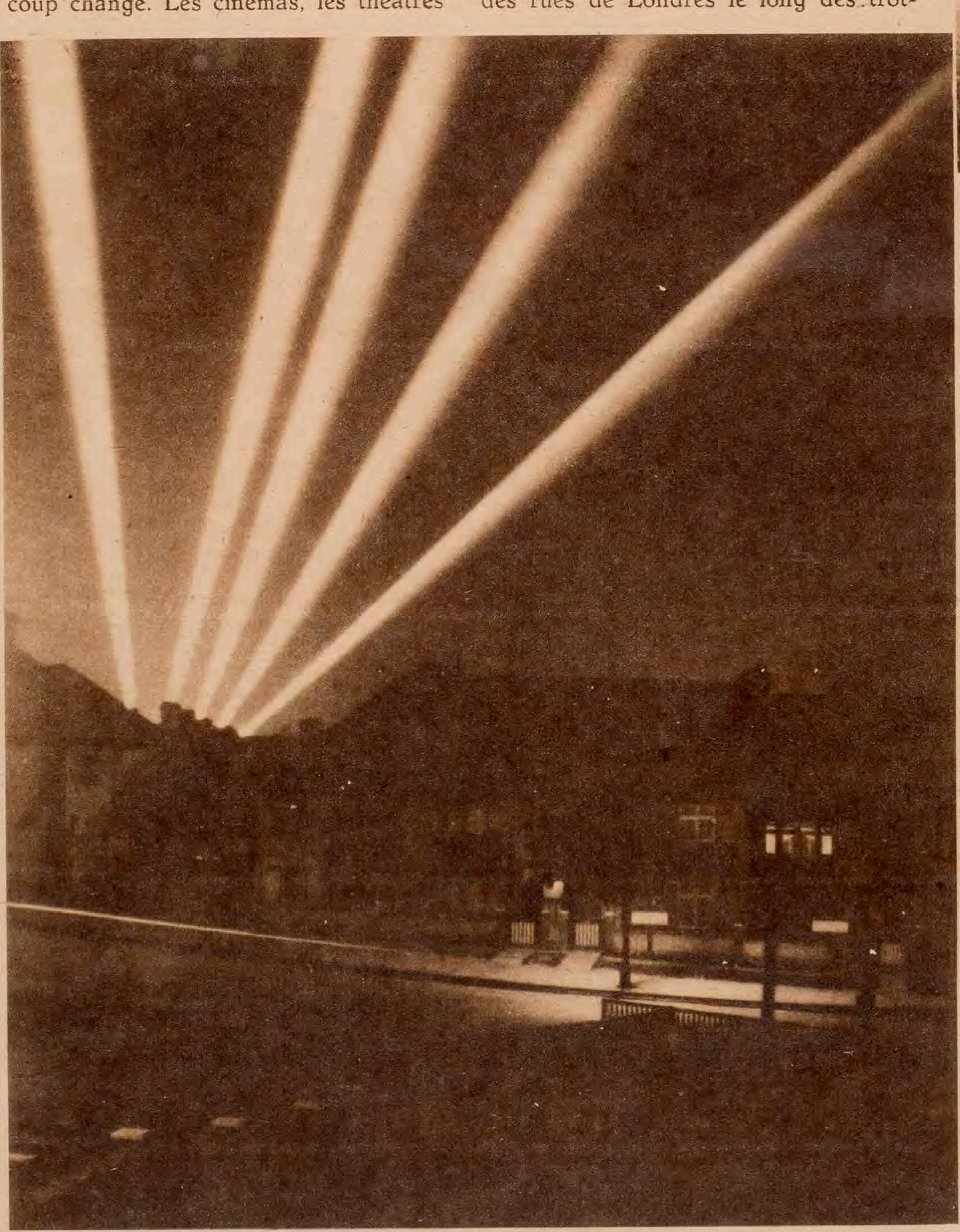
— Le black-out, à Londres, est-il complet ?

— Absolument. L'obscurité est totale dans les rues. Les passants, toutefois, sont autorisés à faire usage de lampes de poche, à condition, néanmoins, qu'elles soient soigneusement recouvertes de papier bleu. Les automobiles n'ont le droit d'avoir qu'un seul phare. Il est d'un modèle et d'une intensité lumineuse uniformes, ce qui facilite de beaucoup la circulation.

— Londres possède-t-elle, comme on l'a dit, les meilleurs abris du monde ?

— Oui. Il existe, dans la capitale anglaise, trois catégories d'abris. Il y a les abris souterrains, qui sont soit des stations du métro, soit des cryptes d'églises, soit des caves des grands immeubles de la Cité. Il y a les abris Anderson que les habitants de Londres installent dans leurs jardins et qui sont très pratiques. Il y a, enfin, des abris en briques, aux toits faits de béton armé et aux encoignures très renforcées, que l'on trouve dans la plupart des rues de Londres le long des trottoirs ou au milieu de la chaussée. La construction de ces derniers abris tend à se généraliser de plus en plus. Les Londoniens ont, ainsi, à quelques pas de l'immeuble qu'ils habitent, un endroit où s'abriter. La proximité de ces abris a fait, d'ailleurs, que leurs usagers se sont préoccupés de les rendre aussi confortables que possible... Les derniers temps de mon séjour à Londres, les autorités avaient commencé à distribuer à la population des cartes indiquant à chaque habitant un abri où une place lui était réservée.





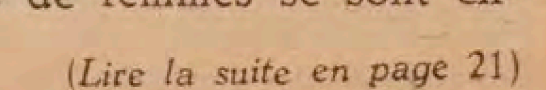
LONDRES, LA NUIT. — Les enseignes lumineuses disparues, toutes les lumières éteintes, l'héroïque capitale ne scintille plus que lorsque, poursuivant un avion ennemi, les puissants réflecteurs projettent leurs rayons inquisiteurs haut dans le ciel. Littéralement aveuglé, l'appareil nazi fera des efforts désespérés pour se dégager des rets lumineux, mais la D.C.A. a fonctionné, le chasseur britannique est monté et le bombardier descendra...

— Avez-vous eu l'occasion de passer une nuit dans un abri ?

— Certainement, comme tout le monde. Je me rappelle avoir passé une nuit entière dans une station de métro, avec quelque deux mille ou trois mille Londoniens. Certaines stations du métro, comme celle de Kensington, qui commande un parcours de deux milles, ont été entièrement désaffectées et transformées en abris publics. Les autres continuent à être utilisées et ne deviennent des abris qu'à partir de sept heures du soir. Les heures que j'ai passées dans l'abri en question n'ont pas du tout été désagréables. Jusqu'à minuit au moins, la gaieté ne cessa de régner. Des musiciens amateurs nous donnèrent un petit concert. Des chanteurs nous firent entendre les derniers airs à succès. Ceux qui n'aimaient pas la musique jouaient aux cartes ou se racontaient la « dernière » d'Hitler... Je dois vous dire, cependant, qu'il y a beaucoup de gens, à Londres, qui ne vont jamais dans les abris et qui préfèrent rester tranquillement chez eux, malgré les bombes. Les agents du ministère de l'Hygiène contrôlent, en tout cas, très soigneusement les abris, afin d'éviter les épidémies.

— Quelle est la contribution des femmes anglaises dans la guerre ?

— Elle est très grande. Des milliers et des milliers de femmes se sont en-



(*Lire la suite en page 21*)

DISCIPLINE. — Ne voulant à aucun prix négliger l'instruction des générations qui montent, le gouvernement britannique a fait construire des abris confortables, sains et spacieux dans le voisinage des écoles. Dès que l'alarme est donnée— et en moins de trois minutes — près de sept cents gosses seront installés dans la série d'abris que l'on voit sur cette photo. On remarquera le masque à gaz que chacun de ces petits transporte avec lui.



NOEL, A L'ATELIER. — Les ouvrières ne connaissent pas — volontairement — de loisirs. Week-ends, fêtes et même Noël, rien n'a arrêté, rien ne suspend leur travail. Les machines tournent, tournent, accompagnées souvent par le bruit du canon. Ci-dessus : les couturières qui travaillent pour l'armée ont décoré leur atelier à l'occasion de Noël, mais leurs mains ne chôment pas. De leurs doigts agiles sortiront chemises, sous-vêtements, bref, tout ce dont le soldat a besoin.



SI GŒRING POUVAIT VOIR ! — Un grand magasin de Londres a exposé, récemment, un avion allemand abattu. Une jeune fille, installée sur une aile de l'appareil, recueille des dons destinés au fonds d'achat des « Spitfires ».

UNE LIGNE DE METRO TRANSFORMEE EN ABRI. — A Londres, une ligne souterraine du métro a été désaffectée pour servir d'abri. Comme on le voit, tout est occupé : plate-forme et voie ferrée. Ceux qui ne dorment pas lisent, bavardent, jouent aux cartes, commentent, semblant ne plus être incommodés du tout par la dureté du... lit.

La "Luftwaffe" peut venir

L'ANGLAIS EST A L'ABRI...

S'il est une chose à laquelle l'Anglais tient par-dessus tout, c'est sa vie privée : son « home ». Mais, obligé de passer ses nuits dans un abri, en compagnie d'autres Anglais, il s'est adapté à ce nouveau genre de vie avec une rapidité et une bonne humeur vraiment uniques. Ladies et serveuses de restaurant, pairs du royaume et dockers, septuagénaires et jeunes adolescents voisinent désormais, baignant dans une même atmosphère. Dormir, grelotter, rire, tousser, bavarder, tout cela en commun, ont créé une solidarité telle entre eux que le peuple anglais, pourrait-on dire, n'est plus qu'un seul corps ayant 47 millions de têtes.

Bien que jaloux de son confort, l'Anglais décourage énergiquement tout défaitisme geignard, fût-il énoncé sous forme de pitié. Ainsi, un étranger visitant, récemment, un abri de Londres crut devoir témoigner son « affectueuse sympathie » aux présents. Mal lui en prit, car il s'entendit aussitôt répondre : « Trêve de larmoiement ! Vous êtes mal tombé, ici, avec votre haleine de civilisé parfumé... » Cette froide résolution, cette assimilation aux nécessités de l'heure symbolisent fidèlement le caractère de l'Anglais. De cet Anglais qui, lorsqu'il a pris une décision, ne se laisse plus arrêter par aucun obstacle. Ce dernier fût-il la Luftwaffe.

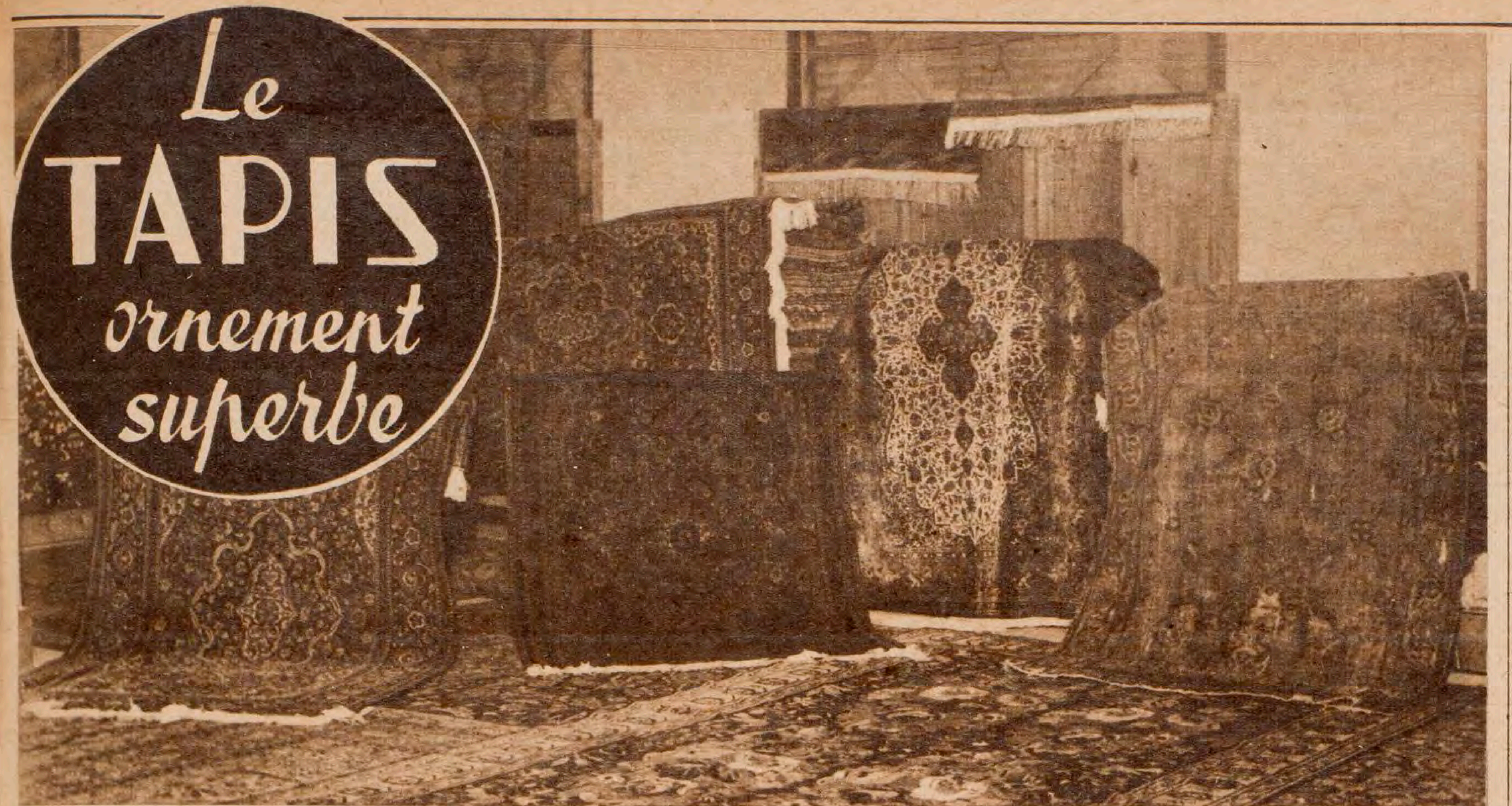
MATERNITE IMPROVISEE. — Réfugiée dans un abri, une Anglaise y donna le jour à un bébé, avant l'arrivée du gynécologue. N'en déplaise à la Luftwaffe, non seulement la mort ne pénètre pas dans les abris, mais au contraire de nouveaux Anglais en sortent, pour assurer la pérennité de l'Empire.





BEBE DORT... — Indifférents aux vrombissements des moteurs, aux sifflements des sirènes et aux détonations des canons antiaériens, les enfants, innocentes victimes d'une Luftwaffe inhumaine, dorment du sommeil des anges. Mais les parents, eux, veillent, ainsi qu'on le voit (photo de gauche), avec une vigilance tutélaire. Quant aux petits êtres qui, pour une raison ou une autre, sont séparés de leurs gardiens naturels, ils sont surveillés avec autant de tendresse (photo de droite) par les infatigables volontaires de la défense passive.

Le TAPIS ornement superbe



Ci-contre : Un choix de tapis « Asfahani », « Téhérani », « Kachani », « Tabrizi », etc., qui donne une idée de l'élégance et de la finesse du travail. Cette collection coûte simplement une fortune !

Le nom de Kolaly est lié en Egypte au commerce des tapis depuis longtemps. En effet, ce commerce s'est transmis de père en fils dans la famille Kolaly depuis plusieurs générations. Les soixante-dix ans d'existence des magasins Kolaly ont solidement établi leur réputation, et quand Abdel Rahman Eff. Kolaly prit à son tour en main la direction de ces magasins, en 1931, il déploya la même énergie que ses prédécesseurs, désireux de donner toujours plus de développement à l'entreprise. Ainsi, deux grandes salles d'exposition destinées à la vente furent inaugurées par ses soins. La première au quartier de Khan el Khalili et la seconde 19, rue Soliman Pacha.

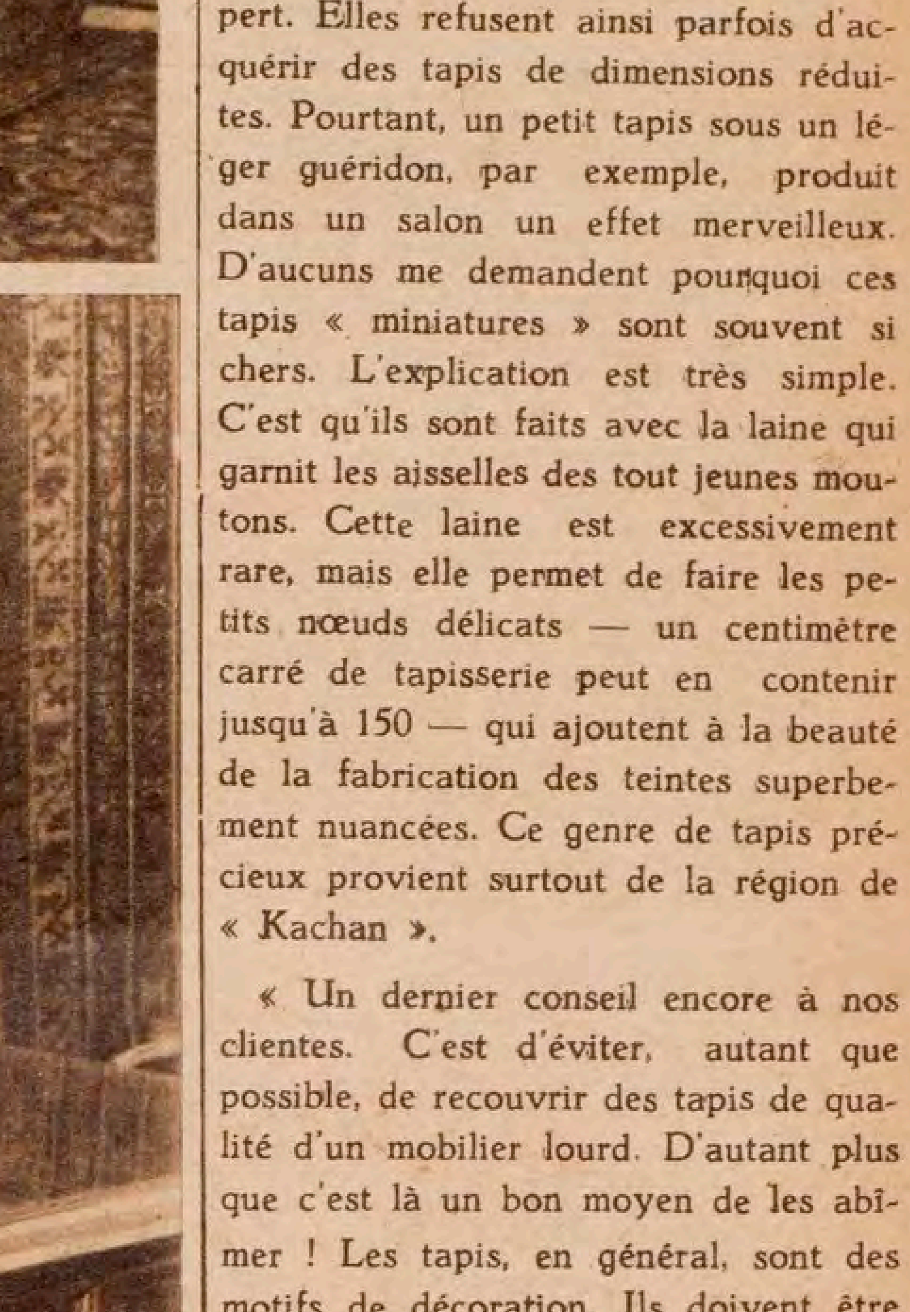
Récemment, la Khassa royale lui a octroyé le titre enviable de « fournisseur des Palais Royaux ».

Nous avons visité ces locaux et nous avons eu l'occasion de nous entretenir avec leur propriétaire. « Les tapis de qualité, nous expliqua-t-il, conservent leur valeur et leur prix quelle que soit leur ancienneté. Tout comme les métaux et les pierres précieuses.

« Nous faisons venir ordinairement nos tapis de ces beaux pays d'Orient réputés depuis des siècles comme ayant poussé à la perfection l'industrie des tapis, tels que l'Iran, la Turquie et la Chine.

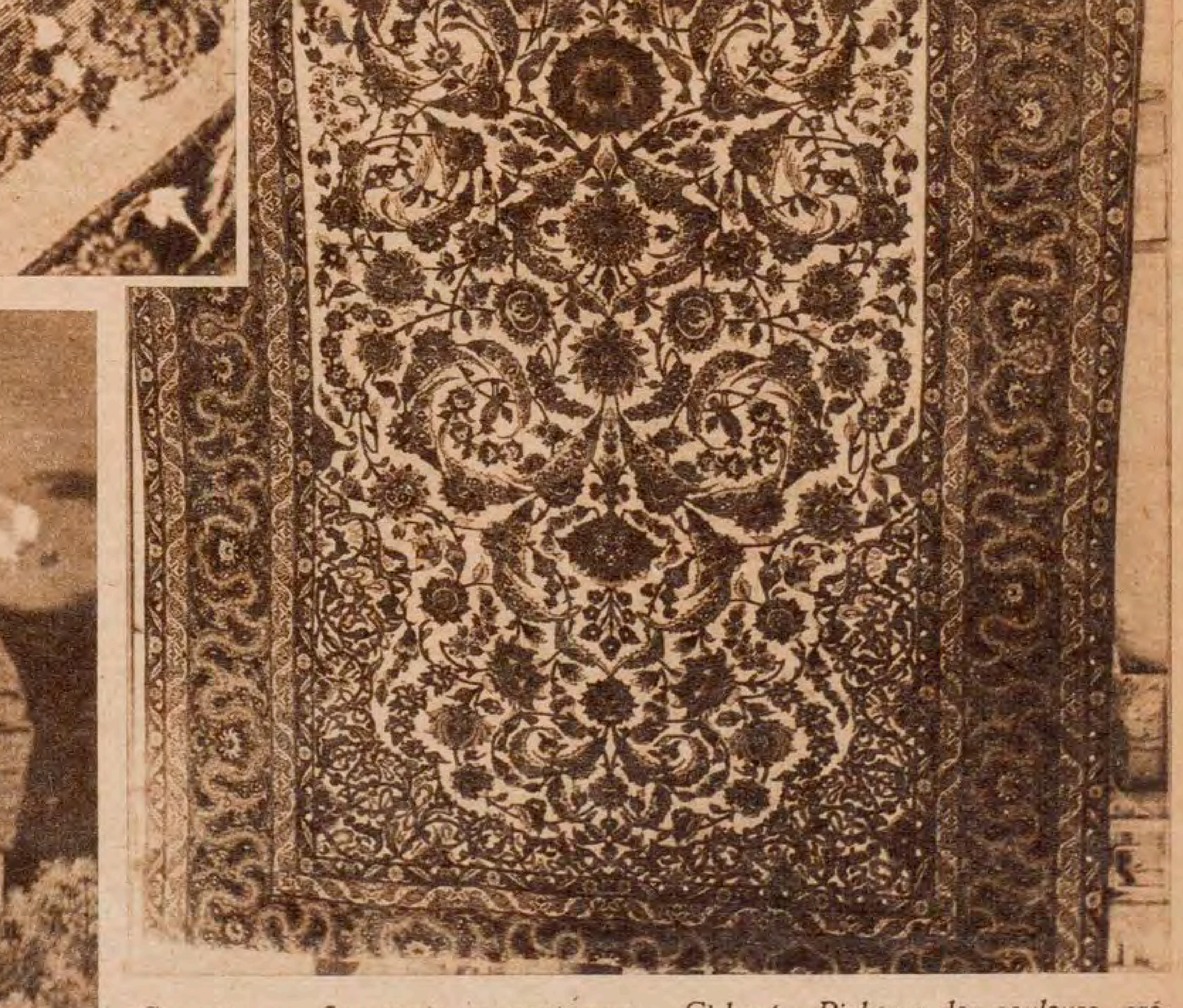
« Nous avons constaté ces dernières années que le tapis occidental cherchait à nous faire concurrence. Ce courant était encouragé par ceux — et ils sont légion — qui considèrent que la tapisserie d'aujourd'hui devrait être en harmonie avec nos meubles modernes. Les usines de l'Iran se mirent alors sérieusement à pied d'œuvre et ne tardèrent pas à sortir un nouveau genre de tapis qui, tout en réunissant les qualités qui ont de tout temps fait la réputation du tapis persan — c'est-à-dire la solidité de la fabrication, la minutie des couleurs et la beauté des dessins — y ajoutait un cachet essentiellement européen.

« En général, savoir choisir des tapis appropriés est un art en soi, un art qui relève de la décoration. Plusieurs maîtresses de maison s'y entendent fort bien. Elles ont cet art inné qui n'est en somme qu'une affaire de bon goût. D'autres, par contre, ont souvent besoin des conseils d'un expert. Elles refusent ainsi parfois d'acquérir des tapis de dimensions réduites. Pourtant, un petit tapis sous un léger guéridon, par exemple, produit dans un salon un effet merveilleux. D'aucuns me demandent pourquoi ces tapis « miniatures » sont souvent si chers. L'explication est très simple. C'est qu'ils sont faits avec la laine qui garnit les aisselles des tout jeunes moutons. Cette laine est excessivement rare, mais elle permet de faire les petits nœuds délicats — un centimètre carré de tapisserie peut en contenir jusqu'à 150 — qui ajoutent à la beauté de la fabrication des teintes superbement nuancées. Ce genre de tapis précieux provient surtout de la région de « Kachan ».



« Un dernier conseil encore à nos clientes. C'est d'éviter, autant que possible, de recouvrir des tapis de qualité d'un mobilier lourd. D'autant plus que c'est là un bon moyen de les abîmer ! Les tapis, en général, sont des motifs de décoration. Ils doivent être pour cette raison très visibles pour que leur beauté éveille notre sens artistique. Un sofa élégant, une petite table à ornements facilement déplaçables, voilà tout le mobilier qu'il leur faut. »

Ci-haut : Les conseils d'un expert aussi éminent qu'Abdel Rahman Aly Kolaly Eff., qui ajoute à ce titre celui d'un des plus grands commerçants de tapis, en Egypte, seront, sans aucun doute, appréciés et suivis par les intéressés.



Ci-contre : un agrandissement représentant le revers d'un tapis et montrant la précision et la richesse du travail.

Ci-contre : Les tapis ne sont pas uniquement une garniture d'intérieur. Voici les enfants d'Abdel Rahman Aly Kolaly Eff. prenant leurs ébats dans le jardin de leur père sur un beau tapis du plus bel art persan. Parant à l'humidité de l'herbe, il leur communique une douce chaleur.

Ci-haut : Richesse des couleurs, précision et élégance du dessin, harmonie des nuances, ce merveilleux tapis — de dimensions pourtant réduites — qui réunit toutes ces qualités ne réclame aucunement l'œil d'un expert pour être estimé à sa juste valeur. Sa beauté saute à l'œil.





20 FOIS L'ANGLETERRE A RISQUÉ L'INVASION

De 1066 à septembre dernier, l'Angleterre a dû déjouer plus d'une vingtaine de tentatives d'invasion. Quelques-unes d'entre elles ont réussi dans leur phase initiale, le débarquement, mais aucune ne s'est traduite par un succès véritable. La seule réussite digne de ce nom reste encore le débarquement de Guillaume le Conquérant et la bataille d'Hastings qui s'ensuivit.

Mais il faudrait dire, en vérité, une trentaine de tentatives d'invasion si l'on devait retenir d'abord les tentatives des Irlandais contre le pays de Galles et réciproquement les tentatives des Anglais contre l'Irlande. Plus d'une trentaine peut-être s'il fallait compter les débarquements qui amenèrent des changements de souverain : celui d'Isabelle qui mit sur le trône Edouard III, celui du comte de Richmond qui porta Henri VII au pouvoir.

Nous passerons ces luttes familiales ou dynastiques pour en venir à huit ans avant la bataille de la Grande Armada. Espagnols et Génois tentèrent de prendre pied en Irlande. C'est l'échec de cette tentative de faible envergure qui amena Philippe II à faire les choses de façon plus grandiose. Sa flotte fut dispersée avant d'avoir pu jeter l'ancre.

Cependant, les hommes de Philippe II ne s'avouèrent pas battus et, en 1595, sept ans après leur défaite des mains de Drake, les Espagnols débarquèrent par surprise à l'extrême point de Cornouailles, brûlèrent trois villages, mais la seule annonce de l'arrivée prochaine de Drake les ramena à leurs galères.

Six ans plus tard, nouvelle tentative, nouvel échec.

En 1667, c'est au tour des Hollandais de tenter la conquête des îles Britanniques. Leurs navires remontent la Tamise, s'emparent des chaînes qui barrent l'accès de la rivière et protègent les navires de commerce, brûlent ceux-ci et se retirent.

Comme on le voit, une simple alerte et pourtant les Anglais en gardèrent à l'époque un souvenir humilié, car « de Londres on avait entendu le son du canon ». Cette première atteinte au splendide isolement britannique est suivie, à vingt ans de distance, par les exploits de Tourville qui brûle plusieurs cités sur la côte sud de l'Angleterre. Entre temps, James II, au pouvoir, mate l'insurrection fomentée de l'extérieur par le duc de Monmouth.

Nous voici au XVIIIe siècle. James II est mort en exil. Son fils, reconnu par Louis XIV sous le nom de James III, essaie de reconquérir son trône. Il échoue par deux fois. Nouvelle tentative d'invasion en 1745, par le petit-fils de James II, qui ne rencontre pas plus de succès que son père.

En 1760, un certain Thurot tente sa chance. Les livres d'histoire reconnaissent à son aventure le droit de figurer parmi les tentatives d'invasion. Avec 1.000 hommes, il débarque en Irlande, perçoit un impôt et construit une flotte ; il conquiert ensuite l'île de Man et va exercer, durant plusieurs années, sa dictature sur tous les navires qui passeront au large de ses terres. Thurot, Irlandais au service de la France, s'appelait en réalité O'Farrell ; son grand-père avait suivi James II en exil ; sa mère était d'excellente famille française.

La Révolution française fait renaître les risques d'invasion. Pour aider les Irlandais dans leur désir d'émancipation, le gouvernement révolutionnaire organise un corps expéditionnaire. Il s'agit de 1.400 criminels, libérés sous condition qu'ils combattront. Ils débarquent presque sans difficulté à Fishguard, dans le pays de Galles. Ils sont commandés par un Irlandais, un certain Tate. Mais à peine débarqués ils volent, pillent dans le plus grand désordre. Ayant découvert des réserves de vin, sauvées d'un récent naufrage, ils se saoulent à qui mieux mieux et c'est endormis que les trouvent les soldats anglais, quelques heures plus tard.

L'année suivante, trois frégates françaises, sous le commandement du général Humbert, débarquent des troupes à Killala, sans opposition de la part des Anglais. Ces troupes se joignent aux insurgés irlandais et livrent bataille à Castlebar d'abord, à Collooney ensuite. Les Français seront écrasés, dix-sept jours plus tard, à Ballynamuck.

En 1803, Napoléon arrive à la conclusion que seule une victoire contre l'Angleterre lui donnera la toute puissance en Europe. Cette victoire, il a été vainement la chercher en Egypte. Il organise le camp de Boulogne et prépare l'invasion.

Les Anglais sont enclins à ne pas prendre cette menace au sérieux. Il faut des appels à la population par voie d'affiches pour que le flegme britannique s'émeuve. Que disent ces affiches ?

« Bonaparte emploie 11.000 charpentiers dans les « ports d'invasion » : Calais, Anvers, Gand, Dunkerque, Bruges...

« A Boulogne, il y a 36 bateaux armés de trois pièces, 152 barcasses à fond plat ; à Calais, 70 bateaux de 150 hommes chacun ; à Dunkerque, 47 bateaux armés, 220 transports de troupes. 400 navires seront bientôt réunis dans ce port. A Ostende, l'informateur a compté 487 navires et escompte que « tout sera prêt dans trois semaines ».

En fait, à Boulogne et sur la côte il y a 130.000 hommes et les Anglais n'ont encore rien fait pour se protéger.

Ils vont construire à la hâte une série de tours de briques sur le littoral sud-est : les tours de Martello. Une d'elles subsiste, bien que fendue en deux, dès 1806, par la foudre.

Ce qui manque à Napoléon, c'est une flotte. « Que je sois maître de la mer six heures durant, dit-il, et c'en est fini de l'Angleterre. » Mais il n'est pas le maître sur mer. C'est en vain qu'il essaie de surprendre Nelson, fait se diriger les navires dont il dispose vers la Martinique, leur ordonnant de tromper l'adversaire et de revenir en toute hâte — tandis que Nelson les cherchera à l'ouest — défendre les radeaux qui attaqueront l'Angleterre.

Le plan échouera. Jamais Napoléon ne risquera l'aventure.

Plus d'un siècle a passé. Hitler parle d'invasion. Il entend vaincre l'Angleterre par une attaque simultanée par air et par mer, avec l'appoint des canons à longue portée, installés entre Calais et Boulogne.

Lui aussi réunit du matériel dans les « ports d'invasion », les mêmes où Napoléon concentra ses navires. Mais cette concentration a demandé du temps. Pour amener cargos, péniches, radeaux à pied d'œuvre, il a fallu plus de deux mois, juillet et août en entier, plus les deux premières semaines de septembre.

Si Hitler avait pu concentrer troupes et matériel assez rapidement pour devancer les préparatifs anglais, peut-être eût-il pu gagner la guerre en septembre. Le 16 exactement, lorsqu'il lança deux mille appareils sur l'Angleterre en un seul jour et en perdit 183 ; lorsque simultanément, au large de Cherbourg,



Anxieux d'assurer sa domination sur le monde, Napoléon avait songé à envahir l'Angleterre. La reconstitution historique de ce tableau représente l'Empereur qui, de Boulogne, surveille lui-même les préparatifs

il mit à l'eau ses premiers chalands.

Ressuscitant les feux grégeois du moyen âge, les Britanniques repoussèrent l'assaillant avec des pertes énormes : 40 mille hommes, disent les uns ; 65 mille, disent les autres.

Sous les coups de la R.A.F., les convois furent disloqués, les hommes pilonnés, alors que, déjà embarqués, les quais détruits, les approvisionnements et munitions jetés aux quatre coins de la côte.

« Si Hitler a échoué, écrivait récemment dans la revue américaine « Look » le pilote constructeur Major de Seversky, c'est qu'il ne disposait pas du matériel adéquat. Les bombes ont causé à Londres et ailleurs dans les îles Britanniques des dégâts terribles mais insuffisants pour mettre l'Angleterre à genoux. »

Et de Seversky, as de l'ancienne guerre dans l'aviation tsariste et hier encore détenteur du titre de meilleur aviateur américain pour 1939, ajoute :

« Si Hitler a réussi en Pologne, en Norvège, en France, c'est qu'il possédait le type d'appareils qui correspondait aux nécessités de ces campagnes : bombardiers rapides à court rayon d'action. » Mais au-dessus de l'Angleterre, alors que les bases aériennes rapprochées sont à peu près inutilisables du fait des bombardements répétés de la R.A.F., les Stukas, par exemple, se sont montrés insuffisants, inaptes à se défendre contre les rapides chasseurs anglais. Quant aux bombardiers Messerschmidts et Junkers, ils étaient trop peu nombreux.

Ce qui laisse toute sa saveur au mot de Talleyrand, parlant des inquiétudes qu'inspirait l'Angleterre à Napoléon.

« A y penser, il y perd le boire et le manger. J'ai bien peur qu'il y perde aussi la tête. »

Ce que j'ai vu à Londres

(Suite de la page 16)

gagées dans les services auxiliaires de l'armée, de l'aviation ou de la marine ainsi que dans la défense passive. Dans les usines, dans les fabriques, les femmes ont remplacé les hommes partis au front. Il y a également des femmes chauffeuses de taxis ou receveuses de tramways ou d'autobus. Ceci sans parler des infirmières dont le dévouement est merveilleux. L'aspect extérieur de la femme anglaise a beaucoup varié depuis le début de la guerre. Neuf femmes sur dix portent des souliers plats, six femmes sur dix des pantalons. C'est, d'ailleurs, un spectacle courant, dans les rues de Londres, que de voir vers quatre ou cinq heures de l'après-midi une maman en pantalons, son enfant sur les bras, se diriger vers l'abri où elle passera la nuit.

— **Le coût de la vie a-t-il augmenté ?**

— Dans une très petite mesure. J'ai lu, à ce sujet, des statistiques récentes. Le coût de la vie a, dans l'ensemble, augmenté de 33 %. Le prix de la benzine a augmenté de 25 %. Les salaires des ouvriers ont, par contre, augmenté en moyenne d'une livre par semaine. Il y a également un demi-million de chômeurs de moins qu'au début de la guerre. Les articles de première nécessité sont, en tout cas, tarifés. Au point de vue approvisionnement, Londres n'a jamais manqué d'aucun produit essentiel. Le rationnement est parfaitement supportable. J'ajoute que le trafic des ports anglais continue à être des plus intenses. Je me rappelle avoir compté, à Glasgow, au moment de mon départ, soixante-seize gros bateaux.

— **Londres est-elle bien défendue ?**

— Oui. Tout ce que l'on a écrit à ce sujet est strictement exact. Dès qu'une formation ennemie apparaît dans le ciel de Londres, des escadrilles de Hurricane lui donnent la chasse. Les barrages de ballons ne sont, à mon avis, que d'une efficacité relative. Ils obligent, cependant, les appareils ennemis à voler très haut. Les tirs de barrage des batteries antiaériennes sont, par contre, des plus efficaces. Il est difficile de s'imaginer, quand on ne l'a pas vu, ce que c'est qu'un tir de barrage. Pendant des heures et des heures, les canons tonnent. Et cela fait un bruit infernal. Parfois, des obus traçants ou des fusées lumineuses se mettent de la partie. Cela crée un spectacle féerique et les gens, plus d'une fois, demeurent dans la rue pour y assister... Les avions allemands jettent, comme on l'a dit, leurs bombes sans discrimination. Je ne crois pas, pour ma part, que ce soient de bons tireurs. J'ai eu l'occasion d'assister, à la campagne, à un raid sur une région où se trouvent groupés une dizaine d'aérodromes anglais. Plus de quatre cents bombes furent lancées. Aucun des aérodromes ne fut atteint. Autre fait à noter : aucun des seize ponts de Londres n'a été touché par les bombes ennemies.

— **Que pensez-vous du moral des Londoniens ?**

— Qu'il est simplement admirable. J'étais dans la capitale anglaise au moment de la capitulation de la France et j'ai tenu à interroger un certain nombre de personnes afin de savoir comment cet événement avait été accueilli. La réaction de l'homme-de-la-rue a été celle-ci : « Grâces soient rendues au ciel ! Nous n'avons plus personne pour nous laisser tomber ! Nous allons combattre nous-mêmes pour nous-mêmes ! » Cela vous donne une idée du moral des Anglais, et des Londoniens en particulier. Des mois et des mois de guerre ne sont pas parvenus à ébranler la foi, l'optimisme et, surtout, le flegme des populations. Les gens vont, viennent sous les bombes avec un calme qui vous saisit. Les bombes n'altèrent pas leur bonne humeur et ils ne perdent pas une occasion de rire, de danser ou de faire un mot. Quand ils sont à bout de distractions, ils font des paris sur le nombre d'avions qui seront descendus le lendemain. Certains ont cru voir là de l'inconséquence, une impuissance à « réaliser ». C'est là une opinion erronée. Il faut voir, dans l'actuelle attitude des Anglais, la froide résolution d'un peuple bien décidé à ne pas se laisser faire et à avoir le dernier mot avec Hitler. J'ai compris qu'Hitler n'arriverait à rien contre ce peuple le jour où j'ai vu, dans une rue de Londres, trois pauvres femmes, dont la maison venait d'être entièrement détruite, chanter — assises sur une valise — « There will always be on England... » La guerre n'a pas seulement, en tout cas, poussé les Anglais à donner leur maximum. Elle a créé entre eux des liens d'union et de fraternité qui se resserrent chaque jour davantage. J'ai vu, dans un abri de Londres, un jeune homme de dix-huit ans caresser les cheveux blancs d'une vieille femme, dont la tête reposait sur ses genoux. Je lui demandai si c'était sa mère. « Non, me répondit-il, je ne la connais pas. » On m'a raconté l'histoire d'une artiste qui, au début de la guerre, était la vedette du « His Majesty's Theatre ». Elle a délaissé les planches. Elle passe sa vie dans un abri à bercer les enfants, à soigner les malades. Je suis convaincu, voyez-vous, que lorsque la guerre sera finie il sortira quelque chose de très grand de ce rapprochement entre les divers éléments de la nation britannique...»

C'est sur ces mots que notre entretien prend fin. Nous en savons, d'ailleurs, beaucoup plus que nous n'en voulions savoir... Londres, une forteresse que rien n'a pu abattre... Des hommes, des femmes qui mènent un tel combat, qui subissent de telles épreuves, méritent décidément de vaincre.

LA MYSTIQUE D'UN EMPIRE

La Communauté britannique est cimentée par la fidélité passionnée aux valeurs spirituelles

Quand Hitler déclencha la série de ses violations de la loi internationale qui devait aboutir au choc du Reich avec l'Angleterre, il était convaincu qu'il pourrait impunément braver la colère britannique. Ne connaissant d'autre langue que l'allemand et n'ayant jamais voyagé, le Führer — qui n'avait donc pu prendre aucun contact direct avec les civilisations étrangères — était bien forcé de s'en remettre à l'avis de ses conseillers sur la Grande-Bretagne et son Empire. Or von Ribbentrop a, sur l'ensemble des leaders nazis, l'avantage d'avoir, en son ancienne qualité de commis-voyageur en vins fins, vu du pays. Cela suffit pour qu'on lui reconnût, à la Wilhelmstrasse, une compétence exceptionnelle. Lorsqu'il eut affirmé que les Anglais avaient une invincible répugnance pour la lutte, que les Dominions et les colonies n'attendaient que l'occasion de tourner le dos à la métropole et de la laisser cuire dans son jus, on crut à Berlin le moment venu de porter, sans grands risques apparents, un coup mortel à « l'île maudite ».

Hitler ne tarda pas à se rendre compte qu'il avait été mal informé. Non seulement la Grande-Bretagne a tenu le coup, mais encore tout l'Empire a marché avec un élan d'enthousiasme extraordinaire qui est allé en s'amplifiant avec l'accentuation du péril encouru par la mère-patrie. Comment le Führer a-t-il pu tant s'abuser ? Ou, plutôt, comment ses collaborateurs, von Ribbentrop en tête, se sont-ils si complètement trompés ?

C'est que les Allemands, dont la psychologie n'a jamais été le fort, ont conclu sur des observations superficielles, sans aller chercher le tuf au fond des phénomènes. Ils ont vu que Dominions et colonies jouissaient d'une autonomie quasi totale, ayant leurs propres gouvernements, les uns étant régis par des parlements locaux légiférant en toute indépendance et les autres obtenant une mesure toujours plus large de liberté. Ils en ont déduit une tendance centrifuge, l'Empire se détachant de la Grande-Bretagne au point de devenir indifférent à son sort.

Mais la communauté de nations qui a remplacé l'Empire britannique se distingue nettement des autres formations impériales. Elle est plutôt une fédération d'Etats liés par leur communauté de sang, de traditions, de langue et d'intérêts. Aucune espèce de contrôle n'est exercée par un membre de la Communauté sur un autre. Les Etats possèdent sur le plan de la politique internationale une personnalité pleinement reconnue. Ils nomment leurs propres ministres et leurs propres consuls dans tous les territoires où le besoin d'une représentation particulière se fait sentir. Le plus récent exemple en est fourni par l'envoi, il y a quelques semaines, d'un ministre d'Australie auprès du Mikado. Le Canada et l'Afrique de Sud, notamment, usent largement de cette prérogative, et ils ont conclu des traités avec plusieurs pays. Les Dominions, comme on le sait, possèdent eux aussi des colonies et des pays sous mandat. La plus grande partie de l'Empire colonial britannique est restée dans les mains de la Grande-Bretagne, mais l'Afrique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont assumé la responsabilité de grands et riches territoires en Afrique ou en Océanie. Le Canada contrôle de vastes étendues polaires qui lui sont rattachées par les mêmes liens qui l'unissent à l'Alaska, aux Etats-Unis. Et la question du transfert de certaines îles des Antilles et du Pacifique sous le drapeau canadien a été discutée.

L'énorme territoire des Indes, avec plus de 350 millions d'habitants, doit atteindre sa majorité dans le prochain avenir, en obtenant le fameux « Dominion Status ». Elles auront à décider si elles veulent devenir le premier Dominion non anglais et non européen, ou si elles veulent, dans un monde si dangereux, rompre tous les liens qui les unissent à la Communauté britannique. De toute façon, les Anglais ne veulent aujourd'hui que les adhésions volontaires, sachant que la force engendre toujours la haine.

A ce propos, il convient de rappeler que, lors de la tournée de George VI dans le continent américain, en 1935, le souverain tint conseil à Montréal en sa qualité de roi du Canada, reçut les lettres de créance du nouveau ministre que Washington venait de désigner auprès du gouvernement canadien et présida la cérémonie d'inauguration d'une session parlementaire.

Quoi d'étonnant à ce que Berlin prît ces diverses manifestations d'un autonomisme administratif pour des signes d'extranéité, annonciateurs d'un séparatisme intégral ? Pour se garder de ce faux jugement, il eût fallu que les maîtres de l'Allemagne connussent la réalité profonde et vivante des valeurs spirituelles qui font de l'Empire, dans sa diversité matérielle, une authentique famille morale où la Grande-Bretagne occupe une place maternelle. Il en résulte que Londres exerce une autorité en quelque sorte abstraite, une influence faite de traditions historiques et de prestige, si l'on veut, mais dont l'efficacité s'est révélée, à l'expérience, plus agissante que n'importe quel pouvoir fondé sur la force militaire. Traitant avec les Dominions sur un pied d'égalité, la métropole n'en demeure pas moins l'aînée, celle à qui l'on doit la culture, les mœurs, la conception du monde et de la vie.

D'ailleurs, cette communauté philosophique, pourrait-on dire, se traduit dans tous les domaines par une réaction identique, en quelque sorte instinctive, devant les grands problèmes mondiaux. Dans la paix, cela se concrétise par une association dont





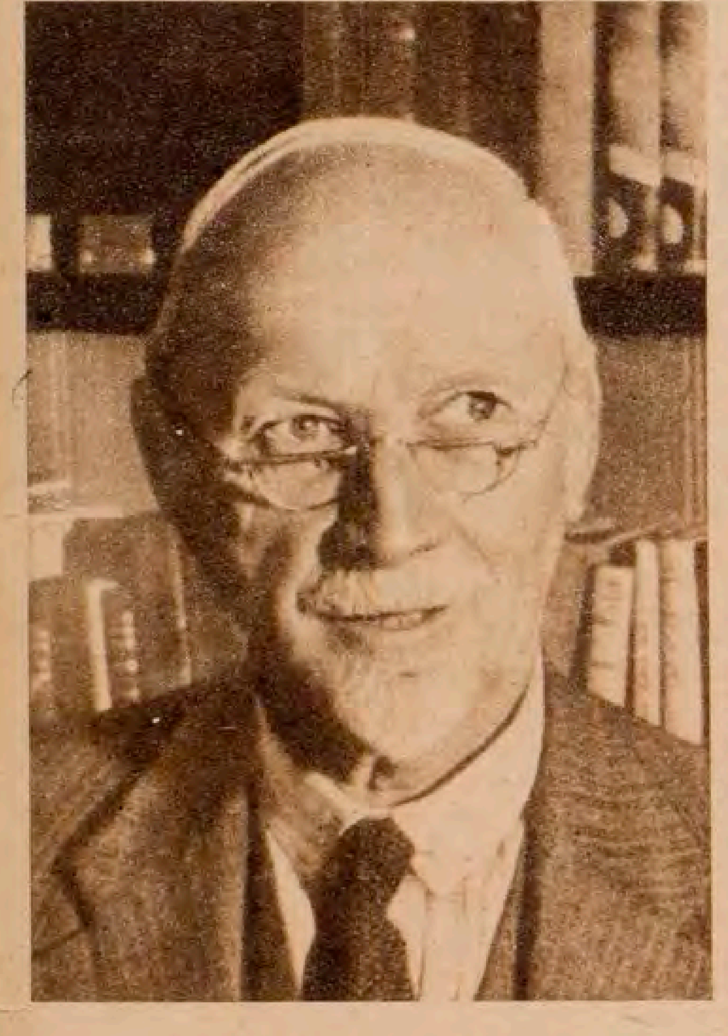


tous les partenaires retirent des avantages substantiels, qu'il s'agisse d'échanges commerciaux, de fournitures de matières premières, de centralisation financière ou d'accords de navigation. Partout et toujours, un sens sûr de l'équilibre ajuste les intérêts de la métropole et de l'Empire.

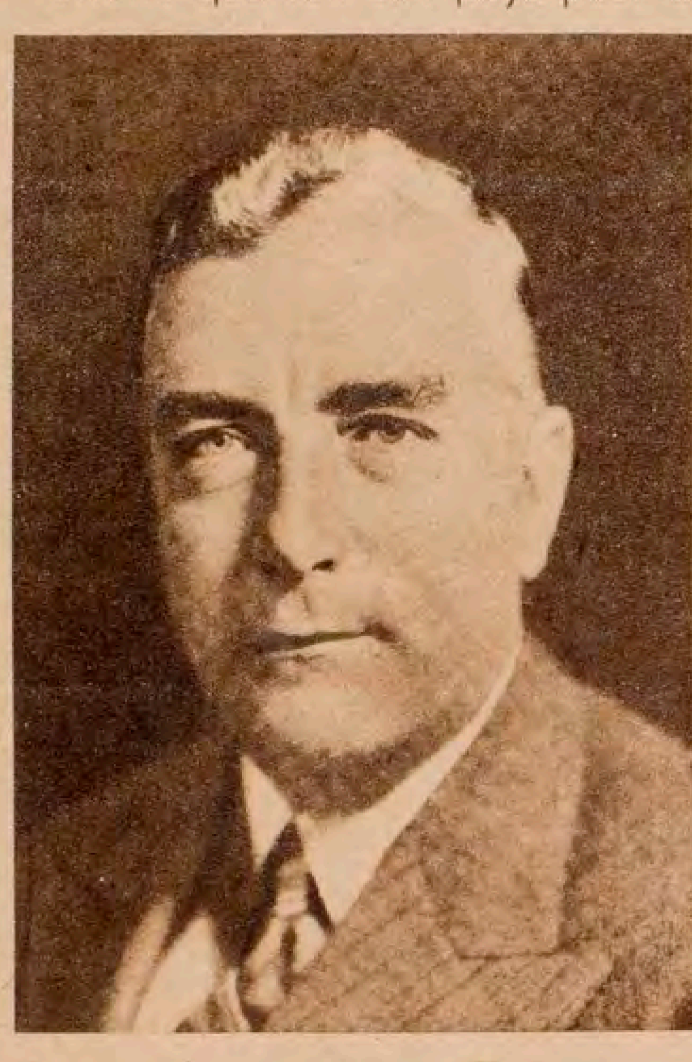
En temps de guerre, nous avons vu, nous pouvons voir tous les jours que la conscience de destinées indivisibles régit l'attitude des Dominions comme de la Grande-Bretagne. Loin que le danger qui menace la métropole ait servi à l'Empire d'alibi pour se tenir à l'écart, il a raffermi le sentiment d'une unité fondamentale qui est à la base de la libre variété dont chacun de ses éléments bénéficie sans la moindre gêne. A noter que l'ancienne coutume — qui voulait que « lorsque le roi est en guerre, tout l'Empire est en guerre » — ne joue pas. Il a fallu que chaque Dominion, à son tour, déclarât la guerre à l'Axe pour entrer dans les hostilités. C'est encore là un des privilèges que le statut de Westminster a codifiés et que la métropole a scrupuleusement respectés. Le cas de l'Union sud-africaine, où



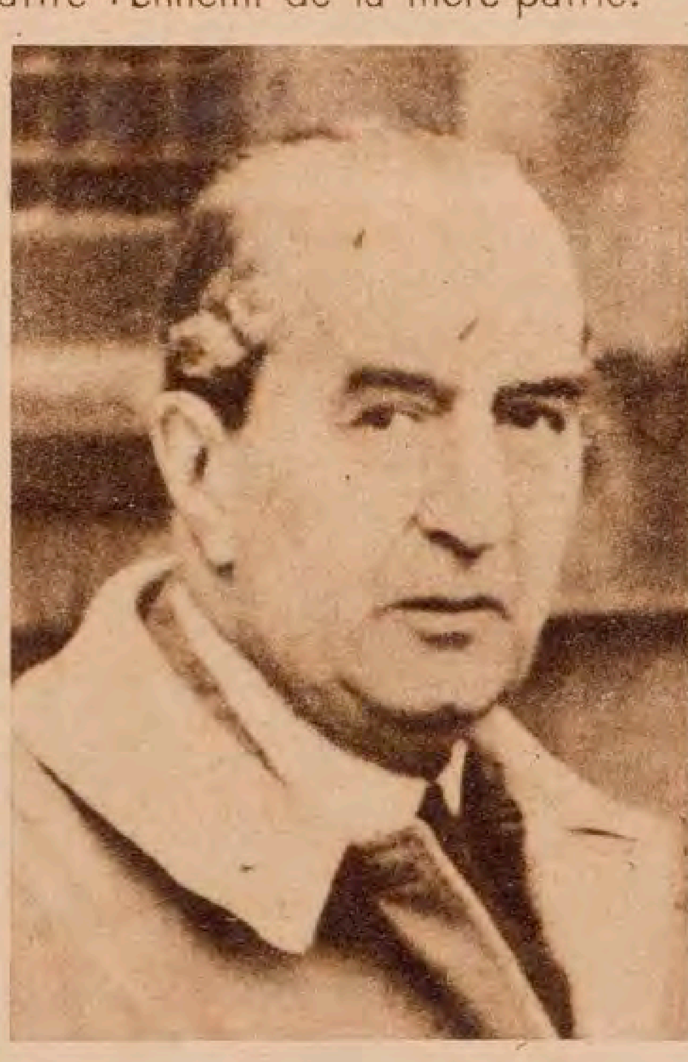
En 1939, lors de leur visite triomphale au Canada, les souverains britanniques assistèrent à l'inauguration du Parlement, à Ottawa. On voit ici S.M. la Reine Elizabeth et le Premier Ministre, M. MacKenzie King, photographiés avant de pénétrer dans le Parlement. M. MacKenzie King, depuis que le Canada est en guerre, dirige avec énergie les efforts que fait son pays pour abattre l'ennemi de la mère-patrie.



Le général Smuts, Premier Ministre de l'Afrique du Sud.



M. Robert Menzies, Premier Ministre d'Australie.



M. P. Fraser, Premier Ministre de Nouvelle-Zélande.

les souvenirs de la campagne des Boers ne sont pas encore tous dissipés, a été significatif. C'est en toute liberté de délibération que l'Afrique du Sud a décidé de se ranger aux côtés de la Grande-Bretagne, après des discussions passionnées où le Cabinet du général Hertzog, abstentionniste, a été désavoué par une impressionnante majorité électorale.

Nous l'avons vu : ce qui établit cette fraternité de l'Empire, ça n'est pas la contrainte par une *ultima ratio* qui emprunterait aux canons une éloquence décisive. Mais bien la fidélité passionnée à un groupe de notions : dignité de l'individu, imprescriptibilité des droits de penser et de prier selon sa propre conviction, inaliénabilité du contrôle des citoyens sur la gestion des affaires publiques, en un mot la démocratie qui naquit jadis aux bords de la Tamise et qui demeure le principe suprême de tous les Britanniques à quelque degré de longitude et de latitude qu'on les rencontre.

Pour sauver cet héritage de la Carta Magna et de l'*habeas corpus*, il n'est point de sacrifice devant quoi reculeraient les Dominions pas plus que la métropole. On peut, en somme, dire que ce qui cimente l'Empire, c'est une mystique : celle de la liberté.

Hitler ne pouvait admettre que cela pût suffire à donner une seule âme à ces fragments éparpillés à travers les Sept mers, une âme qui résisterait à ses menaces comme à ses tentations. Il lui reste à apprendre que cette âme brûle d'une flamme pure où se forgent les instruments d'une victoire qui fera surgir, triomphant et inentamé, l'Empire auquel, dans son ignorance, il a cru pouvoir impunément s'attaquer.

BILAN — APRES 18 MOIS

Les ANGLAIS TRIOMPHENT...

L'Angleterre mène aujourd'hui une bataille qui dépasse en ampleur toutes les batailles que l'histoire a connues et elle peut la mener jusqu'à la victoire parce que c'est une bataille d'empire et qu'elle est le cerveau d'un véritable empire.

Elle supporte sur ses épaules le fardeau d'une guerre terrestre, aérienne et navale qui s'étend de Londres à Tokio et de Londres à Addis-Abéba, avec une force de résistance et une variété de moyens d'offensive qui dérangent continuellement les calculs de l'adversaire et le frustre de ses succès du début de la guerre, quand il était prêt et que ses adversaires ne l'étaient pas.

Au premier coup d'œil sur la carte de l'Europe, on peut être impressionné par les territoires sur lesquels flotte la croix gammée. Mais en relevant que ce sont des territoires militairement occupés, c'est-à-dire qu'ils sont une charge écrasante pour l'Allemagne, on ramène la question à ses véritables proportions. Plus les armées allemandes doivent étendre leur front, parmi des populations hostiles, plus elles sont exposées. Elles ne trouvent aucune collaboration sincère, sont victimes du sabotage, vivent dans la crainte d'un mouvement de révolte qui secondera l'offensive anglaise, car chacun sait qu'elle devra se produire tôt ou tard. Où, quand, comment, c'est le secret de l'Angleterre, qui désoriente ainsi ses adversaires. Moralement, les peuples libres ont retrouvé leur énergie grâce à la résistance anglaise et cet encouragement moral aux victimes du Führer est une des plus utiles contributions à la victoire finale. On sait que la cinquième colonne, le défaitisme, le miroitement d'avantages fallacieux en cas de collaboration avec l'Allemagne ont contribué à la défection de beaucoup de peuples. Mais la leçon anglaise n'a pas été perdue. En voyant le peuple britannique aussi solidairement uni, sans fissure, sans divisions intérieures, sans cinquième colonne, en le voyant résister avec tant d'équilibre nerveux à tous les bombardements, en le voyant garder son optimisme dans la victoire finale, malgré tout et contre tous, les vaincus et les défaitistes de l'Europe ont repris courage. L'exemple le plus frappant en est la résistance du maréchal Pétain, son renvoi de Laval, son refus de livrer les bases et la flotte, trouvant dans les succès britanniques des raisons de croire en un meilleur dénouement de la guerre que celui auquel il croyait, le jour où il a signé l'armistice. Le refus du général Franco de s'associer à la guerre vient du spectacle quotidien de la souveraineté anglaise sur les mers.

Le revirement des républicains des Etats-Unis, leur ralliement à la thèse de Roosevelt, leur appui devenu total à l'Angleterre, ces fournitures d'armes et de munitions, ces bombardiers si redoutables et ces chasseurs au vol foudroyant, un des premiers éléments de la victoire, doivent également être inscrits à l'actif de l'Angleterre, car c'est sa « tenue sous le feu » des Messerschmidts qui a déterminé cette fructueuse révolution de l'opinion américaine et ce concours massif de la plus riche industrie du monde. Et demain, si les Etats-Unis entrent en guerre, ils le feront pour les démocraties, dont l'Angleterre est le champion symbolique.

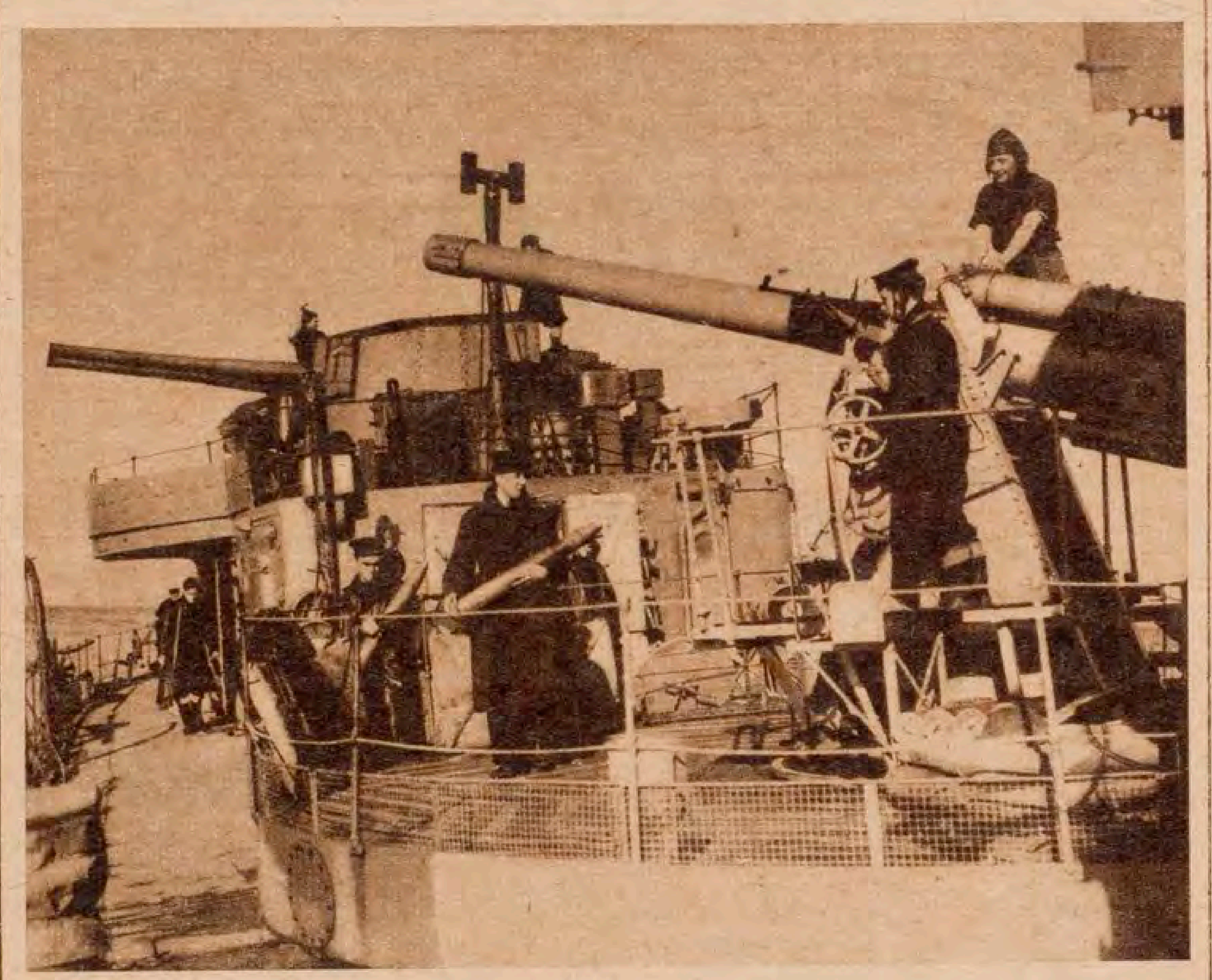
Nous insistons sur ces éléments psychologiques, moraux, car ils jouent un rôle capital dans la marche des événements. Sans eux, il y beau temps que Hitler aurait fait signer sa paix allemande par les peuples domptés, alors qu'à cause de ces éléments il n'a eu jusqu'ici que des succès sans la victoire, des armistices sans traités de paix, des occupations et des répressions sans collaboration, ni bonne volonté.

* * *

En attendant la bataille de terre avec l'Allemagne, c'est sur mer et dans les airs que l'Angleterre graduellement remporte les succès qui détermineront la capitulation hitlérienne.



APRES LA BATAILLE. — Les canons antiaériens (pom-pom) n'ont pas chômé. Ce souriant marin qui s'occupe des douilles vides ne semble-t-il pas se dire : « Les munitions n'ont pas été gâchées en vain » ?



TOUJOURS PRETE ! — La flotte britannique, gardienne vigilante et redoutable de l'Empire, ne se laisse jamais prendre au dépourvu, les pièces des navires étant constamment revisées. A voir les canons de ce contre-torpilleur, on ne peut s'empêcher d'être impressionné...

Aux premiers jours de la guerre, c'est la bataille des eaux de Norvège et l'écrasement de la flotte allemande, qui depuis ne s'est pas relevée. Auparavant, la défaite du « Graf Spee » avait rappelé au monde que les marins anglais demeuraient les invincibles stratèges de la mer.

L'affaire de Narvik demeurera comme un modèle de bataille navale, gagnée avec une audace qui a éliminé la force allemande, au moment où Hitler en aurait eu besoin pour arrêter dans l'Atlantique la fourniture américaine de canons et d'avions. Il ne peut plus le faire, et depuis, impuissant et rageur, il regarde les convois se succéder ; il peut en torpiller quelques-uns, mais la majorité arrive à bon port.

Dans la Méditerranée, la flotte britannique demeure maîtresse incontestée, pourchassant la flotte italienne qui ne fait que se dérober ; et quand elle se terre dans le golfe de Tarente, l'aviation navale britannique l'attaque et l'endommage gravement.

Grâce à cette maîtrise, les armées britanniques d'Orient sont ravitaillées en armes modernes et en avions dernier modèle ; les armées italiennes ne le sont pas et leur écrasement en devient plus facile. La liaison entre Dominions et métropole est maintenue, c'est-à-dire que Hitler croyait se battre contre l'Angleterre toute seule et c'est contre un Empire qu'il doit se battre, puisque les apports des Dominions, en hommes et matériel, ne se ralentissent pas.

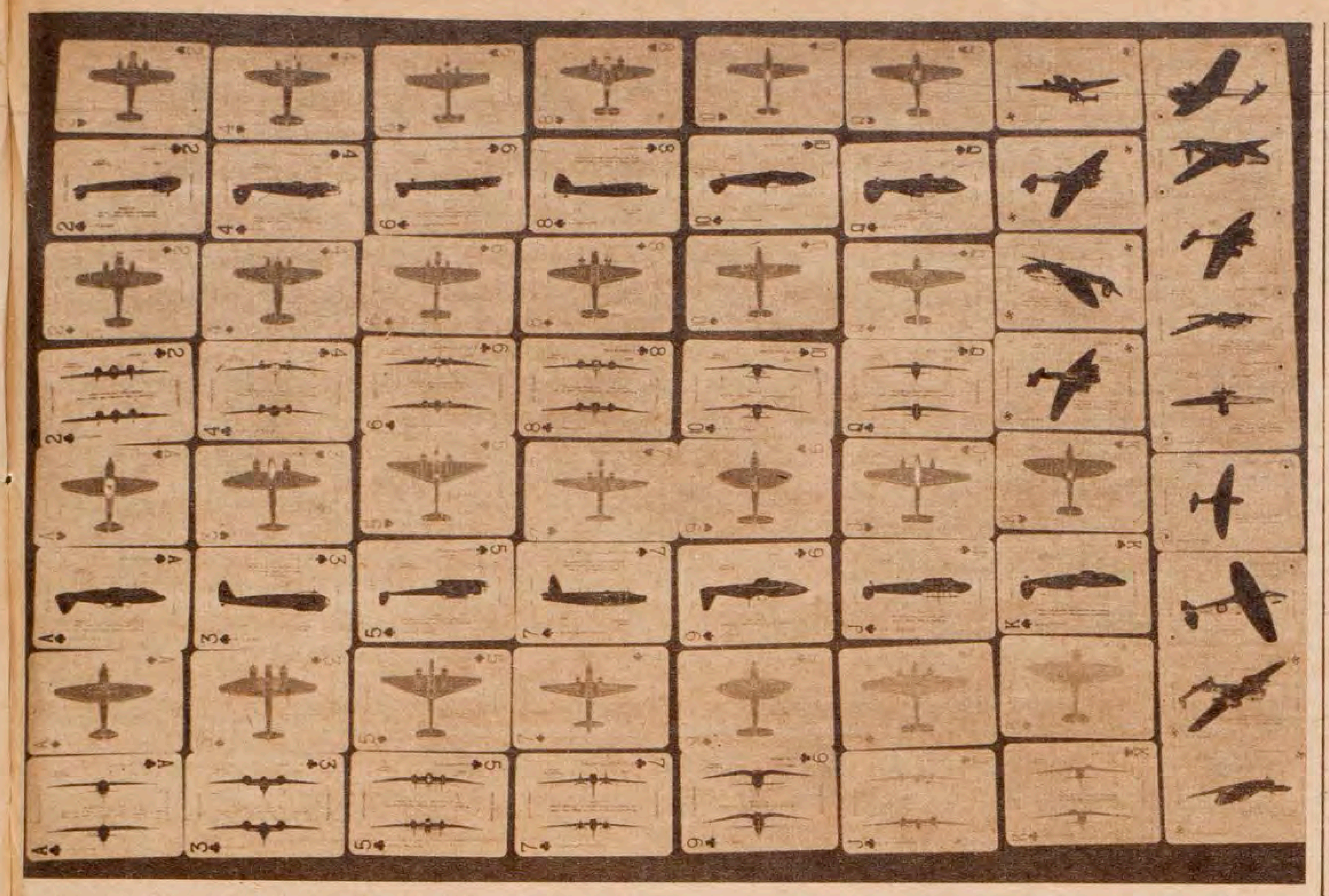
La Royal Air Force est déjà entrée dans la légende, alors qu'elle n'a pas fini d'écrire l'histoire vivante. Elle ne se défend pas seulement, mais elle attaque et porte son attaque au cœur même des places où l'ennemi se croyait invulnérable.

Dans l'offensive aérienne sur Londres, de septembre dernier, elle a prouvé sa supériorité en qualité et en valeur humaine sur l'aviation allemande. En attendant la supériorité en nombre, qui n'est plus qu'une question de mois, elle utilise ses appareils de grand style et ses pilotes éprouvés à détraquer la machine de guerre du Reich. Sur l'usine ou la station ou le port, la bombe tombe avec précision et prive Hitler d'un atout ; sur les aérodromes, la bombe s'abat et fracasse au sol l'avion ennemi ; sur le réservoir d'essence, elle éclate et, avec elle, une formidable explosion épuise en une minute l'aliment d'un mois de guerre. Jour par jour, elle désarme et anémie le nazisme, jusqu'au jour où il ne pourra plus présenter de résistance à une attaque de l'armée impériale, qui a déjà mis hors de combat les troupes mussoliniennes. Ainsi, en Europe, l'Angleterre n'apporte pas encore de victoire spectaculaire, mais elle a fait une œuvre très utile : celle de désorganiser par de petits coups, mais frappés à l'endroit voulu, cette grande puissance qui a vaincu la France et sa meilleure armée du monde en moins de cinq semaines.

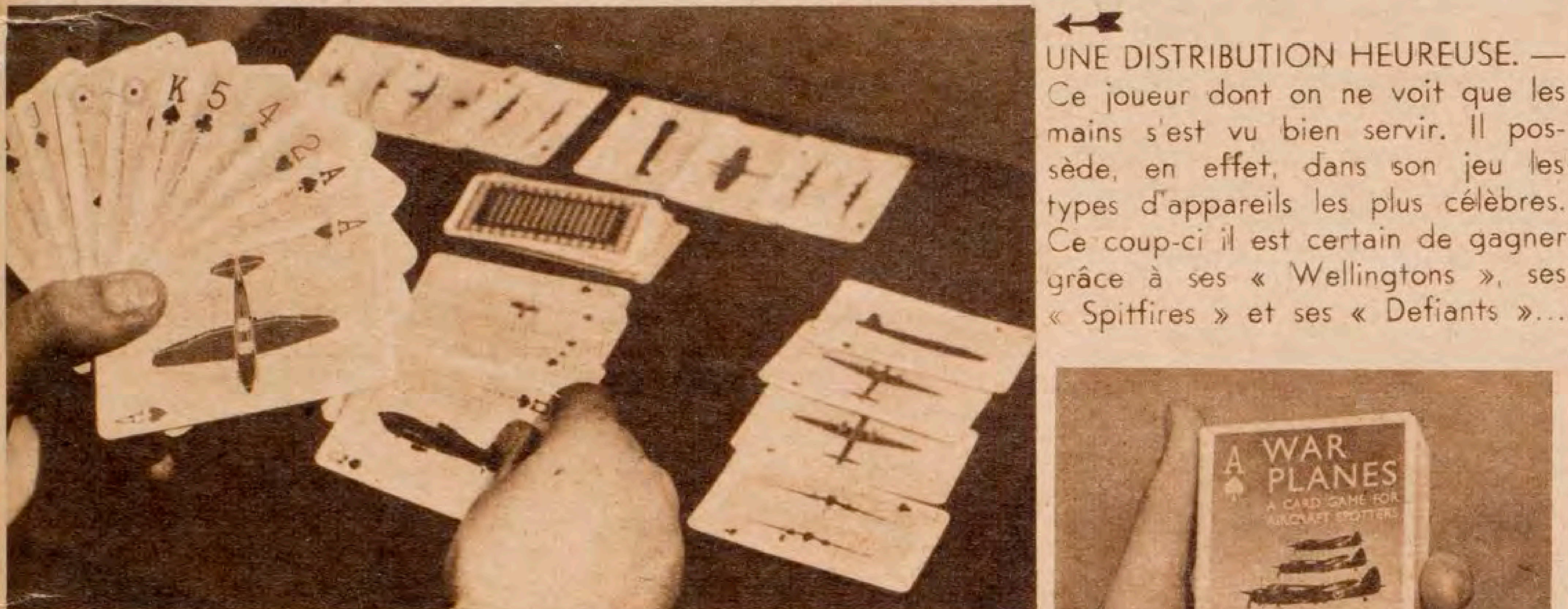
Quant à sa victoire impressionnante pour la galerie, elle l'a eue en Egypte, puis en Libye, sur l'Italie. Rapidité, offensive irrésistible, nombre presque illimité de prisonniers, fuite éperdue de généraux et d'amiraux, effondrement d'une puissance tellement tapageuse qu'on avait fini par la prendre au sérieux. Cette victoire a réellement relevé le prestige des démocraties qu'avait ébranlé la campagne de France et fait passer un souffle de joie et d'espérance dans les cœurs les plus sombres.

L'Italie frappée durement, c'est tout l'Axe qui est gravement touché. Et tous les efforts que nous voyons aujourd'hui Hitler faire pour le redresser s'avèrent vains. L'Angleterre peut donc dire que, comme conclusion de la partie qu'elle a jouée toute seule depuis l'effondrement de la France, elle a déjà mis pratiquement hors de combat un des deux adversaires. Elle a rétabli la balance des forces, faussée par la capitulation de Compiègne, car l'Italie n'est plus qu'un associé inutile et encombrant pour l'Allemagne.

Elle a résisté, puis s'est redressée et prend maintenant l'offensive avec un calme presque incroyable, avec une franchise qui serait excessive si elle ne répondait pas à une confiance en la victoire dernière et surtout en la puissance physique et spirituelle d'un peuple qui n'a jamais connu la défaite.



AVIONS DE GUERRE. — Tel est le nom donné à ce nouveau jeu de cartes. Le jeu comporte soixante-cinq cartes. Cinquante-deux d'entre elles, outre les avions, portent les couleurs d'un jeu de cartes habituel. Quant aux treize restantes, elles représentent exclusivement sept types d'avions anglais et six d'appareils allemands, les premiers symbolisés par le cercle de la R.A.F. et les seconds par la croix gammée.



UNE DISTRIBUTION HEUREUSE. — Ce joueur dont on ne voit que les mains s'est vu bien servir. Il possède, en effet, dans son jeu les types d'appareils les plus célèbres. Ce coup-ci il est certain de gagner grâce à ses « Wellingtons », ses « Spitfires » et ses « Defiants »...



UN ETUI POPULAIRE. — Toute l'Angleterre connaît cet étui sur lequel sont représentés trois avions britanniques volant en formation. Le huit de carreau que l'on voit dans le coin n'a-t-il pas l'air d'y avoir été refoulé par le puissant bombardier « Blenheim » ?

C'est la mode nouvelle...

UN JEU QUI FAIT FUREUR

Instruire en amusant, éveiller l'attention en distrayant, telle est la conclusion à laquelle ont abouti les pédagogues modernes. Pour les Britanniques, ce système n'a rien de particulièrement nouveau. Ils ont compris, depuis longtemps déjà, qu'une leçon assimilée avec bonne humeur restera gravée dans la mémoire, beaucoup mieux que si elle était due à des explications sèches et arides.

Quand la nécessité se fut donc imposée d'enseigner aux habitants de l'Angleterre l'art de distinguer un avion allemand d'un avion anglais, les experts se mirent à l'œuvre. Et, psychologues, ils cherchèrent un moyen qui permît aux profanes de pouvoir faire cette distinction rapidement, tout en leur épargnant des études techniques. L'histoire ne dit pas si les recherches furent longues, mais, à en croire le résultat qui les consacra, on peut dire qu'elles s'avérèrent fructueuses. Mais jugez-en vous-même :

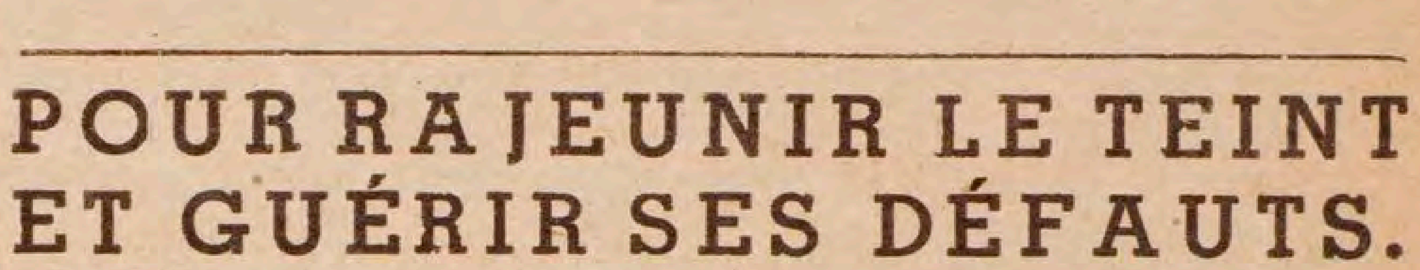
Un paquet de cartes. Sur chacune d'elles, fidèlement reproduits, des types d'avions allemands et anglais. Une fois la règle apprise, quelle joie pour le joueur de pouvoir énoncer : « J'abats un *Messerschmidt* » ou bien « Je prends avec mon *Hurricane* deux de tes *Junkers* ».

Depuis qu'il a été lancé, ce jeu fait rage. Aviateurs et civils, vieillards et enfants abattent sans arrêt des *Messerschmidts*, des *Heinkels* et des *Dorniers*, à la pelle.

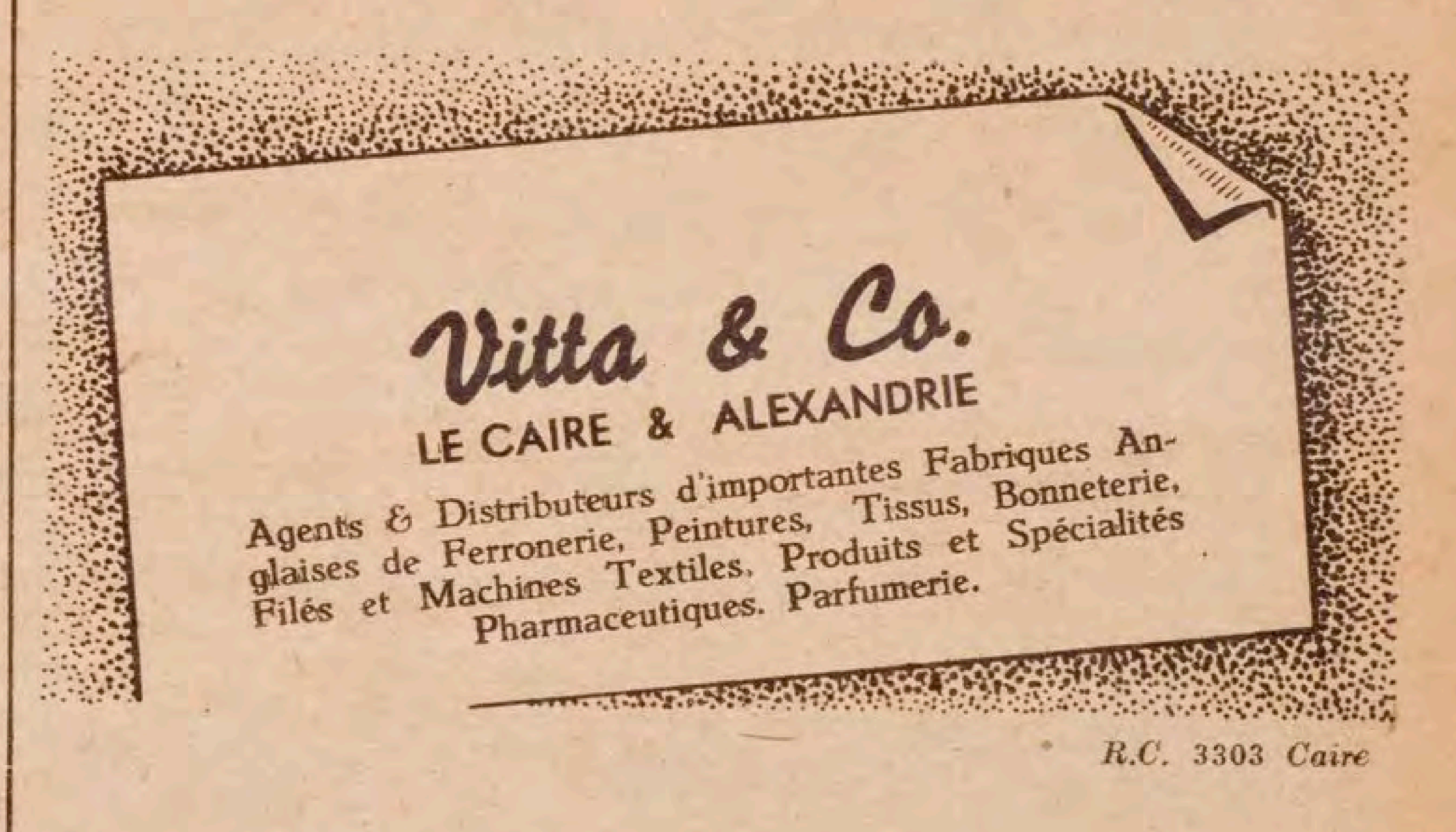
Une fois de plus, les Anglais ont prouvé que le sens le plus aigu du réalisme n'exclut pas — au contraire ! — une note d'humour.



DANS L'ATTENTE. — Les servants des batteries antiaériennes passent leur temps, quand ils en ont le loisir, à jouer. En manipulant ainsi les « Dorniers », les « Junkers » et les « Messerschmidts », ils se familiarisent complètement avec ces divers types d'appareils. Et quand, grâce à leurs réflecteurs, ils en situent un, ils reconnaissent rapidement, et presque sans se tromper, le modèle de l'avion ennemi.









CE QUI S'EST

Par GORDON WATERFIELD

Correspondant de guerre de Reuter sur le front français

Voici la septième partie du récit de Gordon Waterfield. Dans les six chapitres que nous avons publiés, le correspondant de Reuter sur le front français a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Il a relevé la faute de jugement de ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Cette faute, dénoncée par Paul Reynaud, eut des conséquences d'autant plus regrettables que, à la suite d'incompréhensibles négligences, les ponts ne sautèrent pas. Gordon Waterfield a décrit, de même, la façon dont les Allemands s'y prirent pour semer la désorganisation en Hollande et en France. Il a montré la panique qui, devant l'avance allemande, s'est emparée de la population française laquelle, abandonnant immédiatement les villes et les villages, eut par ailleurs une tendance irréfléchie à voir partout des agents de l'ennemi. Certains correspondants de guerre furent, à cause de leur uniforme spécial et de leur aspect physique se rapprochant du type allemand, pris pour des parachutistes ennemis et faillirent être lynchés par des villageois. Poursuivant son récit, Gordon Waterfield a expliqué la façon minutieuse dont l'avance allemande avait été organisée et a parlé des instructions dont certains motocyclistes ennemis étaient porteurs. Il a envisagé le rôle que la population civile aurait pu jouer en ce qui concerne l'arrêt des colonnes allemandes et a posé comme principe que la France aurait pu être sauvée. Dans le chapitre que nous avons publié la semaine dernière, Gordon Waterfield a parlé de certains chefs militaires français qui, comme le général Delattre, auraient pu sauver leur pays s'ils avaient été en plus grand nombre. Il a décrit la façon dont la défection de l'armée belge fut accueillie en France. Il a, enfin, fait l'éloge des aviateurs français qui, bien que ne disposant que d'un matériel inférieur, étaient très redoutés des pilotes allemands.

VII

Lorsque nous fûmes de retour à l'aérodrome (nous avons dit, la semaine dernière, que Gordon Waterfield avait participé à un raid au-dessus des lignes allemandes), le colonel François, commandant la base aérienne, nous expliqua que c'était la première fois, à sa connaissance, que les Allemands n'avaient pas tiré sur des avions ennemis. Cela était dû, sans doute, au fait que leur commandement avait eu vent de la contre-offensive que préparaient les Français et qu'il ne voulait pas révéler les nouvelles positions de son artillerie. A présent que j'étais, de nouveau, à terre, je me prenais à regretter que le vol auquel je venais de prendre part n'eût pas été plus mouvementé.

Le raid avait duré un peu plus de deux heures et, lorsque nous revînmes à l'état-major, il était deux heures et demie du matin. J'étais curieux d'être informé des aventures par lesquelles Taylor Henry (correspondant de guerre de l'Associated Press dont nous avons déjà eu l'occasion de parler) avait passé depuis son séjour à Cambrai. Taylor Henry m'attendait, mais dès que je le vis je me rendis compte qu'il y avait, chez lui, quelque chose qui n'allait pas. J'appris rapidement les raisons de son trouble. Son avion avait eu des ennuis de moteur et il lui avait été impossible de décoller.

Nous allâmes nous coucher pour un petit moment, nous réveillant très tôt afin de nous rendre à une autre base aérienne située à quelque cinquante milles de là. Après le lunch, que nous prîmes au mess, nous fîmes le tour de l'aérodrome et en profitâmes pour bavarder avec quelques-uns des pilotes qui se trouvaient là. Ils nous parlèrent du vol et du bombardement en piqué, nous expliquant que cette méthode d'attaque, dont les Allemands avaient fait un si grand usage au début, était beaucoup moins employée par eux. Les aviateurs français, par contre, y avaient couramment recours et il paraît qu'elle donnait des résultats merveilleux, les bombes lâchées à une faible altitude causant aux objectifs visés des dommages considérables.

Je dis à Henry que, s'il le désirait, je pouvais le ramener à Nangis où il pouvait essayer d'arranger sa participation à quelque raid. Il pleuvait malheureusement très fort, ce qui ne nous empêcha cependant pas d'essayer. Nous atteignîmes Nangis à huit heures du soir. Nous dînâmes à l'hôtel. Le mess des officiers aviateurs se trouvait à proximité. Afin de leur annoncer notre présence, je leur envoyai une bouteille de cognac. Henry, de son côté, téléphona à un capitaine de ses amis, lequel lui répondit qu'il tenterait de le faire voler avec lui si la chose était possible. A dix heures, aucune réponse ne nous était encore parvenue et Henry était sur le point d'abandonner tout espoir. Afin d'oublier ce contre-temps, nous commandâmes deux bouteilles de vieux Bourgogne. Nous entâmions la seconde, lorsque le colonel commandant la formation s'avança vers nous et nous demanda d'une voix joyeuse :

— « Hé bien ! Venez-vous là-haut avec nous ce soir ? »

Quelques minutes plus tard, nous prenions place dans nos avions. Cette fois, on me chargea de m'occuper de la mitrailleuse qui se trouvait à bord. Je me demande quel usage j'en aurais fait si un avion ennemi nous avait donné la chasse. Avant le départ, on me donna toutes sortes d'explications sur la façon dont, le cas échéant, je devais employer mon arme. J'écoutai avec beaucoup d'attention et, lorsque nous prîmes l'air, j'étais tout à fait convaincu que j'étais en mesure d'abattre un nombre incalculable de Messerschmidts. Tout le temps que dura le vol, je me sentis très à l'aise dans ma tourelle. Nous n'eûmes, heureusement, à subir aucune attaque et, contrairement à ce qui s'était passé au cours de notre premier raid, nous ne jetâmes aucune bombe.

Je devais, par la suite, me féliciter d'avoir permis à Henry de participer à ce vol. Autrement, en effet, mon récit n'aurait jamais pu passer à travers la censure. Quand nous retournâmes à Paris et que nous soumîmes nos récits, ce fut, de la part des autorités, un tollé général. Les censeurs aériens de l'hôtel Continental déclarèrent à l'envi que le colonel François savait parfaitement que les correspondants de guerre ne pouvaient, en aucune façon, être autorisés à participer à des raids et ils laissèrent entendre que l'officier supérieur en question allait avoir de sérieux ennuis pour avoir enfreint la consigne. La question fut soumise au général Vuillemin, commandant en chef de l'aviation française. Henry et moi nous en appelâmes, de notre côté, à nos ambassades respectives. Nous voulions, d'une part, éviter des ennuis au colonel François et, de l'autre, obtenir que nos récits pussent être publiés. L'ambassadeur de Grande-Bretagne déclara que nos reportages étaient de l'excellente propagande pour la France et il me fut donné à entendre qu'on s'adresserait à Paul Reynaud lui-même si le besoin s'en faisait sentir. Ce bel enthousiasme ne dura guère, cependant, et — le lendemain — une personne bien intentionnée fit remarquer qu'il était préférable de ne pas s'immiscer dans les questions militaires françaises. L'ambassadeur des Etats-Unis, William Bullitt, prit heureusement l'affaire en mains et nos récits furent, en définitive, autorisés à paraître...

J'eus, à ce moment-là, l'occasion de visiter un certain nombre d'aérodromes français. J'emportai de ces visites la conviction que les pilotes français — bien que n'ayant pas atteint le degré d'entraînement et d'expérience de ceux de la Royal Air Force — étaient des plus courageux et connaissaient leur métier à fond. Leurs appareils, malheureusement, étaient plus vieux et beaucoup moins rapides que ceux des Allemands, sans compter que leur nombre était considérablement inférieur. Très généreusement, et avec beaucoup de « fair play », les autorités militaires françaises faisaient quotidiennement, dans les communiqués, une grande place aux exploits des pilotes de la Royal Air Force auxquels elles donnaient ainsi la plus vaste publicité. Les prouesses des aviateurs français n'étaient, par contre, pas assez mises en relief. Il y avait, pourtant, infiniment de choses à dire au sujet du courage et de la capacité de ces pilotes qui, jour et nuit, affrontaient l'ennemi sur des appareils nettement inférieurs aux siens. Il m'a été donné de parcourir de nombreux rapports concernant l'activité de diverses escadrilles. Ici, il était question de trois avions français attaquant huit avions allemands. Là, il s'agissait de cinq avions français tenant tête à douze avions allemands. Je n'ai jamais vu de cas où les avions français étaient supérieurs en nombre aux avions ennemis. Les pilotes français étaient, d'une façon générale, très craints des pilotes allemands, lesquels évitaient toujours le combat lorsqu'ils apercevaient six avions français ensemble — et cela même si leur nombre à eux était trois fois supérieur. Les aviateurs français n'étaient pas bons seulement dans l'attaque. Ils excellaient en matière de vols de reconnaissance. Ils survolaient chaque jour le territoire ennemi et rapportaient de leurs randonnées une multitude de photographies qui rendaient les plus grands services à l'état-major.

Gordon Waterfield indique ici comment fonctionnaient les services photographiques de l'armée française. Il décrit comment les vues prises au cours des vols de reconnaissance étaient transformées en cartes de la plus haute valeur. L'auteur continue ensuite le récit de ses visites aux aérodromes de France et il souligne que l'esprit combattif auquel il a fait allusion tout à l'heure manquait malheureusement à quelques-unes des formations auxquelles il a eu affaire.

Avec le mois de juin, le beau temps, qui avait rendu de si grands services aux colonnes motorisées allemandes ainsi qu'à l'aviation, s'accentua. La France tout entière attendait avec fièvre d'être informée du résultat de la bataille autour de Dunkerque. Tout le monde savait que, dès que les Allemands auraient atteint la côte, ils recommenceraient leur course en direction de Paris. Hitler tint, à l'avance, à montrer à la population française que la capitale était l'objectif qu'il visait et, le 3 juin, Paris fut violemment bombardé par l'aviation allemande et deux cent cinquante personnes furent tuées ce jour-là. Le bombardement commença à une heure et demie de l'après-midi. Je revenais justement, en compagnie de Jérôme Willis, de l' « Evening Standard », d'une visite à la ligne Maginot et j'atteignis la capitale vers trois heures et demie. Nous avions, en cours de route, aperçu les avions allemands voler en direction de Paris. Avant d'atteindre, d'ailleurs, la capitale, nous avions appris par des automobilistes qu'elle avait été bombardée. Dès notre arrivée, nous cherchâmes à nous rendre compte des dégâts causés par l'ennemi. Place Saint-Michel où nous nous arrêtâmes pour prendre un verre, personne ne put nous renseigner. Nous finîmes, cependant, par apprendre que les usines Citroën avaient été touchées. Nous nous précipitâmes dans cette direction. La route qui conduisait aux usines était littéralement encombrée de curieux et je fus, dès l'abord, extrêmement surpris de constater que rien n'était fait pour les empêcher d'aller et venir parmi les centaines de pompiers occupés à éteindre les incendies provoqués par les bombes. Je pus, sans la moindre difficulté, pénétrer à l'intérieur des usines et prendre toutes les photographies que je voulais. Je posai une multitude de questions auxquelles on répondit sans la moindre peine. On ne me demanda mes papiers qu'une seule fois. L'une des premières personnes, en tout cas, que je vis arriver sur les lieux fut un diplomate attaché à l'ambassade d'Italie, lequel se livra à un examen minutieux des dommages. J'imagine que son premier soin, en arrivant à l'ambassade, fut de télégraphier à son gouvernement tout ce qu'il avait vu.

Gordon Waterfield donne ici d'autres détails concernant les dégâts causés par le raid allemand sur Paris.

Le soir, Paul Reynaud annonça à la radio que les usines Citroën fonctionnaient normalement. Mais je les visitai à nouveau à minuit et je constatai qu'elles continuaient à être, en grande partie, occupées par les pompiers au travail. Il aurait été, d'ailleurs,



ANN SHERIDAN et GEORGE RAFT dans « THE ROAD TO FRISCO (They Drive by Night) qui passe au Cinéma DIANA à partir du Lundi 10 Mars.

Ce film est considéré en Amérique comme l'un des dix meilleurs de l'année. C'est une production WARNER BROS.

PASSE EN FRANCE



AVANT L'ARMISTICE. — Dès qu'il devint président du Conseil, M. Paul Reynaud fit montre d'une inlassable activité. Il travaillait d'arrache-pied des vingt heures par jour, ne craignant pas à l'occasion de se déplacer. On le voit ici examinant un énorme trou causé par un raid des bombardiers allemands.

très imprudent de faire fonctionner les usines alors qu'un certain nombre de bombes n'ayant pas explosé se trouvaient encore enfouies dans le sol.

Le lendemain, avec un certain nombre de correspondants de guerre, je quittai Paris pour le front de l'Aisne. A quelque cinq cents milles du front, nous eûmes à traverser divers barrages qui avaient été établis sur la route et que l'on avait formés au moyen de blocs de pierre géants, de vieux camions et, d'une façon générale, avec tout le matériel que les autorités avaient eu sous la main. Un certain nombre de ces barrages étaient gardés par des troupes noires venues de l'Afrique équatoriale. Au cours de l'autre guerre, ces troupes avaient, avec beaucoup de succès, été opposées aux Allemands. Dans celle de 1940, elles n'avaient, cependant, que fort peu de chances d'entrer en contact avec l'ennemi, le bruit des moteurs d'avions et le spectacle des tanks leur causant une frayeur terrible. Le 5 juin, nous atteignimes Soissons. Nous devions, en chemin, visiter un poste d'observation d'où les troupes françaises surveillaient les mouvements de l'ennemi. En cours de route, nous fîmes halte devant une ferme qui, quelque temps auparavant, avait été bombardée par les Allemands. Les dommages, dans l'ensemble, ne paraissaient pas très graves. Çà et là, cependant, d'énormes meules de foin brûlaient. On nous déclara à ce propos que l'ennemi s'efforçait, toutes les fois qu'il le pouvait, d'incendier des meules de foin, lesquelles mettaient plusieurs jours à se consumer et permettaient ainsi aux avions allemands de se diriger. Les téléphones de la région ne fonctionnaient naturellement pas. La deuxième grande offensive allemande avait, en effet, été lancée le matin même et les lignes de communications avaient, comme d'habitude, été coupées. Le lieutenant, chargé des services de presse, aux soins de qui nous avions été confiés, essaya de faire en sorte que nous pussions poursuivre notre chemin. Mais le corps d'armée que nous devions visiter était engagé dans la bataille et l'état-major refusa de s'embarrasser d'un groupe de journalistes.

Tel fut le point de départ de ce que Paul Reynaud a appelé la « bataille de France ». La ligne Weygand, construite suivant le principe de la défense en profondeur, représentait ce que l'on pouvait faire de mieux dans le court laps de temps que les Allemands avaient laissé aux Français pour tenter de rétablir leur situation. Etant donné, cependant, l'énorme distance couverte jusque-là par l'ennemi et la poussée qu'il avait effectuée en direction des ports de la Manche, personne ne se doutait que les Allemands auraient lancé une seconde grande offensive à si peu de jours de la première.

Un demi-million de fantassins, appuyés par près de mille avions, furent lancés dans l'attaque, qui commença le 5 juin, à quatre heures de l'après-midi, après avoir été préparée par de nombreux et intenses tirs d'artillerie.

(à suivre)



BRITISH AIRWAYS

Photo représentant un coin des bureaux de la British Airways, 4, rue Ibrahim Pacha (Immeuble Shepheard's) où toutes les formalités relatives au voyage des passagers sont exécutées avant le début du voyage.

LA COLONIE ANGLAISE A L'ŒUVRE

(De notre correspondant particulier)

Il y a, dans la cité des films, une très grande colonie anglaise. La plupart des artistes du cinéma américain sont d'origine britannique, mais, quoique éloignés de la mère-patrie, ils continuent tous à demeurer anglais jusqu'au bout des ongles.

Ils respectent les mœurs et les traditions du pays et ne ratent jamais l'occasion de se réunir et de célébrer en commun quelque fête nationale.

Les anciens — ceux qui sont établis en Amérique depuis de longues années — soutiennent et encouragent leurs compatriotes nouveaux venus et essayent de leur éviter les déceptions par lesquelles ils ont eux-mêmes passé. Comme le disait si bien Heather Angel, lors d'une fête anglaise : « Tout le monde est uni et se soutient. Aucune jalousie, aucun parti pris ne peut séparer les membres de cette grande famille. C'est tellement beau de retrouver une atmosphère de chez soi qui atténue la nostalgie et fait croire, pour un soir, que l'on est de retour au pays ! »

L'Anglais qui a le plus brillamment réussi en Amérique est, sans contredit, Charlie Chaplin. Les Américains, qui le connaissent depuis bientôt trente ans, le considèrent comme un des leurs, mais Charlot ne renie pas ses origines et a une admiration sans bornes pour le pays qui l'a vu naître.

Parmi les vétérans anglais, mondialement célèbres aujourd'hui, je citerai également George Arliss, Eric Blore, Alan Mowbray, Victor Mac Laglen, Leslie Howard, Basil Rathbone, George Brent, Herbert Marshall, Ronald Colman, Cary Grant et Lionel Atwill. Tous ces hommes ont réussi par le seul mérite de leur talent et sans aucune protection. C'est dire qu'ils ont doublement du mérite.

Parmi les nouveaux venus — j'appelle ainsi tous ceux qui se sont installés à Hollywood après 1930 — je nommerai spécialement Charles Laughton, Wallace Ford, Errol Flynn, Elizabeth Allan, Heather Angel, Madeleine Carroll, Raymond Massey, Ida Lupino ainsi que Brian et son frère Pat Aherne.

Tout dernièrement, trois Anglais se sont taillé un succès extraordinaire dans les films américains et ont connu la célébrité du jour au lendemain : il s'agit de Vivien Leigh, Anna Neagle et Laurence Olivier qui, fort connus dans leur pays, étaient à peine familiers à quelques cinéphiles américains.

Laurence Olivier qui sut faire vivre si magnifiquement Max de Winter dans « Rebecca » est considéré depuis ce film comme un des jeunes premiers les plus aimés du public américain, pourtant fort difficile à impressionner.

* * *

J'ai dit plus haut que les Anglais d'Hollywood ne rataient pas une occasion pour se réunir. Ils organisent, chaque dimanche, à tour de rôle, une réception chez l'un d'entre eux et goûtent avec délice aux plats et aux gâteaux du pays. Après la réception, les uns nagent, tandis que les autres jouent au tennis, au golf ou au cricket.

Depuis la déclaration de la guerre, la colonie anglaise d'Hollywood a vraiment fait des merveilles.

Alan Mowbray, blessé de la dernière guerre et jugé inapte au service, a abandonné le cinéma et a organisé, au Consulat britannique de Californie, un bureau de recrutement pour l'armée anglaise. C'est lui qui reçoit les mobilisés ainsi que les volontaires et les dirige sur les ports d'où ils peuvent s'embarquer à destination de l'Angleterre.

Madeleine Carroll a organisé, dans sa belle villa de Santa Monica, un ouvroir qui réunit chaque mercredi toutes celles qui s'intéressent au bien-être du soldat britannique. Il y a là non seulement des Anglaises, mais aussi des Américaines, qui viennent tricoter ou coudre. Chaque mois de gros colis prennent le chemin de Londres, grâce à l'initiative de la blonde vedette.

Mrs. Ronald Colman (Benita Hume pour vous) a arrangé chez elle une vente de charité qui a obtenu, au mois de février dernier, le plus vif succès. Tous les bénéfices de cette fête ont été versés à la Croix-Rouge britannique. Voyant quelle grosse somme elle avait réussi à amasser en un après-midi, Mrs. Colman a décidé d'organiser un bazar chaque mois.

Anna Neagle a entrepris une tournée de chants et de danses à travers les principales villes des Etats-Unis. Tout son salaire — qui, par parenthèse, se montait à une somme fabuleuse — a été donné au fonds de secours destiné aux civils anglais, victimes de bombardements aériens.

Raymond Massey — nommé depuis peu Sir par le roi d'Angleterre — a mis en vente quelques-unes des pièces de sa riche collection de monnaies anciennes. Les acheteurs, sachant que le montant des enchères était destiné au service d'évacuation des enfants anglais, n'ont pas ménagé leur argent et l'on a vu des pièces ne valant pas plus de 200 dollars atteindre facilement les 1.000 dollars.

Leslie Howard, depuis quelques mois déjà, se trouve en Angleterre, où il travaille dans un service de propagande. Il est revenu dernièrement aux Etats-Unis et a fait une série de conférences sur son pays. Il a merveilleusement servi la cause qui lui est chère, car nul mieux que lui ne sait trouver de ces mots simples et émouvants qui vont droit au cœur des auditeurs.

Vivien Leigh, qui est très coquette comme on le sait, n'a pas hésité à vendre un collier de perles auquel elle tenait particulièrement et qui lui venait des Indes. Il avait été donné, jadis, à sa mère par un notable hindou, grand ami de la famille. La vedette a fait ce sacrifice afin d'envoyer des layettes à une maternité de Londres. Son amoureux Laurence Olivier a également envoyé un gros chèque, destiné à procurer un peu plus de confort et de sécurité aux futures mamans.

Comme on le voit, les Anglais d'Hollywood, quoique à l'abri du danger, ne sont pas égoïstes et essayent par tous les moyens de contribuer à la victoire finale de leur cher pays.

ADRIAN ISBELLS

Quatre vedettes anglaises



L'élégante Merle Oberon se dépense sans compter pour servir la propagande britannique. Rien ne la rebute lorsqu'il s'agit de servir cette Angleterre qu'elle aime avec une immense ferveur.



Madeleine Carroll est loin d'avoir oublié son pays d'origine. Grâce à son initiative, de nombreux colis destinés aux soldats prennent, tous les mois, le chemin de la Grande-Bretagne.



Américanisé cent pour cent, Charlie Chaplin n'en reste pas moins un fidèle et zélé admirateur du pays qui lui a donné le jour et auquel il ne manque pas d'être utile, quand il le peut.



Le violon d'Ingres de Victor Mac Laglen est l'aviation. Dès qu'il en a le loisir, l'interprète de « The Informer » s'en va faire d'interminables randonnées dans son avion qu'il pilote lui-même.

PETITES NOUVELLES

Dans « Escape », qui est un film anti-nazi, Conrad Veidt tiendra un rôle très important. Ce grand artiste, que nous n'avions pas revu depuis « Spy in black », a quitté l'Angleterre, il y a quelques mois de cela, pour s'installer définitivement à Hollywood.

* * *

Lloyd Nolan, qui a fait une si remarquable composition de journaliste américain dans le film « The man I married », tiendra un rôle de premier plan dans « Golden Fleecing ».

* * *

Dans « Dulcy », qu'elle vient d'achever, Ann Sothern a pour partenaires Ian Hunter, Reginald Gardner, Billie Burke et Lynn Carver.

* * *

Loretta Young vient d'être la victime d'un sérieux accident d'auto. Fort heureusement, la belle vedette s'est tirée d'affaire avec quelques légères égratignures ; mais sa voiture, une splendide huit cylindres, a été fortement endommagée.

* * *

Brenda Marshall a lancé à Hollywood la mode des souliers multicolores. Ils sont composés de lanières de toutes les couleurs, artistiquement entrelacées. Le talon est aussi multicolore. Brenda prétend que c'est là une sérieuse économie et qu'une paire de chaussures suffit pour toutes les robes, quelles que soient leurs couleurs.

* * *

Gary Cooper, Cary Grant, Randolph Scott et Brian Aherne seront les quatre partenaires de Marlène Dietrich dans « This strange girl ». Ce film nous fera connaître une nouvelle Marlène, dépourvue d'artifices, qui distribuera des baisers à la ronde et finira par être battue tour à tour par ses quatre partenaires.

Joan Fontaine, dont l'inoubliable création dans « Rebecca » est encore présente dans toutes les mémoires, est en train d'étudier le scénario de son prochain film, dont le titre provisoire est « Here I am, darling ».

* * *

Errol Flynn et sa femme Lily Damita sont partis en croisière dans les mers du Sud. Ainsi que chaque année, ils pêcheront les gros poissons et ne seront pas de retour d'ici un ou deux mois.

* * *

Veree Teasdale, qui a remporté un succès personnel dans « I take this woman » où elle tenait le rôle de l'amie de Hedy Lamarr, va tourner de nouveau aux côtés de la jeune star dans « Come and live with me ».

Superstitions de vedettes

On prétend que les vedettes américaines sont beaucoup moins superstitieuses que les acteurs des autres pays, et pourtant...

Pour tout l'or du monde on ne réussirait pas à faire dormir Edward G. Robinson dans une chambre où se trouverait une peau de tigre ou d'ours.

Si, lorsqu'elle quitte sa loge pour se rendre sur le plateau, Nancy Kelly entend siffler, elle retourne sur ses pas.

Ronald Colman doit toujours, lorsqu'il commence un nouveau film, fumer une vieille pipe qui lui vient de son grand-père.

La danseuse Zorina porte toujours sur elle une patte de lapin, qui lui a été donnée par un admirateur.

Lorsqu'elle tourne une scène difficile, Sonja Henie insiste pour avoir du bleu dans sa toilette. Cette couleur lui porte bonheur, dit-elle.

Henry Stephenson refuse de commencer un film le mardi ou le vendredi. Il a horreur du chiffre 7 et ne porte jamais de cravates noires.

COMMENT L'ANGLETERRE FINANCE LA GUERRE

Une des questions les plus importantes posées au début de la guerre de 1914 fut : comment financer la guerre ?

Car jamais, jusque-là, on n'avait assisté à un tel choc et la lutte nécessitait de telles dépenses que les experts pensèrent qu'elle s'arrêterait après quelques semaines, faute de moyens financiers.

Or, non seulement la guerre se poursuivit, mais elle dura plus de quatre ans.

Il est vrai qu'après la tourmente les peuples sortirent appauvris, l'Amérique seule regorgeant d'or.

Aujourd'hui, la guerre est menée sur une bien plus large échelle. Le problème financier s'est posé et se pose encore, mais beaucoup moins qu'en 1914. C'est qu'on a appris, depuis, que la lutte pouvait être menée sans or...

En Angleterre, cinq grands départements s'occupent uniquement de la guerre. Ce sont : l'Amirauté, le ministère de la Guerre, celui de l'Air, le ministère de la Guerre Economique et, enfin, celui de l'Information. Et ces deux derniers jouent un rôle aussi important que les premiers nommés.

Mais, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, l'initiative privée, en Angleterre, demeure capitale pour la conduite économique de la guerre.

Ainsi, bien que l'Etat possède de nombreuses usines d'avions, celles-ci dont dirigées par des personnalités privées. Il est superflu d'ajouter que tous les avions produits en Angleterre sont réservés au gouvernement.

Il en est de même, dans une grande mesure, pour les armes et les munitions. Par contre, pour ce qui concerne le domaine naval, c'est l'Amirauté qui a pris le contrôle complet de la production, tant pour les besoins militaires que pour ceux du commerce. Tous les chantiers de construction navale sont placés directement sous ses ordres.

Passons maintenant aux deux autres grands organismes, non militaires, mais dont le rôle est d'une importance capitale pour la conduite de la guerre.

Le ministère de la Guerre Economique contrôle la contrebande. Par le truchement de ses agents, répandus dans le monde entier, il est mis au courant de ce que font les grandes usines et pour le compte de qui elles produisent. Ainsi renseigné, il est à même d'empêcher les marchandises nécessaires à la conduite de la guerre de parvenir à l'ennemi.

Pour arriver à ce résultat, il est naturellement en contact direct avec les trois ministères des forces armées, car ce sont eux qui, sur la foi de renseignements reçus du ministère de la Guerre Economique, feront le nécessaire pour empêcher le trafic avec l'ennemi.

Enfin, il y a le ministère de l'Information. L'importance de ce dernier-né des grands ministères anglais est énorme. Cependant, il ne fait rien par lui-même. Son rôle, ainsi que le veut le régime démocratique, consiste à grouper, à encourager, à canaliser dans une même voie tous les efforts individuels. Il ne contrôle pas, comme Gœbbels, la radio, ni la presse, ni l'industrie du film. Il ne possède qu'un personnel de bons techniciens dont le rôle est de conseiller et non de commander. Et pourtant il a fait une telle besogne que Mussolini a interdit, sous peine de prison, que l'on écoute à Rome les émissions de la B.B.C. Car, plus que les forces armées, le moral d'un peuple sert à gagner la guerre.

Passons, maintenant, au côté économique de la guerre. Il est contrôlé en Angleterre par six grands départements : la Trésorerie, c'est-à-dire le ministère des Finances, le Board of Trade (ministère du Commerce), le ministère de l'Approvisionnement, celui de l'Alimentation, de la Marine Marchande et du Travail et Service National.

C'est la Trésorerie qui s'occupe de financer la guerre. C'est à elle que revient le lourd fardeau de trouver, tous les jours, les 12 à 13 millions de livres dont a besoin la nation britannique pour mener à bien la lutte gigantesque qu'elle a entreprise contre les nazis. C'est au ministère des Finances qu'incombe la mission ingrate de mobiliser la fortune nationale britannique au service de la guerre. C'est lui qui doit savoir ce que l'impôt poussé au maximum peut rendre, c'est à lui que revient la charge de réglementer l'emprunt et de contrôler les capitaux que les Britanniques possèdent à l'étranger, pour qu'ils puissent servir à l'achat d'armes, de munitions, d'avions, indispensables à la lutte.

Le ministère de l'Approvisionnement ne s'occupe que des besoins de l'armée et des matières premières. Il n'a pas, comme en Egypte, pour mission de réglementer la consommation des vivres. Cette tâche revient au ministère de l'Alimentation, qui est devenu, d'ailleurs, le plus grand négociant de l'Angleterre.

500 millions de livres de nourriture par an

En effet, si le ministère de l'Approvisionnement s'occupe des matières premières, de leur importation, de leur distribution, pour assurer les besoins des forces armées, le ministère de l'Alimentation joue un rôle direct dans tout ce qui a trait à la nourriture. D'aucuns l'ont appelé le « ministère du ventre », car, sans son précieux concours, la nation britannique ne saurait être nourrie.

Nul, en dehors du ministère de l'Alimentation, n'aurait le pouvoir d'acheter, pour les besoins de la population anglaise, de la viande, de l'huile de baleine, du bacon, du beurre, du thé, du sucre, des fruits secs, etc. Ce ministère contrôle, également, les prix des pommes de terre, du lait condensé, des harengs et du saumon en boîtes.

En général, ses achats s'élèvent à 500 millions de livres par an. C'est lui qui agit par l'entremise de gros négociants et c'est parce qu'il est l'unique acheteur et vendeur dans le pays qu'il arrive à contrôler d'une façon précise le rationnement des denrées de première importance.

Le ministère a comme collaborateurs de nombreux experts dont la mission consiste à bien nourrir la nation britannique, malgré le rationnement. Et ils y arrivent avec une étonnante facilité ! D'ailleurs, les travaux entrepris par ces experts dans ce domaine seront fort utiles une fois la guerre terminée.

La navigation marchande

L'Angleterre étant une île, et Hitler ayant promis de l'affamer, le ministère de la Marine Marchande a pour mission de rechercher les moyens de procurer à la nation britannique le nombre de navires marchands nécessaires, non seulement à l'importation des produits alimentaires, matières premières, etc., mais aussi au transport du matériel de guerre.

Il a également la consigne de ne permettre à aucun navire de partir, si son voyage n'est pas essentiellement destiné à rendre service à la collectivité, en temps de guerre l'intérêt commun primant l'intérêt individuel.

Des millions de travailleurs

Enfin, il y a le ministère du Travail que dirige une personnalité de premier plan : M. Ernest Bevin.

Toute la puissance ouvrière de l'Empire britannique est mobilisée au service de la guerre.

Ce ne fut qu'à la lumière de l'expérience que l'on apprit au cours de la dernière guerre la nécessité de conserver intacte la force ouvrière d'un pays. Toutes les grandes industries, utiles à la guerre, perdirent, en 1914, une partie de leur personnel technique, mobilisé au front. Cette fois-ci, il en fut autrement et l'organisation ouvrière est un des pivots de l'économie de guerre.

Jusqu'à l'âge de 41 ans, tous les ouvriers spécialisés doivent travailler dans des industries déterminées au service de la nation. Ces soldats de l'arrière contribuent, autant que les combattants dont ils forgent les armes, à gagner la guerre.

4.500 millions de livres par an

Maintenant passons au domaine financier.

Suivant les estimations de Sir Kingsley Wood, chancelier de l'Echiquier, l'Angleterre, au cours de la presente année financière qui prend fin le 30 avril prochain, ne dépensera pas moins de 4.500 millions de livres, soit près de 13 millions de livres par jour.

On se demande comment un peuple de 47 millions parvient-il à supporter une si lourde charge.

C'est que, prévoyant, ce peuple a accumulé, au cours des années de prospérité et de paix, non seulement en Angleterre, mais dans toutes les parties de l'Empire et à l'étranger, de puissantes réserves financières et économiques, qui ont, toutes, été placées au service du gouvernement.

Toutes les réserves individuelles, tous les titres détenus par des Britanniques dans des entreprises étrangères ont été mis par un vote du Parlement à la disposition de la nation, et ceci ne représente pas moins qu'une dizaine de milliards de livres.

D'autre part, on estime qu'en temps de paix les revenus annuels de la nation britannique se montent à 5.500 millions de livres. C'est là le revenu du travail, des placements à l'étranger, de la banque, des compagnies d'assurance, du fret, etc. Ainsi donc qu'on le voit, l'Angleterre, vivant aujourd'hui sous le régime de la plus stricte économie pour tout ce qui n'est pas essentiel à la guerre, est à même de prélever, d'une façon ou d'une autre, sur le revenu national, les 4.500 livres indispensables aux dépenses de guerre, sans pour cela avoir recours à l'inflation.

Ceci paraît étonnant, mais c'est pourtant vrai !

Pour atteindre le chiffre de 5.500 livres, il faut que chaque habitant de l'Angleterre ait, en moyenne, 120 livres de revenus par an. Le pays travaillant à plein rendement, les prix haussant sans cesse, le chômage étant presque inconnu, ce chiffre fantastique est atteint.

Comment le gouvernement se prend-il, serait-on en droit de demander, pour faire rentrer tout cet argent ?

Il y a d'abord les taxes ordinaires, puis les taxes extraordinaires sur les profits de guerre, qui peuvent monter jusqu'à 100 %, puis les emprunts à long et court terme.

Suivant l'économiste anglais J. Keith Horsefield, la nation britannique dépensait les trois quarts de ses revenus en plaisirs, c'est-à-dire pour des marchandises et des futilités non essentielles à la vie quotidienne. Or, jusqu'ici, ces dépenses, estime-t-on, ont été réduites de moitié et, la guerre s'intensifiant, elles iront en diminuant.

Le public gagnant plus qu'en temps de paix, travaillant davantage, et les salaires haussant, il s'ensuit qu'il dispose de plus d'argent. Cet argent, à la fois par esprit patriotique et par intérêt, il le rend au gouvernement sous une forme ou une autre. Et cela permet, comme on le voit, de financer la guerre... de dépenser 13 millions de livres par jour !

Cela démontre, également, jusqu'à quelles limites peut aller l'effort financier d'une grande nation industrielle, riche et disciplinée.

Le travail fait la guerre

Dans le bon vieux temps, on aimait à dire que l'argent faisait la guerre.

Aujourd'hui, il n'en est rien.

A notre époque, elle se fait, surtout, avec des matières premières et du travail.

Les matières premières viennent de toutes les parties du monde. Celui qui les contrôle possède sur celui qui en est dépourvu d'un immense avantage.

Ainsi l'Allemagne bloquée en Europe continentale, malgré ses conquêtes, étouffe. Elle doit produire du caoutchouc synthétique, de l'huile synthétique, de la laine synthétique, certains métaux synthétiques, du coton synthétique. Bref, l'ersatz domine son économie.

L'Angleterre par contre, grâce à son Empire et aux Etats-Unis, peut tout importer et éviter la perte de temps qu'on encourt en produisant un ersatz de basse qualité, qui est ensuite façonné en produit manufacturé. Ceci démontre que, malgré sa supériorité numérique du point de vue ouvrier, le Reich possède une main-d'œuvre moins importante que celle qui est chargée en Angleterre de transformer la matière première en matériel de guerre.

Il est vrai qu'aucune nation ne peut théoriquement faire usage de la capacité productive de toute sa population. Fatalement il doit y avoir des déchets, économiquement parlant ; mais ces déchets sont moindres lorsque la matière première dans laquelle vous travaillez est de qualité supérieure. Elle exige moins de temps pour être façonnée et l'article fabriqué est de meilleure qualité.

Pourquoi, dira-t-on, l'Allemagne possède-t-elle une machine de guerre si efficiente ?

Elle est due, en premier lieu, au facteur « temps » et, en second lieu, au fait que, jusqu'à ces derniers temps, le facteur « travail » du peuple allemand était mieux utilisé que celui de la démocratique Angleterre.

Enrégimenté, travaillant pour ainsi dire à la chaîne, l'ouvrier allemand produisait davantage et plus rapidement. En échange, il était moins payé que son camarade anglais et avait moins de loisirs pour dépenser ses revenus.

En temps de paix un tel système est inhumain, mais en temps de guerre il est essentiel. C'est pourquoi il a été adopté en Grande-Bretagne. Et, grâce aux matières premières meilleures, le temps aidant, l'ouvrier britannique commence à produire, sinon plus, du moins autant que l'Allemand et sa production — nous avons vu pourquoi — est de qualité supérieure.

Lorsque à la qualité il aura joint une production supérieure à celle de l'Allemand, l'ouvrier britannique donnera à l'Angleterre l'arme terrible qu'il lui faut pour gagner la guerre.

C'est pourquoi on accorde une telle importance au grand ministère que dirige ce grand meneur d'hommes qu'est Ernest Bevin.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

LA FEMME MODERNE

LES FEMMES FORGENT LES ARMES DE LA VICTOIRE

par **Winston CHURCHILL**

L'Italie entraine une armée féminine. La Grèce envoie ses femmes dans des camps où elles peuvent se familiariser avec la guerre. La Russie, la Turquie, l'Espagne, enseignent à leurs Amazones le pouvoir destructeur des fusils et des bombes.

Doit-on conclure par là que la femme moderne est appelée à combattre comme soldat ? M. Winston Churchill répond à cette question dans l'article traduit ci-dessous.

L'idée que des femmes pourraient combattre comme soldats nous révolte. Toute la civilisation du monde est basée sur les traditions de chevalerie qui nous viennent des temps les plus reculés et qui ont toujours leur raison d'être malgré les progrès de la civilisation et l'affranchissement des femmes.

Dans les pays civilisés, le fait d'épargner les femmes et les enfants, quoi qu'il arrive, est devenu un véritable instinct. Si un bateau fait naufrage, c'est à eux que l'on pense d'abord. Si une bâtisse brûle, ils sont les premiers à être sauvés.

L'homme qui frappe une femme, même si celle-ci l'a provoqué ou exaspéré, est traité de brute. Le rôle du sexe fort est de protéger les femmes contre la violence brutale, et c'est un devoir sacré pour lui de combattre et de mourir pour assurer la sécurité de celles qui lui sont chères.

Tout notre vieil instinct chevaleresque se révolte à la pensée de voir des femmes lutter dans les tranchées et tuer froidement un ennemi. Une pareille supposition nous apparaît comme inhumaine, odieuse, impossible...

Pourtant, lorsque le danger était présent et qu'il fallait se battre pour défendre sa vie, les femmes ont parfois lutté plus vaillamment que les hommes et ceux-ci, loin de les juger ou de les blâmer, ont applaudi... N'oubliez pas les exemples de Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette et tant d'autres...

Durant les guerres civiles, on a toujours vu les jeunes filles prendre part aux mêlées pour défendre ce qui leur était cher. Les femmes, même âgées, suivaient leur exemple et personne ne trouvait à redire... Si quelqu'un tuait un loup pour défendre un enfant, tout le monde applaudirait. Quant un être humain se transforme en bête féroce, une femme a le droit de l'abattre pour défendre son bien, sa vie ou son honneur.

Les anciens philosophes grecs poussaient les femmes à la guerre. Platon, un des penseurs les plus célèbres de la Grèce, écrivait dans ses « Lois » : « Les filles devraient étudier l'art de la guerre et les femmes se spécialiser dans la tactique militaire. Toutes devraient manier les armes à la perfection, afin de pouvoir se défendre, lorsque les hommes guerroient et que l'ennemi apparaît brusquement. »

A l'époque, les théories de Platon ne semblaient pas extraordinaires, car les Amazones de Cappadocia faisaient beaucoup parler d'elles. C'étaient des femmes extraordinaires, qui ne permettaient pas aux hommes de vivre dans leur ville fortifiée. Si elles avaient des enfants — fruits d'unions passagères — elles tuaient les mâles et gardaient les filles, avec l'espoir que celles-ci, un jour, seraient également Amazones. Elles tuaient leurs ennemis avec une rare férocité et y trouvaient une joie sadique.

De nos jours, ces procédés sont aussi réprouvés que le cannibalisme, par exemple, vestige d'une époque révolue.

Notre époque a eu, certes, sa légion féminine, mais ses adhérentes n'ont jamais été cruelles. A Pétrograd, en 1917, s'était formée une légion de femmes russes. Elle se rendit célèbre par ses exploits guerriers et toutes celles qui appartenaient à ce groupement d'élite n'hésitaient pas à se faire tuer, afin d'empêcher l'écroulement de leur cher pays. Mais cet exploit unique ne s'est pas renouvelé.

Depuis, les femmes réclamant à cor et à cri l'égalité des droits, même dans la guerre, il a fallu leur faire certaines concessions. Ainsi, en Russie par exemple, puisque je viens de parler de ce pays, les jeunes filles sont entraînées par milliers à la tactique de la guerre et au maniement des armes à feu. Elles peuvent, ainsi, devenir, en cas de nécessité, des éléments indispensables, lorsque les hommes seront au front et qu'elles auront à lutter seules.

Jusqu'à présent, toutes les guerres étaient des guerres d'hommes exclusivement et les femmes n'y jouaient que rarement un rôle. Pourtant, déjà durant la grande guerre de 1914, nos femmes anglaises ont été magnifiques. La guerre actuelle a davantage exposé les femmes au danger, car les bombes et les gaz ne font, hélas ! pas de différence entre les sexes. Elles sont devenues, dans ces conditions, des soldats de première ligne, rapprochées, chaque jour davantage, des champs de bataille.



COURRIERS CYCLISTES. — Les hommes étant partis, le gouvernement et les administrations privées ont fait appel aux femmes. Celles-ci accomplissent leur tâche avec autant de célérité que leurs prédécesseurs masculins, parcourant, tous les jours, infatigablement, de très longues distances.



TRAVAIL DES CHAMPS. — En Angleterre, 20.000 femmes se sont engagées comme volontaires, pour les travaux des champs. La charrue, les bœufs, les tracteurs ne chôment pas. Cette jeune paysanne « volontaire » a été surprise au moment où elle dirigeait un mouton que d'autres volontaires tondront.



LE TRAVAIL DANS LA JOIE. — Les rudes mains calleuses des hommes ont été remplacées, dans les arsenaux, par celles, plus délicates ma… …n moins actives, des femmes. A les voir aussi souriantes, on ne …herait pas que ces « territoriales » transportent de lourds en… mitrailleuses et fusils — que ceux du front sauront pointer dans la bonne direction : celle de la victoire qui couronnera leurs efforts

Personne n'a jamais osé pousser les femmes au combat. Si elles travaillent, aujourd'hui, dans des fabriques de munitions, si elles sont pilotes, infirmières ou conductrices d'ambulances, c'est parce qu'elles l'ont voulu.

L'argument ancien, selon lequel une femme ne peut pas supporter le danger, n'existe plus, car les représentantes du sexe faible nous ont donné de nom…ux exemples d'héroïsme et de …urage.

On m'a posé, récemment, ces trois questions : « Est-il permis de dire à une aviatrice célèbre que sa qualité de femme lui interdit de piloter un avion de bombardement au-dessus des lignes ennemies ? Pour elle qui est familiarisée avec la mort, le mot « danger » existe-t-il ? Que faut-il faire dans ces conditions ? »

Je réponds à toutes les trois par ceci : « Si cette aviatrice veut vraiment servir son pays, elle acceptera les charges, même les plus obscures, sans chercher à discuter. Le fait d'essayer des avions dans un aérodrome, derrière les lignes, n'a rien de déshonorant, bien au contraire. Mais, si un danger sérieux menaçait, je suis d'avis qu'il faudrait, alors, donner aux aviatrices la permission d'aller se battre aux côtés de leurs collègues masculins et de montrer de quoi elles sont capables. Mais, je le répète, c'est là une solution à adopter au dernier moment et, d'ici là, les femmes feraient mieux de se contenter d'accomplir des missions moins périlleuses, mais non moins utiles.

Laissons donc les champs de bataille et le pouvoir de donner la mort aux hommes, et encourageons les femmes à travailler dans les services auxiliaires et les usines. Il ne faut pas oublier que dans la guerre actuelle les hommes peuvent se battre parce que leurs compagnes, oubliant tout parti pris, forgent les armes qui permettront d'obtenir la victoire finale.

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Cigale »

Vous avez été imprévoyante et vous le regrettez à présent. Il est évidemment trop tard pour vous lamenter. Désormais, lorsque vous touchez votre salaire, réservez deux livres pour l'imprévu. Vous avez été prise de court une fois, ne renouvelez plus cette expérience désagréable autant que dangereuse.

Nièce « Ennuyée »

Je comprends votre chagrin, mais, si vous vous y mettez vraiment, vous finirez par apprendre à recevoir parfaitement bien les gens qui viennent chez vous. Vous devez agir avec beaucoup de tact et vous arranger de façon à mettre tous vos invités à leur aise. Rien n'est aussi désagréable qu'une maison où les assistants ont l'impression nette d'être « en visite ». Créez une atmosphère sympathique et cordiale autour de vous et tous vos amis vous fréquenteront avec plaisir.

Nièce « Isabella »

Votre cas n'est, malheureusement, pas unique. Celui que vous aimez est au front, loin de vous, et vous vous lamentez sans répit... Croyez-vous avoir trouvé la véritable solution en agissant ainsi ? Pour ma part, je crois que la meilleure façon d'oublier votre douleur est, avant tout, de vous oublier vous-même. Pourquoi ne vous occupez-vous pas des soldats blessés, puisque vous êtes anglaise et que vous avez votre diplôme d'infirmière ? Pensez à toutes les souffrances que vous pourriez soulager, au lieu de rester égoïstement enfermée chez vous...

Nièce « Fatma L. R. »

C'est entendu: je vous verrai à la date indiquée. Seulement, je vous serai très obligée de venir à l'heure fixée, parce que, ce jour-là, j'ai justement beaucoup à faire.

Nièce « Deux rideaux bleus »

Vous pourriez garnir de rideaux bleus vos fenêtres si vous vous arrangiez pour avoir une couverture de cette même teinte sur votre lit. Vous pouvez conserver la couleur actuelle de votre « living-room », car je ne vois pas pourquoi — pour une paire de rideaux bleus — vous changeriez toute la décoration de votre chambre.

Nièce « Future cuisinière »

Voici une crème pour les meringues que je vous conseille tout particulièrement de préparer. Prenez un blanc d'œuf, 60 grammes de sucre en poudre, 30 grammes de gomme adragante en poudre, 3 grammes d'écorce sèche de citron ou d'orange râpée. Répandez la gomme adragante sur le blanc d'œuf, fouettez-le jusqu'à ce qu'il tienne bien en neige, joignez-y le sucre en poudre et l'écorce râpée ; battez pendant cinq minutes et garnissez vos meringues au moment de les servir.

Nièce « Je suis perdue »

Mais non, vous ne l'êtes pas et je vais vous donner le moyen de vous guérir. Pour combattre le cuir chevelu gras et les démangeaisons, faites chaque jour des frictions avec la lotion suivante : résorcine: 2 grammes; hydrate de chloral : 8 grammes ; alcool de lavande : 200 grammes. On pourrait, également, adopter le traitement suivant : lavages fréquents au bois de Panama et au savon à l'ichtyol, frictions quotidiennes avec : acide salicylique : 4 grammes ; soufre précipité : 15 grammes ; alcool de romarin : 10 grammes; alcool à 90° : 70 grammes.

Nièce « Pour lui seulement »

Vous devez tout de suite cesser de voir cet homme. Vous n'avez vraiment pas le droit de flirter avec un homme marié, père de deux enfants. Ne vous rendez-vous pas compte qu'en agissant ainsi vous brisez un foyer et privez ces pauvres gosses de leur père ? Vous êtes jeune, vous oublierez rapidement et vous rencontrerez bien vite celui qui saura vous rendre heureuse.

Nièce « Tante Belle »

Le fuschia est toujours à la mode et vous pouvez très bien porter cet ensemble que vous aimez tant. Je vous conseille seulement de transformer votre chapeau, car il est démodé. Faites-vous faire une petite toque. Elles sont très à la mode et conviennent à presque tous les types de femmes.

Nièce « Féministe »

Le féminisme est un excellent mouvement, lorsqu'il n'est pas poussé à outrance. Je suis, pour ma part, un partisan acharné de l'égalité des sexes, mais je trouve quand même qu'il y a des limites que nous ne devrions jamais dépasser. Vous voyez donc que vous vous trompez lorsque vous prétendez que, dans mes articles, je suis « toujours de l'autre côté de la barrière » et donne sans cesse raison aux hommes. Je suis femme avant tout, mais cela ne m'empêche tout de même pas de voir et de juger les défauts des femmes et de les critiquer, parfois assez sévèrement, je le reconnais.

Nièce « Collectionneuse »

Voici trois pensées pour vous : « Les gens qui ne peuvent pas supporter la solitude sont précisément les moins agréables des compagnons », « Qu'est-ce que le souvenir des hommes ? Une heure de travail pour le marbrier », « Pour se consoler, il faudrait arracher de son cœur le souvenir du bonheur perdu ».

Nièce « Virginia »

C'est entendu : je vous attendrai donc à la date convenue. Seulement, je vous prierai d'être à l'heure. Vous m'avez fait attendre la dernière fois et c'est pour cela que je suis partie. A bientôt donc, n'est-ce pas ? Et cessez de vous tourmenter. Je suis certaine qu'à nous deux nous arriverons à trouver une solution favorable à votre problème.

Nièce « 47th Street »

Noel Coward, l'écrivain-acteur, se trouve actuellement à Hollywood. Je n'ai pas appris son mariage avec Marlène Dietrich. D'ailleurs Marlène est fiancée à Eric Maria Remarque, le célèbre auteur de « A l'Ouest rien de nouveau ».

Nièce « Tricoteuse »

Pour vous procurer les numéros d' « Images » dans lesquels j'ai donné des points de tricot, il vous faudra venir chez nous, où l'on vous remettra tous ceux dont vous avez besoin. Je regrette de ne pas vous les envoyer moi-même, cela dépassant ma compétence.

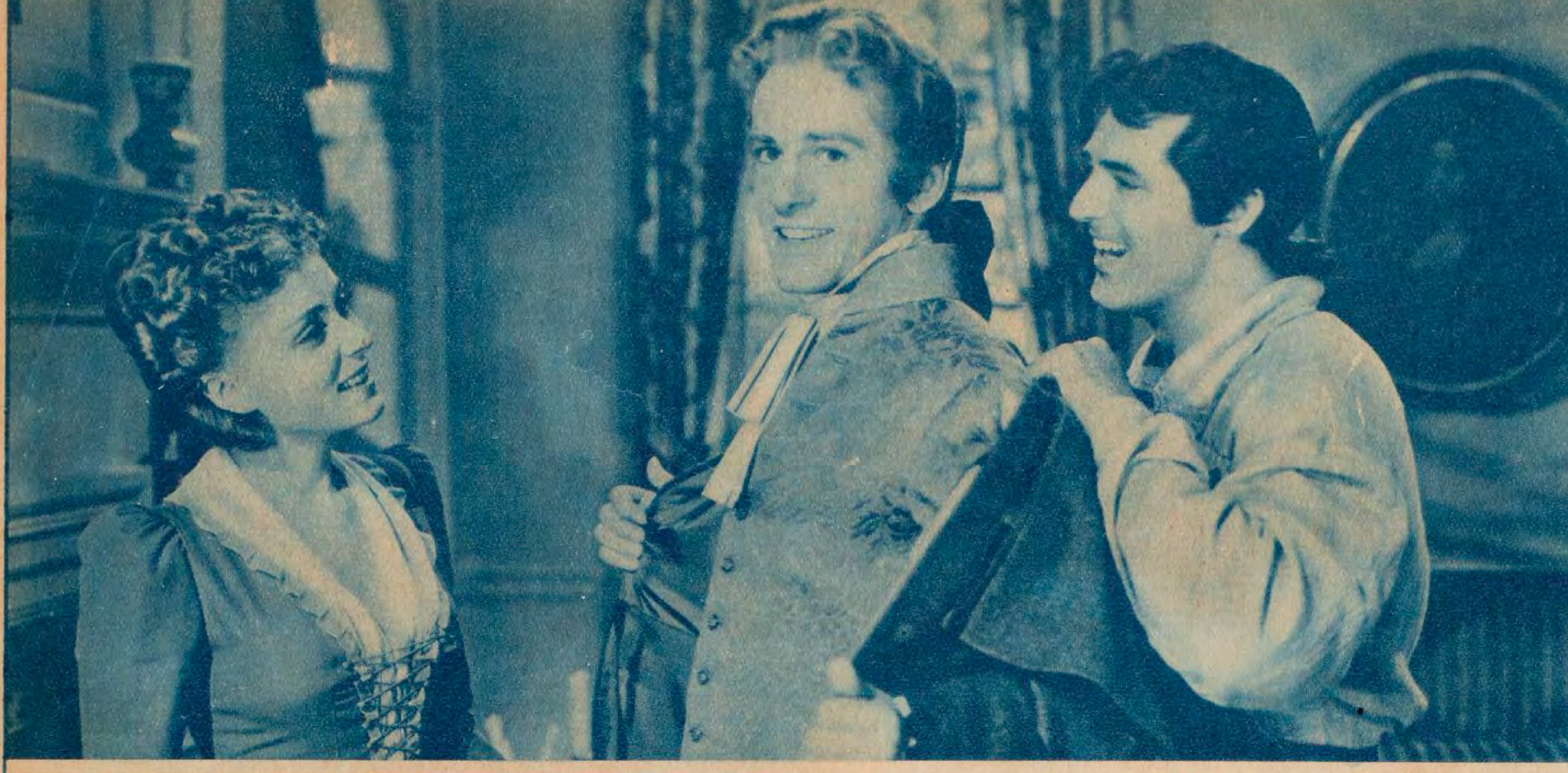
Nièce « Jukky »

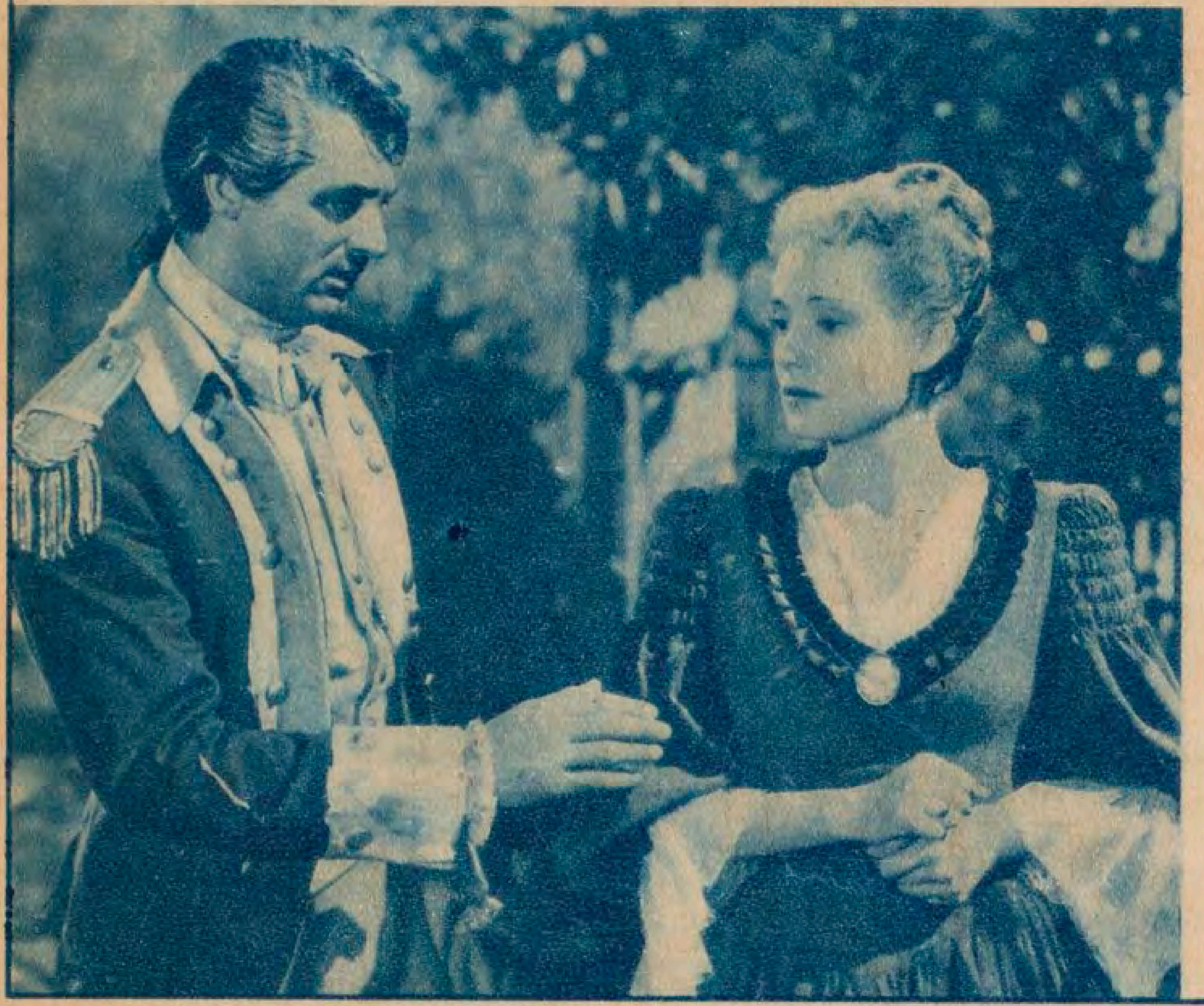
Pour assouplir votre peau, je vous conseille l'emploi de la lotion suivante : eau de fleurs d'oranger : 1 litre ; glycérine pure : 5 grammes ; sous borate de soude (borax) : 1 gramme. Employez cette lotion le soir, après vous être démaquillée, et ne mettez plus rien d'autre sur votre peau.

Nièce « Vicky »

Parmi les meilleurs romans de Vicky Baum, il faut citer « Grand Hôtel », « Lac aux dames », « Arrêt de mort ». Vous pouvez vous les procurer dans n'importe quelle librairie de notre ville. Je ne puis vous recevoir à « Images » à la date indiquée, étant déjà occupée ce jour-là.

TANTE ANNE-MARIE





COLUMBIA PICTURES présente

Cary **GRANT** ⁂ *Martha* **SCOTT**

dans une production de FRANK LLOYD

THE HOWARDS OF VIRGINIA

tiré du livre célèbre « The Tree of Liberty »

La naissance d'une Nation... Dans le cadre de la Révolution américaine, l'émouvante histoire d'un amour grand comme la Démocratie !

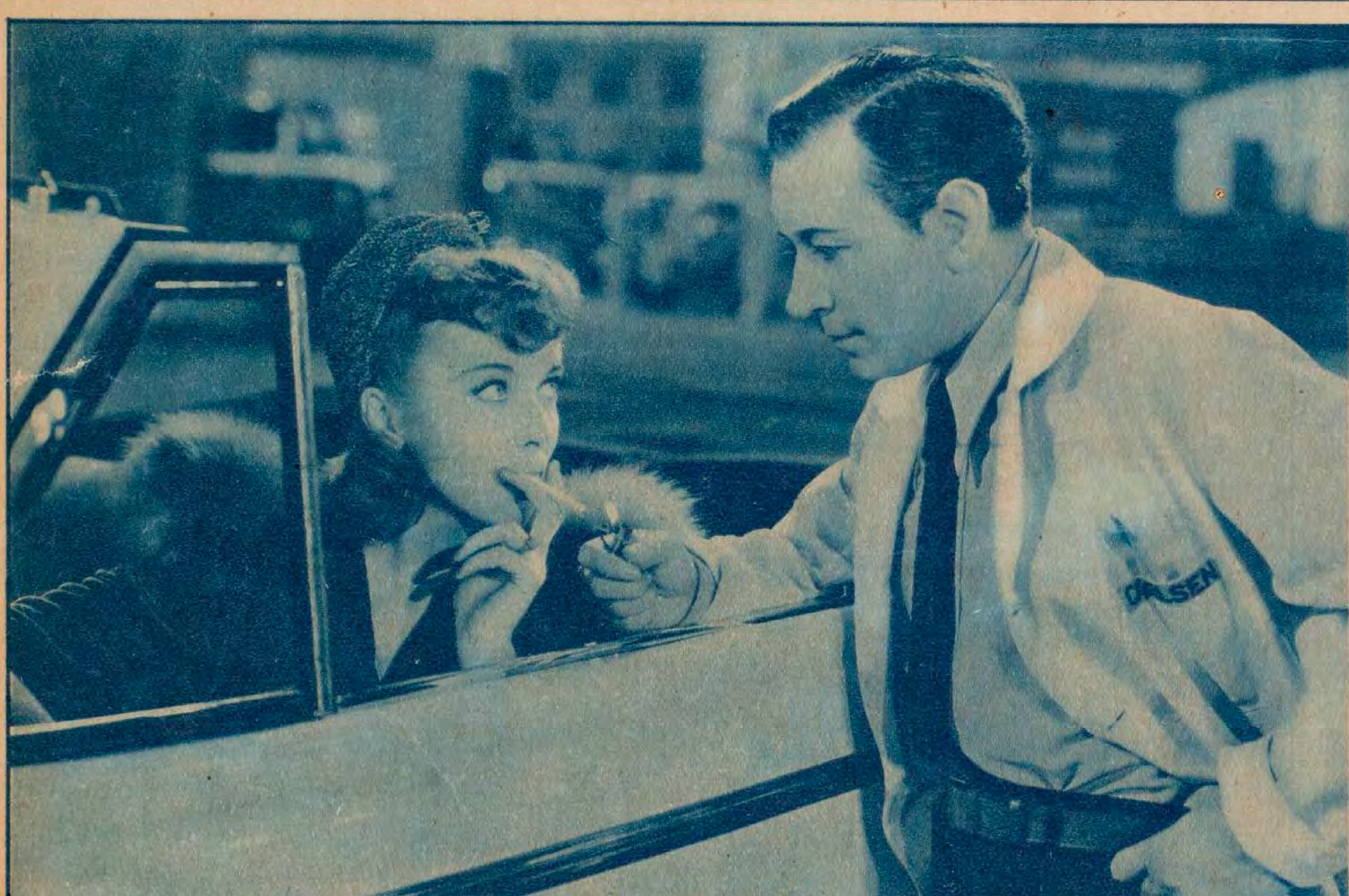
AU MEME PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS arrivé par avion

DU MARDI 11 AU LUNDI 17 MARS AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391
R. C. 7374

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





WARNER BROTHERS présente

Ann **SHERIDAN** ⁂ *George* **RAFT**

dans

THE ROAD TO FRISCO

(THEY DRIVE BY NIGHT)

avec **IDA LUPINO** et **HUMPHREY BOGART**

L'homme qu'aucune femme n'a dompté... aux prises avec la femme qu'aucun homme n'a conquise !

AU MEME PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS arrivé par avion

DU LUNDI 10 AU DIMANCHE 16 MARS AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067
47068
47069

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



